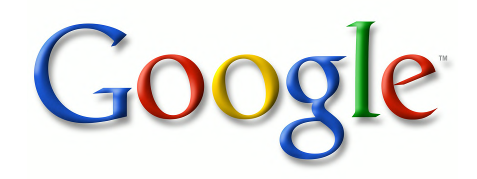
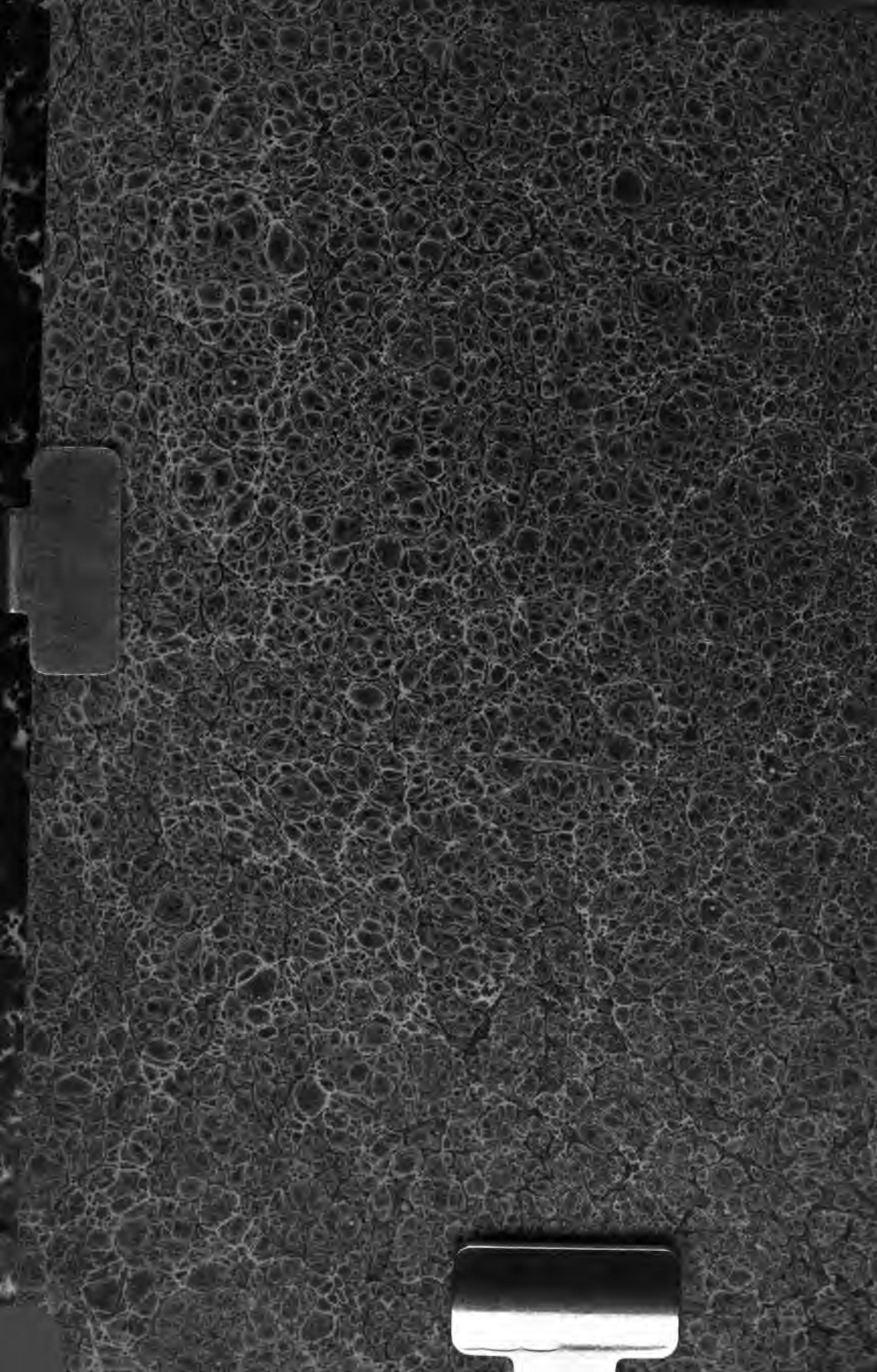
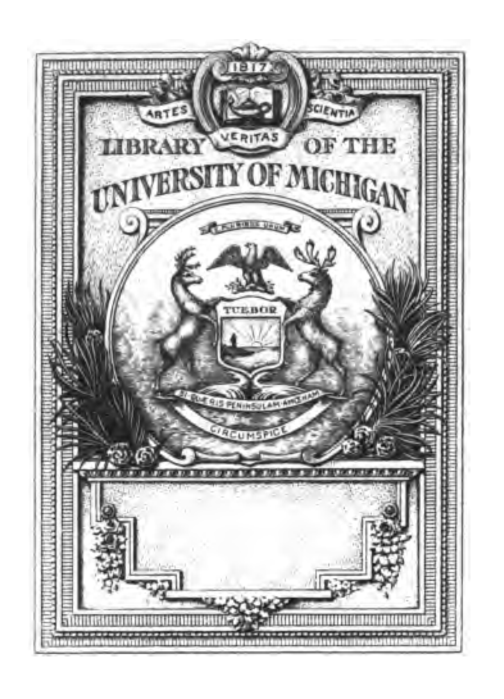



BUHR B
a39015 00024184 7b






1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

RELATION

DU SIÉGE DE PARIS

PAR HENRI IV

TRADUITE DE L'ITALIEN

DE FILIPPO PIGAFETTA 1533? -1603

PAR

A. DUFOUR



PARIS

1875

Tiré à 100 exemplaires


RELATIONE
DELL' ASSEDIO
DI PARIGI.
Col Dissegno di quella
Citta & de' luoghi circon:
vicini.
Alla S.ta di N.S. Gregorio Papa
XIIII. Principe ottimo.
Di Filippo Pigafetta.
IN ROMA
Appresso Bartolomeo Grassi.
Reproduction du frontispice de l'original

RELATION DU SIÉGE DE PARIS

PAR HENRI IV,

TRADUITE DE L'ITALIEN DE FILIPPO PIGAFETTA.

INTRODUCTION.

Les événements accomplis pendant la Ligue et sous les derniers Valois forment peut-être la période la plus intéressante de notre histoire, et le siége de Paris, par Henri IV, en 1590, est assurément l'épisode le plus saillant et le plus curieux de cette période.

Ce fait important est généralement peu connu dans ses détails, parce que les historiens qui ont écrit sur ces temps troublés ne pouvaient s'y arrêter longuement. Entraînés qu'ils étaient par leur sujet, ils n'ont parlé du siége de Paris qu'incidemment et au cours d'une histoire plus étendue.

Nous citerons, comme les plus estimés parmi ces historiens, de Thou, Davila, Palma Cayet et Pierre de l'Estoile.

Jacques-Auguste de Thou, au 99me livre de son ouvrage intitulé : *Historiarum sui temporis, libri CXXXVIII, ab anno 1543-1607*, consacre quelques pages au grand événement qui nous occupe; mais comme il écrivait un certain nombre d'années déjà après le siége de Paris, on voit, dans le récit qu'il en fait, comme un reflet des auteurs qui ont écrit avant lui. Il cite même des extraits de Corneio et de Pigafetta, extraits dont nous aurons à parler plus tard.

L'auteur italien de l'*Histoire des guerres civiles de France*

de 1557 à 1598[1]. Davila, si bon juge et si impartial historien, voit tous ces événements de plus haut et s'occupe beaucoup plus de la politique générale et des mille intrigues dont la France était alors l'enjeu, que du détail des misères et des souffrances des populations ; il les relate certainement, mais en passant et sans s'y appesantir d'une manière spéciale.

Palma Cayet[2], l'historien d'Henri IV, parle également du siége de Paris, dans sa *Chronologie novenaire* publiée en 1608, et s'attache davantage à la partie militaire des événements ; mais, comme il n'était pas à Paris pendant la période du siége, il dut forcément s'inspirer de ses devanciers pour tout ce qui se passa alors dans l'intérieur de la ville.

Quant à l'ouvrage de Pierre de l'Estoile[3], chacun sait que les faits y sont racontés au jour le jour, au courant du journal, avec la sécheresse et la brièveté d'un fait divers.

D'autres écrivains moins connus se sont spécialement occupés de ce siége mémorable, et ils nous en ont laissé des relations plus ou moins exactes et plus ou moins détaillées, dont les plus importantes, quoiqu'à des degrés bien différents, sont celles de l'espagnol Corneio et de l'italien Pigafetta, dévoués tous deux aux intérêts catholiques.

L'écrit de Corneio n'est qu'un extrait d'une *Histoire abrégée de la Ligue*[4], qu'il publia en espagnol à Madrid en 1590. La traduction française[5] de cet extrait parut en 1590 et 1591 à Paris, à Lyon, à Troyes et à Bruxelles. C'est un récit empreint d'une passion, nous dirions presque d'une furie haineuse, qui enlève à son auteur tout discernement et ne lui permet plus d'apprécier sainement les événements qu'il rapporte. De Thou[6], qui ne le cite que pour le réfuter, le qualifie d'« écrivain peu exact ». Villeroy,

1. *Storia delle guerre civili di Francia.* Venise, 1630.

2. Pierre-Victor-Palma Cayet était professeur d'hébreu au Collége de France, il mourut à Paris le 21 juillet 1610 et fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Victor. *(Le Collége royal de France,* par Guill. du Val, p. 27.)

3. *Journal du règne de Henri IV.* La Haye, 1741.

4. *Discurso y breve relacion de las cosas acontecidas en el cerco de la famosa villa de Paris.* Madrid, 1590.

5. *Brief discours et véritable des choses plus notables arrivées au siége de la renommée ville de Paris, et défense d'icelle par monseigneur le duc de Nemours,* par Pierre Corneio. Paris, Millot, 1590, avec dédicace à la duchesse de Nemours.

6. Tome XI, lib. 99, p. 190.

dans ses *Mémoires d'Estat*[1], le juge plus sévèrement encore, puisqu'il dit de son ouvrage qu'il est « goffe et imparfait[2] », et nous partageons entièrement le sentiment de ces deux historiens. Nous devons ajouter qu'en raison de ses nombreuses éditions, cet extrait de Corneio se rencontre très-fréquemment; on le trouve seul ou intercalé dans d'autres ouvrages, comme les *Mémoires de la Ligue* de Simon Goulart[3], la *Satyre Menippée*, les *Archives curieuses de l'Histoire de France* de Cimber et Danjou[4], etc. Il a été aussi réimprimé en 1834.

La relation de Pigafetta[5], l'auteur qui nous occupe aujourd'hui, est au contraire d'une très-grande rareté. Ce livre, presque introuvable, est d'autant moins connu qu'il n'a jamais été traduit en français[6].

Nous en devons la communication à l'obligeance de M. Delaunay, le patient chercheur des antiquités de l'arrondissement de Corbeil, qui a le rare bonheur de le posséder dans sa collection. Nous sommes heureux de lui en offrir ici tous nos remercîments.

On lit sous le n° 19,283 de Fontette[7] le titre suivant : « *Relatione dell' assedio di Parigi, etc.*, par Filippo Pigafetta »; et cette note : « l'auteur était venu en France avec le cardinal Cajetan; il fait une vive peinture de la famine que souffraient les Parisiens pendant ce siége. » On trouve ensuite, au n° 19284, la mention du *Discours véritable et notable du siége de la ville de Paris*, traduit de l'italien; et la remarque : « Ce discours et le précédent sont imprimés au t. II des Mémoires d'État, ensuite de ceux de Villeroy, page 408. »

On pourrait inférer de cette observation que l'ouvrage annoncé sous le n° 19,284 est la traduction de celui de Pigafetta; il n'en est rien cependant, et il y a ici une erreur évidente ou plutôt une transposition de note qui nous a été signalée par M. Jules Cousin,

1. Paris, 1665. Tome II, p. 354.
2. Goffe : lourdaud, mal fait, mal bâti (Furetière).
3. Tome IV.
4. Tome XIII.
5. Rome et Bologne, 1591.
6. On le trouve seulement à la Bibliothèque Nationale, qui possède un exemplaire de l'édition de Rome et un de celle de Bologne.
7. *Bibliothèque historique de la France*, du Père Lelong, édit. Fevret de Fontette (Paris, 1759), t. II, p. 337.

bibliothécaire de la ville de Paris : la note du n° 19,284 doit être reportée après le n° 19,285 qui indique un « Avertissement sur le discours précédent. » Cet avertissement et le discours sont, en effet, insérés tout au long dans Villeroy. Ces deux écrits diffèrent complètement de l'œuvre de Pigafetta ; le discours surtout est un long et fastidieux factum où il n'est le plus souvent question que de théologie et de religion.

La relation de Pigafetta, publiée à Rome le samedi saint[1] de l'année 1591, chez Bartolomeo Grassi, est beaucoup plus étendue que celle de Corneio, qui ne parut que quelques mois plus tôt; elle intéresse surtout par des descriptions topographiques qui font totalement défaut chez l'auteur espagnol.

L'auteur est un témoin oculaire qui raconte simplement et sans exagération les événements auxquels il se trouve mêlé et les lamentables épreuves dont il a sa part. Son ouvrage respire, il est vrai, la passion religieuse qui alors dominait tout, et trahit un sentiment peu bienveillant pour les Français ; néanmoins son récit est empreint de bonne foi et, malgré quelques appréciations peu justes et bien difficiles à éviter à cette époque, surtout pour un étranger, on voit facilement qu'il a le désir d'être aussi impartial que possible. Pigafetta était attaché à la personne du légat Caetano qui joua un rôle si considérable dans tous ces événements et c'est en cette qualité, qui le mettait à même d'être mieux renseigné que tout autre, qu'il habita Paris pendant tout le temps du siége.

Notre auteur s'étend longuement sur la description de Paris; il en détaille minutieusement les fortifications, les faubourgs, les rues, les quais et les ponts. Comme étranger et écrivant pour des étrangers, il croit devoir initier ses lecteurs aux coutumes et aux habitudes des Parisiens, il les fait pénétrer jusque dans leur vie intime et donne même des détails qui auraient pu paraître insignifiants alors, mais qui sont intéressants aujourd'hui.

De Thou parle aussi de Pigafetta[1], mais en de bien meilleurs termes que ceux qu'il emploie pour Corneio. Voici ce qu'il dit à la page 190 de son 99me livre[2] :

« Il y avait aussi[3] alors dans Paris un homme connu par ses

1. 13 avril.
2. Londres (Paris), 1734.
3. De Thou emploie le mot *aussi* parce qu'il vient de parler de Corneio, dans les termes que nous avons rapportés plus haut.

» longs voyages, nommé Philippe Pigafetta. Il était venu avec
» le cardinal Caëtan, et, quelques années auparavant, Philippe II
» l'avait déjà envoyé en Angleterre pour reconnaître les côtes et
» les ports de ce royaume. Nous avons les Mémoires qu'il publia
» depuis à ce sujet. Cet auteur, qui eut lui-même beaucoup à
» souffrir pendant ce siége, nous a laissé plusieurs traits de la
» misère extrême où les Parisiens furent alors réduits. Il rapporte
» qu'il s'était trouvé alors des gens pressés d'une faim si furieuse,
» qu'ils n'avaient pas honte d'arrêter les chiens et les chats qu'ils
» rencontraient dans les rues, et, après les avoir mis en pièces
» avec les mains, de les dévorer ainsi tout crus, à la façon des
» Cyclopes, sans se mettre en peine du sang de ces animaux,
» dont ils étaient défigurés, ni des os qu'ils faisaient craquer
» comme des bêtes féroces. »

Nous bornons là cette citation qui prouve que de Thou, si autorisé lui-même, estimait assez Pigafetta pour lui faire des emprunts.

On trouve dans la relation italienne des longueurs et des répétitions que nous ne nous sommes pas cru le droit de faire disparaître. Nous nous sommes attaché, au contraire, à traduire fidèlement et exactement sans rien enlever ni ajouter à la pensée et à l'expression de l'auteur, tout en nous efforçant de lui conserver son cachet étranger et sa couleur du XVIe siècle.

Pigafetta a connu l'ouvrage de Corneio, car il avoue lui avoir emprunté quelques faits et il réfute même quelques-unes de ses exagérations ; ce sont, néanmoins, deux livres bien différents, ayant chacun son originalité propre, quoique traitant le même sujet.

Il existe encore d'autres ouvrages peu importants sur le même sujet. Nous trouvons d'abord le *Brief traité des misères de la ville de Paris*[1] ; on ignore l'auteur de ce discours peu étendu qui pourrait servir à compléter et même à réfuter la relation de Corneio, car il a été écrit, à peu près à la même époque, par un anti-ligueur. On peut s'en convaincre en le voyant reproduit dans la Satyre Menippée et dans les Mémoires de la Ligue.

On trouve ordinairement, à la suite de ce traité des misères de Paris, une petite pièce de trois ou quatre pages intitulée : *Autre discours sur le même sujet.* L'auteur de cet écrit, partisan

1. Ce livre a été publié sans indication de lieu ni de date.

d'Henri IV, fait au long l'énumération des torts des Parisiens et de la Ligue et vante les bonnes intentions du roi.

Nous avons à noter aussi le *Discours véritable de la deffence de Messieurs les habitants de Paris*[1], etc. Ce petit livre, qui ne renferme que six feuillets, est très-ligueur et concerne seulement la tentative, faite le samedi 12 mai, selon son auteur anonyme, par Henri IV, contre le faubourg Saint-Martin. Deux pages seulement sont consacrées à cette tentative, le reste est rempli par de longues comparaisons tirées de l'Écriture Sainte, et il y est bien plus question de Gédéon, de Judith et d'Holopherne que du fait dont l'auteur a entrepris le récit.

Nous signalerons encore, pour ne rien omettre, un petit écrit de cinq pages[2], également anonyme, relatif au projet qu'on prêtait à Henri IV de se rendre maître de Paris le 19 janvier 1591[3], en faisant entrer, par la porte Saint-Honoré, des gentilshommes et des soldats, déguisés en marchands et conduisant des voitures de farine. Le marquis de Belin, alors gouverneur de Paris, fit terrasser la porte Saint-Honoré et mit son monde sous les armes; mais rien de sérieux ne vint justifier ces alarmes. Ce fait est désigné dans l'histoire sous le nom de « journée des farines ». Nous ne citons, du reste, ce petit écrit que parce que son titre pourrait faire supposer qu'il s'agit du siége de 1590.

Il existe aussi un discours italien[4], dédié à une Altesse Sérénissime[5], qui n'a aucun rapport avec celui dont nous avons précédemment parlé comme ayant été inséré par Villeroy, à la suite de ses *Mémoires d'Estat*. Ce discours, violente dia-

1. *Discours véritable de la deffence de messieurs les habitants de Paris conduits avec leurs garnisons par monseigneur le duc de Nemours contre le roy de Navarre qui vouloit loger son armée aux faulx bourgs Saint-Martin, pour battre la ville, où fut blessé à mort le sieur de la Noue. Le dict discours fait mention de la deffaicte du prince des Dombes par monseigneur le Duc de Nemours.* Paris, H. Velu, 1590.

2. *Discours au vray de l'entreprise faicte par le roy de Navarre sur la ville de Paris dont elle a esté miraculeusement délivrée, avec l'estat où est à présent la dicte ville.* A Lyon, par Jean Pillehotte, libraire de la Saincte-Union, 1591.

3. Voir l'Étoile à cette date.

4. *Verissimo discorso delle cose più signalate seguite nell' assedio della incomparabile citta di Parigi*, dal signor G. B. M. (Girard le Ferrarais). In Lione, 1591, nel mese di Gennaio.

5. Probablement Alphonse II d'Este, duc de Ferrare.

tribe contre Henri IV, en même temps qu'apologie du duc de Nemours, est rempli d'inexactitudes et de fausses appréciations de faits très-connus. Les négociations, le duel de Contenan et de Montglas, qui y est appelé Glast, et une querelle entre un colonel et un capitaine, à laquelle se mêlèrent le peuple et le duc de Nemours, forment le principal fonds de cet écrit trop partial. Sa lecture laisse facilement deviner que l'auteur n'était pas à Paris lors du siége et qu'il n'y était peut-être même jamais venu, car, à propos des désignations de lieux, il laisse les noms en blanc, avec une lacune dans la ligne, lacune qu'il avait l'intention de remplir probablement, après des informations pour lesquelles le temps lui aura manqué. Il avance même, bien naïvement, un fait, dont la lecture fait sourire, et que nous demandons la permission de citer, parce que nous ne l'avons trouvé nulle part. Parlant du duc de Nemours, l'auteur dit qu'« il faisait souvent descendre dans les fossés de la ville des messagers et des estafiers qui, feignant de venir du camp [1], avaient des lettres cachées jusque dans leurs parties honteuses » et qu'« avec ces lettres, il rassurait les habitants. »

On a encore, sur le même sujet, une pièce latine de Georges Critton [2], qui fut professeur au Collége de France, et qui est cité par Pigafetta. Ainsi que l'indique son titre [3], cet écrit est une adresse de félicitations au légat, à propos de la délivrance de Paris, et une célébration des louanges de ce prélat, le tout accompagné de comparaisons et d'exemples tirés de l'histoire sainte, de l'histoire romaine et de l'histoire grecque.

Nous indiquerons également une assez longue pièce latine (58 pages in-8°), sans nom d'auteur, dont le titre [4] indique suffi-

1. Le camp d'Henri IV.

2. Georges Critton, Écossais, professeur de grec au Collége de France, homme très-éloquent en l'une et l'autre langue. Il mourut à Paris le 8 avril 1611 et fut inhumé en l'église des Frères Prêcheurs Jacobins de Paris, rue St-Jacques. *Le Collége royal de France*, par Guillaume du Val. Paris, 1644. F° 22.

3. *Georgii Crittonii, Scoti, de liberata Parisiorum urbe gratulatio, ad illustr. cardinalem D. Henricum Caetanum, legatum apostolicæ sedis in Gallia.* Paris, A. Drouart. MDLXXXIX *(sic)* [1591].

4. *Regiæ Parisiorum urbis, et reliquarum sacri fœderis contra hæreticos initi civitatum facilè principis ab Henrico Borbonio hæretico, et hæreticorum hujus regni, et perduellium duce miserabile, sed Deo propitio irrita obsidio, anno MDXC.* Lyon, Pillehotte, 1591.

samment l'esprit. Cet ouvrage est intéressant en ce sens qu'on y rencontre assez fréquemment des passages qui sont la traduction latine et presque littérale des mêmes passages de Pigafetta. On peut expliquer ce fait en supposant que Pillehotte de Lyon, l'éditeur de la Sainte-Union, ainsi qu'il se qualifie lui-même, devait nécessairement posséder les écrits favorables à la Ligue, qui paraissaient de divers côtés, et surtout celui de Pigafetta, le plus considérable de tous. L'auteur aura trouvé chez Pillehotte la relation italienne dont il aura tiré parti, en traduisant en latin les passages qui lui convenaient pour son livre qu'il voulait offrir au duc de Nemours, le défenseur de Paris, alors gouverneur de Lyon. Il ne peut y avoir aucun doute sur la priorité, car la copie se distingue aisément de l'original, et, d'autre part, l'ouvrage de Pigafetta, daté de Rome le 18 avril 1591, a nécessairement été composé en grande partie à la fin de 1590, probablement même à Paris, tandis que la pièce latine qui nous occupe porte simplement la date de 1591. Nous croyons donc pouvoir affirmer avec certitude que l'auteur de cette pièce a fait de larges emprunts à Pigafetta.

Nous croirons avoir indiqué tout ce qui a paru sur le siége de Paris en faisant mention, pour mémoire, de deux ouvrages en langue allemande publiés à Bâle en 1591. Ces ouvrages, qui ne se trouvent pas à la Bibliothèque Nationale, sont cités par Fontette sous les nos 19,277 et 19,282.

Après avoir parlé du livre de Pigafetta, il nous reste quelques mots à dire de l'auteur lui-même.

Il était le parent, peut-être même le fils (car les dates semblent autoriser cette conjecture), d'Antonio Pigafetta, qui fit le tour du monde avec Magellan (1519-1522) et qui laissa de ce voyage une relation, longtemps perdue, mais retrouvée depuis à la Bibliothèque Ambroisienne de Milan, par le professeur Amoretti, et traduite en français, l'an X, sous le titre de *Premier voyage autour du monde, pendant les années* 1519 *à* 1522[1].

Filippo Pigafetta a certainement beaucoup voyagé, mais de Thou le confond sans doute avec son parent, Antonio, lorsqu'il le dit connu par ses longs voyages.

Les biographes nous apprennent que Filippo Pigafetta naquit

---

1. Cet ouvrage est le seul qui nous fasse connaître les détails de l'expédition de Magellan.

à Vicence en 1533 et qu'il mourut dans cette même ville le 24 octobre 1603. Il se distingua d'abord comme ingénieur militaire, et plusieurs des villes du nord de l'Italie lui doivent leurs fortifications. Il parcourut ensuite le Levant et revint à Malte où il fut reçu chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Sixte-Quint, dans le but de former une ligue contre les Turcs, l'envoya en mission, d'abord en Perse, puis auprès de différentes cours d'Europe. Il fut tantôt ambassadeur, tantôt guerrier, car les mêmes biographes nous disent encore qu'il combattit en Croatie, en Hongrie, en Pologne et sur différents points de la Méditerranée.

Lui-même nous apprend qu'il fit la guerre dans les Abruzzes en 1557, comme capitaine d'une compagnie de cavalerie légère, et qu'il connut Biron au siége de Civitella où échoua François de Guise. Il dit aussi, dans sa dédicace au pape Grégoire XIV, qu'il était déjà à Paris en 1562, et qu'il assista au siége de cette ville au mois de novembre de cette même année[1]. De son côté, de Thou nous dit que Pigafetta fut envoyé en Angleterre par Philippe II, quelques années avant 1590, pour étudier les côtes et les ports de ce pays et qu'il laissa une relation[2] de cette expédition. En 1591, le pape Innocent IX le nomma son camérier, et Ferdinand I[er] de Médicis, grand-duc de Toscane, en fit son conseiller intime.

Comme écrivain, Pigafetta a laissé plusieurs ouvrages. En outre de sa *Relation du siége de Paris*, parue à Rome (in-4°) et à Bologne (in-8°) en 1591, on a de lui une traduction italienne des lettres et discours du cardinal Bessarion (Venise, 1573); la description du royaume de Congo et des contrées voisines[3], tirée des écrits du portugais Édouard Lopez; un discours sur l'histoire et l'usage de la boussole, paru à Rome en 1586; et un opuscule relatif à la fameuse Armada espagnole[4]. Mais son

---

1. Ce siége, qui ne fut, en réalité, qu'une démonstration du prince de Condé contre les faubourgs du sud, se borna beaucoup plus à des pourparlers qu'à des hostilités réelles.

2. On ne trouve nulle part trace de cette relation.

3. *Relatione del reame di Congo et delle circonvicine contrade, tratta dalli scritti e ragionamenti di Odoardo Lopez, portoghese, per Filippo Pigafetta, con disegni vari di geografia, di piante, d'habiti, d'animali e altro.* In Roma appresso Bartolomeo Grassi, 7 août 1591. — (Avec dédicace à monseigneur Antonio Migliore, évêque de Saint-Marc.)

4. *Discorso sopra l'ordinanza dell' armata cattolica.*

ouvrage le plus considérable (il en parle dans son siége de Paris) est certainement la traduction italienne du traité de tactique[1] de l'empereur grec Léon VI, le Philosophe.

Pigafetta avait déjà publié, en 1577, une traduction des *Mécanicorum libri VI* de Guido Ubaldi. Il fit aussi paraître, vers 1600, la traduction de la *Roma illustrata* de Juste Lipse et celle du Théâtre d'Ortelius[2]. Il a laissé en manuscrit une histoire de Vicence. Sa correspondance avec J.-A. Cornaro (1574-1603) est à la Bibliothèque Royale de Berlin.

En terminant cette introduction déjà longue, nous devons faire une observation sur le titre de notre ouvrage. Le texte italien porte : *Relatione dell' assedio di Parigi col dissegno di quella citta e de luoghi circonvicini*, ce qui signifie textuellement : « Relation du siége de Paris, avec le *dessin* de cette ville et des lieux circonvoisins. » Le titre italien indique donc que l'auteur avait joint à son livre une sorte de vue ou plan de Paris et de ses environs. Malheureusement les rares exemplaires qu'il nous a été donné de voir de ce précieux ouvrage sont privés du dessin dont Pigafetta avait enrichi son livre.

M. Jules Cousin, le laborieux bibliothécaire de la ville de Paris, se souvient parfaitement d'avoir connu au service des plans de la bibliothèque de l'Hôtel-de-Ville, aujourd'hui détruite, une gravure oblongue, de format in-4°, représentant les travaux d'approche du siége de Paris, au XVI[e] siècle, avec les renvois à des notes italiennes. Il y a donc lieu de croire que cette gravure, dont nous regrettons la perte, était celle qui ornait le livre de Pigafetta et qui se trouve absente des trois seuls exemplaires de cet ouvrage qu'il nous a été donné de rencontrer.

A. DUFOUR.

Corbeil, mai 1875.

---

1. *Trattato brieve dello schierare in ordinanza gli eserciti et dell' apparecchiamento della guerra di Leone, per la gracia di Dio, imperatore, nuovamente della Grecca, nella nostra lingua ridotto, da M. Filippo Pigafetta.* In Venetia, appresso Francesco, 1586. — (Avec dédicace aux frères Corneri.)

2. *Theatri orbis terrarum parergon, sive veteris geographiæ tabulæ.* Cet ouvrage doit être le premier dictionnaire géographique paru.

RELATION DU SIÉGE DE PARIS

AVEC

LE DESSIN DE CETTE VILLE ET DES LIEUX CIRCONVOISINS,

DÉDIÉE

A NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE GRÉGOIRE XIV,

TRÈS EXCELLENT PRINCE,

PAR

FILIPPO PIGAFETTA.

A SA SAINTETÉ GRÉGOIRE XIV, PAPE[1].

Très-Saint Père,

Pendant que la Chrétienté tout entière, avec les démonstrations les plus variées, fête l'exaltation de votre Sainteté au souverain pontificat en faisant des processions, en célébrant vos louanges, en ornant les églises et les palais des armes glorieuses de votre illustre famille, en reproduisant de toutes les manières les traits vénérés de votre auguste visage et en vous envoyant des ambassadeurs en signe d'allégresse et d'obéissance, moi aussi, satisfait dans mes désirs, j'ai écrit le siége mémorable de Paris avec l'intention d'embellir cet ouvrage de votre nom. J'ai assisté à deux terribles épreuves de ce genre que cette ville a supportées. La première fut courte : c'était quand le prince de Condé et l'amiral l'entourèrent, il y a trente ans, avec 40,000 huguenots; mais ce

---

1. Nicolas Sfondrate de Milan, cardinal de Crémone, élu pape le 5 décembre 1590, après deux mois de conclave, ne régna que dix mois et mourut le 15 octobre 1591.

second siége, que je raconte aujourd'hui, fut long, pénible, rempli des horreurs de la famine mêlées aux angoisses de la mort, et en ayant été témoin, je puis dire avec Enée :

Quæque ipse miserrima vidi[1].

Dans ce second siége, parmi tous les événements dignes de souvenir, on voit surtout briller d'un vif éclat la constance et la fermeté des habitants, constance et fermeté appuyées sur l'espérance du secours de Dieu et qui leur permirent de supporter toutes les souffrances que notre pauvre nature humaine peut endurer ici-bas, pour perdre la vie.

J'offre donc très-humblement ce récit à votre Sainteté dans ces jours où, daignant tourner un regard favorable vers la très-noble France, elle se plaît à ne point abandonner la bonne Ville, Cité et Université de Paris, les autres villes qui composent la Sainte-Union et les princes alliés qui combattent pour défendre la religion catholique et la maintenir dans ce royaume, noble entreprise réservée à votre pontificat et à vos pensées saintes et remplies de charité.

Je m'occupe, pour le présenter à votre Sainteté, d'un travail plus important sur la France et la misérable condition où elle est réduite[2]. En attendant j'adresse toutes mes prières au Seigneur notre Dieu afin qu'il augmente encore vos satisfactions.

A Rome, le samedi saint[3] de cette année MDXCI.

De Votre Sainteté,

Le très-humble serviteur,

Filippo Pigafetta.

---

1. *Æneidos*, II, 5.
2. Ce travail ne paraît pas avoir été publié.
3. 13 avril.

RELATION

DU SIÉGE DE PARIS

PAR FILIPPO PIGAFETTA.

Après la douloureuse nouvelle de la défaite de l'armée commandée par monseigneur Charles de Lorraine, duc de Mayenne[1], lieutenant général de la couronne de France et commandant supérieur de l'armée de la Ligue, défaite qui eut lieu près d'Ivry le 14 mars de la présente année 1590, la ville de Paris, plus peuplée qu'aucune autre ville d'Europe, commença à se reconnaître et à s'apercevoir de la malheureuse situation dans laquelle elle se trouvait alors engagée.

La première ville de France, la tête du royaume et de la Ligue appelée aussi la Sainte-Union, était placée au centre de cette terrible guerre déjà répandue dans toutes ses campagnes. Elle se voyait mal conduite, dénuée des défenses vivantes nécessaires pour la protéger, c'est-à-dire de soldats à pied et à cheval, n'ayant ni gouverneur ni magistrats qui sussent commander et se faire obéir dans ces graves circonstances et privée de toute espèce de direction, tandis que le pouvoir résidait tout entier dans le peuple de Paris, peuple divisé, riche, impétueux et tellement orgueilleux que, naguère, il n'avait que faiblement résisté à une armée de 40,000 hommes, parce que chacun voulait être le maître et commander.

De plus elle était dépourvue d'artillerie et de munitions de guerre promptement disponibles; il n'y avait qu'une pièce montée sur ses roues, les autres ayant été perdues dans les deux dernières affaires de Senlis[2] et d'Ivry.

Les murs et les terre-pleins étaient si faibles et en si mauvais

1. Charles de Lorraine, duc de Mayenne, deuxième fils de François de Guise et frère des Guises assassinés à Blois en 1588, naquit en 1554 et mourut en 1611. Nommé chef de la Ligue et lieutenant général du royaume en 1589, il fut battu à Arques et à Ivry (1590) par Henri IV auquel il se rallia en 1596.

2. 16 mai 1589. — Voyez Bernier, *Monuments inédits... concernant principalement les villes... de Senlis*, 1834, in-8°, p. 161.

état que l'on pouvait entrer et sortir sans difficultés par beaucoup d'endroits; et, chose plus grave, les approvisionnements en pain et autres denrées nécessaires à la vie étaient si restreints qu'il était douteux que les ressources de la ville pussent nourrir ses habitants pendant plus de deux mois. Il était donc évident qu'on ne pouvait soutenir un siége bien long. Cette triste certitude refroidissait tellement le courage des habitants et jetait même une telle discorde entre eux que le Navarrais, s'il eût su mettre à profit des circonstances aussi favorables et utiliser rapidement les avantages que lui donnait sa récente victoire, aurait certainement conquis sans peine cette ville, tandis que plus tard il lui fut impossible de s'en emparer, et qu'il se vit enfin forcé, à son grand regret, de l'abandonner.

On se préoccupait surtout de la résolution qu'allait prendre le légat[1] devant un tel revers de fortune, car, s'il prenait le parti de s'en aller, c'était un signe certain qu'il considérait les choses comme désespérées et qu'il écoutait plus facilement les conseils de ceux qui ne le poussaient que trop à la paix. Il ne manquait pas de gens, en effet, qui, après le désastre d'Ivry, lui conseillaient de partir et de se retirer dans quelqu'autre place forte, où lui, sa suite et la dignité de la haute personnalité qu'il représentait seraient à l'abri du danger.

Néanmoins, considérant que la perte de Paris entraînerait la ruine du royaume et de la foi catholique, et que le vrai culte de la religion courrait, par conséquent, grand risque de se perdre dans un pays où jusque-là il avait brillé d'un si vif éclat par les livres, les études et de si nombreux travaux, il résolut de rester, si le peuple voulait persévérer fermement dans sa foi et résister à l'ennemi qui le menaçait, disant qu'il voulait souffrir et mourir avec lui, estimant qu'il était glorieux pour un légat de sacrifier ses biens et sa vie même pour le service de la sainte religion et du siége apostolique qu'il représentait en France.

---

1. Henrico Caetano, cardinal italien dévoué au roi d'Espagne, né à Rome en 1550, fut envoyé en France, en qualité de légat *a latere*, par le pape Sixte-Quint, en décembre 1589, et se jeta avec ardeur dans le parti de la Ligue. Rappelé à la suite du siége de Paris, il fut, l'année suivante, envoyé en Pologne et mourut en 1599. — Les auteurs varient sur l'orthographe du nom de ce personnage : la plupart écrivent Cajetan. Nous avons cru devoir adopter celle employée par Pigafetta qui, faisant partie de l'entourage du légat, devait parfaitement connaître le nom de ce cardinal.

L'on ne saurait croire combien cette magnanime et chrétienne résolution du légat, communiquée au peuple, lui inspira de hardiesse et de courage et combien elle fut profitable à la défense, chacun étant résolu à combattre vaillamment et à supporter avec le légat toutes les privations possibles. Aussi le peuple, manifestant vivement sa reconnaissance et le proclamant hautement l'auteur de sa liberté, invita de suite les magistrats à le remercier d'une faveur si grande et d'une offre si charitable.

Cependant le Navarrais, enivré de son récent triomphe, semblait croire que rien ne pouvait plus lui résister et que le succès devait couronner toutes ses entreprises; néanmoins il se contenta d'entrer dans la place forte de Mantes, qui se rendit immédiatement[1] et le reconnut pour son roi légitime, au mépris du serment qu'elle avait précédemment juré à l'union des catholiques. Il s'y installa avec sa cour et y demeura une quinzaine de jours pour reposer son armée, recevant pendant ce temps-là d'Angleterre quelques sacs de poudre et d'autres munitions d'artillerie. Ce délai doit être attribué à la divine Providence, qui voulait sauver la ville de Paris et qui permit qu'elle mît ce temps à profit pour s'approvisionner de la plus grande partie des choses nécessaires à sa défense et faire entrer d'assez grandes quantités de froment, seigle, avoine, orge et autres grains retenus par le seigneur de Givry[2] qui, occupant le pont de Samois[3], avait jusqu'alors empêché le passage des bateaux qui transportaient ces denrées, mais les laissa passer ensuite moyennant une certaine somme d'argent[4]. Nous en eûmes ainsi 3,000 muids et l'on fit le compte que la ville pouvait en consommer 60 muids par jour au moins.

Le muid de grains est une mesure qui contient 12 staia[5], chacun desquels se subdivise en quatre minots de 60 livres de froment chacun[6], et l'on assigna un muid de grains à trois hommes pour douze mois.

---

1. A la suite de la victoire d'Ivry.

2. Anne d'Anglure, seigneur de Givry, gouverneur de Brie, colonel de la cavalerie légère de France, fut tué au siége de Laon en 1594.

3. Sur la Seine, entre Melun et Fontainebleau.

4. 45,000 écus.

5. Il est très-difficile de se faire une idée exacte de ces mesures si différentes, l'auteur les rapportant toujours à celles d'Italie. Il suffira de dire que le muid de blé de Paris valait un peu plus de 18 hectolitres, et que la livre italienne ne valait que 12 onces.

6. Le staio de Rome vaudrait alors un peu plus de 150 litres.

On fit également entrer 10,000 tonnes de vin contenant, chacune, cinq barils.

Ainsi se manifesta la grâce divine, soucieuse du salut de ce peuple, dont le trouble et l'imprévoyance étaient tels qu'il ne pensait pas à faire des provisions en vue des malheurs prêts à fondre sur lui. Il trouvait tant de sujets d'assurance dans les villes qu'il possédait, dans les ponts et les communications de ses rivières comme aussi dans le grand nombre d'habitants qui peuplaient sa cité principale, qu'il ne croyait pas qu'aucun désastre pût jamais le surprendre à l'improviste.

La ville de Saint-Denis, voisine de Paris, s'entoura des mêmes précautions.

Ce fut à cette époque que le duc de Mayenne, fatigué et affligé de sa récente défaite, y arriva suivi de peu de monde. Le légat alla l'y visiter, accompagné de l'ambassadeur d'Espagne[1], de l'archevêque de Lyon[2], d'autres prélats et des principaux de Paris, tous mettant leur confiance en lui et l'exhortant à persévérer dans son entreprise. Il est vrai de dire, cependant, qu'il fut surpris du petit nombre de personnes qui allèrent le voir, et qu'on ne se fit même pas faute, dans la ville, de parler de lui publiquement sans respect et de l'accuser ouvertement.

Dans ces entrevues, on discuta les moyens de défendre Paris et Saint-Denis, et l'on s'entretint des résultats possibles de la guerre. Le duc, qui n'avait pas perdu courage, malgré les douloureuses circonstances où il se trouvait, s'y montra résolu et expérimenté, et proposa, en les faisant valoir, les meilleurs partis à prendre.

Ne voulant pas perdre de temps, il partit le lendemain pour la Picardie, avec l'intention de rassembler des troupes et de former une nouvelle armée, décidé qu'il était à retourner à l'ennemi le plus tôt qu'il le pourrait.

En attendant, il écrivit à plusieurs princes catholiques dans le but de leur faire connaître le fâcheux résultat de la bataille d'Ivry et d'en dégager sa propre responsabilité. Il s'efforçait en même temps de leur faire comprendre combien il était nécessaire de poursuivre la lutte. Une de ces lettres, adressée au pape, à Rome, était remplie de sentiments religieux et de prudence militaire. Le frère Jacques de Diou[3], chevalier et commandeur de

1. Don Bernardino de Mendoza.
2. Pierre d'Espinac. Il mourut en 1599, âgé de 59 ans.
3. De Thou et les Mémoires de la Ligue parlent de Jacques de Diou comme

l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, était déjà arrivé dans cette ville quelques mois auparavant, comme ambassadeur de la Ligue.

C'était un homme de haute importance et versé dans la pratique des affaires, qui, mû par son zèle pour la foi catholique, avait accepté cette mission, malgré les grands frais qu'elle devait lui occasionner, et qui s'employa activement en faveur de la Ligue et du salut de la ville de Paris.

D'un autre côté, le commandeur Moreo, venu d'abord en France par l'ordre de son souverain[1] comme commissaire et payeur des troupes envoyées au secours de la Ligue, partit pour la Flandre dans le but de rassembler des approvisionnements et aussi pour rallier les cavaliers qui avaient combattu avec le duc d'Egmont[2] et qui, après la mort de leur chef, avaient pris la fuite et s'étaient dispersés. Moreo était accompagné dans son voyage par Don Pietro Caetano et par Don Ruggiero son frère, qui étaient venus récemment en France pour voir le cardinal légat, leur oncle, et retournaient à leur poste après quelques semaines de séjour à Paris, Don Pietro faisant partie du conseil de guerre et étant maistre de camp d'un régiment d'infanterie italienne.

Pendant que le Navarrais s'amusait à Mantes, le légat, suivi de plusieurs prélats, alla trouver le cardinal de Gondi[3], évêque de Paris, à son château de Noisy, distant d'une petite journée de la capitale, et où devait se rendre de son côté le maréchal de Biron[4], afin de traiter ensemble de choses qui furent d'abord tenues secrètes, mais qui ne tardèrent pas à être clairement divulguées. Il s'agissait de réunir les trois États (on appelle ainsi en France le

---

chef des ambassadeurs qui furent envoyés à Rome, mais sans donner d'autres détails sur ce personnage.

1. Philippe II, roi d'Espagne.

2. Le comte d'Egmont, fils de l'amiral d'Egmont, décapité à Bruxelles avec le comte de Horn, fut tué à la bataille d'Ivry où il commandait 1800 lances qu'il avait amenées de Flandre au secours du duc de Mayenne.

3. Pierre de Gondi, cardinal de Retz, évêque de Paris, né à Lyon en 1533, mort en 1616, était frère du maréchal Albert de Gondi. Il dut sa fortune rapide à Catherine de Médicis, qui avait amené avec elle, de Florence, son père Antoine de Gondi. Sa maison de plaisance était située à Noisy-le-Grand, près de la Marne. — Voir Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 262.

4. Armand de Gontaut, baron de Biron, maréchal de France, grand maître de l'artillerie, né en 1524, tué au siége d'Epernay en 1592. Ce grand homme de guerre contribua beaucoup au gain de la bataille d'Ivry où il commandait les réserves. Il fut le parrain du cardinal de Richelieu.

clergé, la noblesse et le peuple), comme on a coutume de le faire dans les cas extrêmes et désespérés, pour aviser aux moyens de conjurer la ruine imminente du pays et établir une trêve qui pourrait conduire à la cessation des hostilités. Le maréchal et le légat s'entretinrent d'abord seuls assez longtemps, puis le cardinal de Gondi vint prendre part à leur entretien. Par de douces manières et de franches paroles, les prélats engagèrent fortement le maréchal à rester ferme dans la foi catholique, à maintenir dans leur devoir les princes du sang ainsi que les autres nobles et à prendre la vigoureuse résolution d'abandonner ceux qui suivaient la fausse voie. Monseigneur Caetano ajouta encore beaucoup de choses dans le même sens, et Biron, pour toute conclusion, leur dit qu'il soumettrait au roi leurs propositions.

Le seigneur de Givry, qui avait accompagné le maréchal à cette entrevue, laissa clairement entendre au légat qu'il était catholique, que tels avaient été son père, son aïeul et tous ses ancêtres, mais que, cependant, il était fermement décidé à suivre le roi de Navarre et ne pouvait même s'en dispenser, bien qu'il crût savoir que ce dernier persévérerait dans sa fausse croyance[1].

Le maréchal et quelques seigneurs français manifestèrent le désir de voir monseigneur Panicarole, célèbre prédicateur[2], et lui firent beaucoup d'amitiés, bien qu'à Lyon et à Paris ce prélat eût parlé assez vivement du Navarrais et ne dût pas, pour cette raison, jouir d'une grande faveur près des personnes qui suivaient le parti du prince.

---

1. Cette réponse de Givry, mortifiante pour le Légat, paraît ici singulièrement adoucie. Voir Anquetil, l'*Esprit de la Ligue,* t. III, p. 132, et De Thou, XI, lib. 99, p. 172.

2. François Panigarole ou Panicarole, cordelier milanais, né en 1546, nommé évêque d'Asti en 1587, mort d'une indigestion en 1594, à l'âge de 48 ans. Après avoir prêché les massacres à la cour de Charles IX, il revint en France, à la suite du légat, pour prêcher la rébellion aux Parisiens. L'audace de ce fougueux prédicateur est bien caractérisée par l'anecdote suivante que raconte d'Aubigné dans les *Aventures du baron de Fæneste* (l. IV, c. 8) : « Panigarole (monté en chaire) commença par ces mots : « C'est pour vous, belle, que je meurs » en appliquant ses yeux sur une galande, de l'amour de laquelle il était embrené et descrié partout. Il l'avait menacée de lui faire cet affront. Le peuple, tout estonné de cette entrée, se rasseura, quand après pauses et soupirs, ce bon docteur suivit : « dit notre Seigneur à son Église. » — Voir, sur Panigarole, les *Prédications au temps de la Ligue,* de M. Charles Labitte.

Le seigneur de Villeroy[1], ancien principal secrétaire du feu roi, fit aussi une tentative et alla trouver le Navarrais pour essayer de traiter avec lui d'une paix générale (il avait même préparé à ce sujet un long mémoire qu'il envoya depuis au pape), mais, en somme, il n'obtint rien et revint à Paris.

Quinze jours après la bataille d'Ivry, l'ennemi, qui jusque-là n'avait fait aucun mouvement, partit de Mantes avec tout son monde, ayant reçu une partie des munitions qu'il attendait et jugeant son armée suffisamment reposée.

Son but était d'empêcher la navigation de la Seine et de la Marne, cours d'eau fort importants pour l'alimentation de Paris. C'est dans le voisinage de ces rivières que la cavalerie, allant à la découverte, poussa en avant pour sonder les dispositions des habitants de Corbeil, ville située à sept lieues de Paris, sur la rive occidentale de la Seine, et qui est comme la clef de cette ville pour tous les vivres qui, par eau, lui arrivent de la Champagne, de la Bourgogne, de la Brie et de la haute Beauce.

Cette cavalerie s'empara facilement des faubourgs de la ville, situés sur la rive orientale du fleuve, et, dès le jour suivant, les habitants, qui n'avaient pas voulu recevoir de garnison catholique, se rendirent au roi de Navarre qui y entra et s'y fit reconnaître comme roi de France.

Il y passa plusieurs jours à se divertir, comme si la conquête de Paris consistait dans la prise de cette petite ville, comme le croyaient, en effet, les grands de son armée.

Peu de temps après, la ville de Lagny, voisine de Corbeil et située sur la rive orientale de la Marne, se rendit pareillement, de sorte que, l'ennemi possédant ces deux points et en profitant pour empêcher la navigation de la Seine et de la Marne au moyen de son artillerie, aucune barque ne put plus descendre à Paris. La capitale resta ainsi privée de toute communication par eau, surtout après l'occupation des ponts de St-Cloud et de Poissy ; ces ponts, situés en aval de la cité, retinrent les bateaux venant de la Picardie, par l'Oise et la Seine, ou bien de la Normandie, et les mirent ainsi dans l'impossibilité d'amener à Paris les vivres qu'ils avaient coutume d'y apporter.

---

1. Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, né en 1542, mort en 1617, s'était jeté par dépit, paraît-il, dans le parti de la Ligue, dont il ne partagea pas toutes les vues.

Ces événements eurent pour conséquence immédiate le renchérissement des vivres et causèrent d'abord un certain effroi aux chefs de Paris qui se défiaient un peu des dispositions du peuple, dont une certaine partie était encore attachée au Navarrais. Mais ils se rassurèrent promptement en pensant à la présence et au concours des seigneurs qui se trouvaient dans la ville (j'aurai plus tard occasion de parler de ces seigneurs), et en songeant à l'influence de la religion et à la force de persuasion des prédicateurs. Ceux-ci eurent, en effet, une si grande influence sur le peuple, que des souffrances extrêmes, plus que suffisantes pour abattre une population, devinrent pour eux des arguments propres à lui faire reprendre courage et à le faire résister aux privations, ce qui tenait vraiment du miracle. Et n'était-ce pas vraiment un signe visible de la protection divine que de voir ce peuple de Paris, si nombreux, si fier, si difficile à gouverner, se sentant à l'heure présente sans frein, sans lois, sans justice, sans roi, se laissant si facilement aller à ses passions, que de voir ce peuple, dis-je, devenir, malgré tout cela, si maniable et convenir tout d'une voix qu'il aimait mieux mourir les armes à la main et en combattant courageusement que de se donner à un hérétique. Et si quelqu'un était assez présomptueux pour soutenir le contraire, il était immédiatement exécuté sans procès ou jeté à la rivière, ainsi qu'il arriva à plus de vingt personnes pour avoir seulement dit qu'il serait bon ou utile de faire la paix avec l'ennemi.

Peu après, on nomma, comme gouverneur de la ville, le duc de Nemours[1] qui se trouvait avec ses gens à Chartres, où il s'était réfugié, après avoir été défait, lui aussi, à la bataille d'Ivry.

Aussitôt arrivé, il s'occupa tout d'abord de fortifier les murailles par des terre-pleins, de nettoyer les fossés, et de faire abattre beaucoup de grandes maisons, contiguës aux remparts, qui auraient pu servir à l'ennemi. Comme le temps pressait pour accomplir un si grand travail, le nouveau gouverneur décida que chaque maison enverrait un homme à l'ouvrage et que les pauvres seraient stimulés par l'appât d'un salaire. Tous donc y contri-

1. Charles de Savoie, duc de Nemours, était le frère utérin de Mayenne. Sa mère Anne d'Este, veuve de François de Guise, avait épousé en secondes noces Jacques de Savoie, duc de Nemours, mort en 1585. Ce jeune prince, à peine âgé de 22 ans, était actif, brave, vigilant et avait mérité par ses brillantes qualités d'être appelé au poste de gouverneur de Paris. Il mourut à Annecy, en Savoie, le 13 août 1595 (L'Étoile).

buèrent de bon gré; les citadins eux-mêmes, que l'on appelle ici les Bourgeois, allaient de leur personne aux travaux et s'en instituaient les surveillants et les payeurs.

Quelques semaines avant, ces mêmes bourgeois avaient demandé au duc de Mayenne une garnison de soldats étrangers, ce qui ne s'était encore jamais vu, car une des conventions arrêtées entre eux et le roi[1] stipulait en premier lieu qu'ils ne recevraient, sous aucun prétexte, de garde étrangère. Il vint donc environ 1,200 vieux soldats allemands du régiment du comte Jacques de Collalte, commandés alors par le seigneur Bernardin, baron libre d'Erbestein en Carinthie : le comte de Collalte étant en ce moment en Allemagne, occupé à lever, pour le compte du roi d'Espagne, un autre régiment destiné à la même expédition. Quant au baron Bernardin, qui avait fait ses preuves dans les guerres de Flandre, c'était un capitaine aussi actif que prudent et qui se comporta valeureusement pendant tout le siége. Sa conduite, pendant la disette, fut digne d'éloges, car on le vit toujours tenir table ouverte et y inviter ses officiers et beaucoup d'autres personnes.

Ces soldats allemands furent répartis dans les deux endroits les plus faibles de la ville : les uns occupèrent l'espace compris entre la porte du Louvre, appelée aussi Porte-Neuve, et l'Arsenal, où se fabrique la poudre et s'emmagasinent les munitions de guerre, de sorte qu'ils gardaient toute la rive droite de la Seine, de la Porte-Neuve à l'Arsenal et au premier boulevard[2] qui, partant du fleuve, forme la limite de cette partie de Paris que l'on nomme la Ville[3]. Les autres furent placés à la Porte de Nesle, où se trouve le nouveau palais du duc de Nevers. Ils avaient la garde d'une partie des murailles et de toute la rive gauche du fleuve depuis la Tournelle[4], où commencent les murs de cette partie de

---

1. Le roi d'Espagne.

2. Boulevard, autrefois terme de fortification qui désignait le terre-plein d'un rempart, tout le terrain d'un bastion ou d'une courtine. Le boulevard était une nouvelle fortification ajoutée au rempart.

3. Ainsi qu'on le verra plus loin, l'auteur désigne, sous le nom de Ville, toute la rive droite de la Seine ; la rive gauche tout entière est appelée par lui, l'Université; et il donne à l'île, qui renferma l'antique Lutèce, le nom de Cité, sous lequel nous la connaissons encore aujourd'hui. Ces dénominations ont été en usage jusqu'à la Révolution.

4. La Tournelle était une tour bâtie sur le bord de la Seine, par Philippe-Auguste, en 1185. On y avait joint plus tard des bâtiments qui, du nom de la tour, s'étaient appelés le château de la Tournelle. La porte Saint-Bernard

Paris appelée l'Université, jusqu'à la porte de Nesle. La Tournelle se trouve ainsi presque en face du boulevard de l'Arsenal dont elle est séparée par la Seine.

Outre les Allemands, il y avait encore 500 Suisses et environ 800 arquebusiers français qui étaient répartis dans des positions favorables, au dedans comme au dehors de la ville. On les avait logés dans l'ancienne maison des Templiers[1], qui, depuis une centaine d'années déjà, avait été donnée aux chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem et servait aussi de résidence au grand-prieur de France.

De plus, tout le peuple était enrôlé et divisé suivant les seize quartiers de la ville. Il formait ainsi des compagnies de 3,000 hommes et quelquefois plus, dont chacune avait son chef et portait la bannière de son quartier. C'était donc un effectif d'environ 48,000 fantassins, tous habitants ou bourgeois de Paris. Ils étaient couverts de casques, de cuirasses et de cottes de mailles et avaient pour armes offensives des arquebuses, des épées, des piques, des hallebardes et autres armes semblables. C'était une belle troupe, bien armée et prompte à obéir aux ordres de ses chefs; il est vrai qu'on aurait désiré trouver en elle un cœur et un courage en rapport avec sa martiale apparence et les armes qu'elle portait.

Le service des gardes était organisé de telle sorte qu'il y avait toujours, dans chaque quartier et à des endroits déterminés, des postes dont le personnel était changé tous les soirs, en même temps que les gardiens de celles des portes qui restaient ouvertes. Quand on appelait aux armes, tous ceux d'un même quartier se rassemblaient en ordre, sous leur bannière, à la place d'armes, pour recevoir les ordres du commandant, soit qu'il ordonnât de rester au poste ou bien de courir aux poternes, soit qu'il prescrivît de s'étendre le long des boulevards, sur les courtines, les bastions et les chemins de ronde, ou même de faire des sorties. Néanmoins, il restait toujours au poste central des forces suffisantes pour pouvoir porter du secours là où le besoin s'en serait fait sentir. Toutes les portes étaient aux mains des Parisiens, et ils ne voulurent jamais que d'autres qu'eux les gardassent;

---

en était voisine.

1. C'était sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le marché du Temple. La tour du Temple, bâtie en 1212 et démolie en 1811, en était un dernier vestige; c'est dans cette tour que Louis XVI fut enfermé en 1792.

chaque nuit les clefs en étaient portées à la maison des capitaines de quartiers.

Il est donc bien évident qu'en cas d'attaque générale, tous les boulevards, les courtines, les murailles et les portes de l'enceinte de Paris eussent été en même temps complétement garnis de défenseurs, un nombre suffisant de troupes restant encore dans les seize corps de garde et dans les postes secondaires pour parer aux éventualités. On avait aussi pourvu à la défense du fleuve, à son entrée comme à sa sortie de Paris, en tendant des doubles chaînes solidement fixées sur chaque rive et fermées au moyen de fortes serrures; elles étaient gardées par un bon nombre d'arquebusiers qui se tenaient jour et nuit sur la rivière dans de grands bateaux couverts, afin que l'ennemi ne pût entrer de ce côté par surprise. Je ferai connaître par la suite les emplacements de l'artillerie en donnant la description de Paris. Les faubourgs et les fortifications de l'Université ayant d'abord été presque complétement abandonnés, il n'y avait plus alors de nécessité de les défendre, et tous les moyens disponibles furent employés à protéger l'enceinte de la ville et les faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis qui, de ce côté, confinent aux murailles.

Toutes ces dispositions prises, on attendit ce qu'allait entreprendre l'ennemi.

Celui-ci, après s'être emparé de Corbeil et de Lagny, s'occupa à prendre encore d'autres villes sur la Seine, telles que Bray, Montereau, Nogent, Moret et l'importante ville de Melun. Cette grande et forte cité se compose d'une petite île située au milieu du fleuve et renfermant beaucoup de maisons ainsi que le château et une autre grande forteresse, puis de deux autres villes, ceintes de murailles et placées sur chacune des rives en face de l'île, ce qui fait qu'il y a trois villes en une, comme à Paris. Le duc de Mayenne y avait envoyé des troupes et un gouverneur[1] qu'il croyait fidèle et courageux; mais celui-ci, voyant que le Navarrais avait mis en position quelques canons avec lesquels il avait déjà battu une partie de la courtine, et désespérant, en outre, de recevoir du secours, rendit la place qui lui était confiée. Il obtint néanmoins son pardon du duc de Mayenne et vint ensuite à Paris; mais il y fut montré au doigt et honni par tout le monde pour avoir si mal défendu et si vite rendu une place de cette importance.

1. Il se nommait Fouronne (De Thou, lib. 99).

Cela se passait vers Pâques. A ce moment, l'évêque de Ceneda[1] fut envoyé par le légat vers le maréchal de Biron, pour essayer de mener à bonne fin les négociations entamées à Noisy. Ce prélat, qui avait reçu du légat, par écrit, tous les détails relatifs à cette affaire, devait aller trouver le maréchal à Provins, ville située dans la Brie. Il partit donc avec un laissez-passer du roi de Navarre, accompagné de sa suite et d'un trompette du légat. Il suivit le cours de la Seine, en remontant ce fleuve, et arriva à la Marne à l'endroit où est le vieux pont connu sous le nom de pont de Charenton. Le passage en étant interdit, il traversa la rivière en barque et s'entretint avec le capitaine parisien de ce poste avancé, l'exhortant à tenir courageusement contre l'adversaire qui ne devait pas tarder à venir l'attaquer. En continuant sa route, il fut aperçu par l'ennemi qui envoya quelques cavaliers pour le reconnaître. Ceux-ci l'arrêtèrent en criant : « Qui vive? » Le trompette s'avança pour leur parler, et, désignant le prélat, il dit au chef du détachement que ce personnage allait trouver le maréchal de Biron, muni d'un sauf-conduit du roi de Navarre. « Qu'entends-tu par roi de Navarre? répondit l'officier. Apprends un peu à parler; c'est roi de France qu'il faut dire. » Puis il l'emmena dans un château où on lui banda les yeux pour le conduire au commandant. Celui-ci ayant examiné le sauf-conduit, le trouva valable et renvoya le trompette au prélat, avec permission pour ce dernier de continuer son voyage.

L'évêque de Ceneda passa la nuit à Brie-Comte-Robert, petite ville qui produit beaucoup de fruits et qui appartient au seigneur de Villequier, lequel l'avait reçue en gage du feu roi auquel il avait prêté de l'argent. Ce seigneur était respecté par l'ennemi, en considération du marquis d'O, son gendre, mais il n'en avait pas moins été obligé de verser une certaine somme au Navarrais pour en obtenir sa neutralité. Le lendemain, dans la matinée, le prélat arriva à Provins, d'où le maréchal de Biron était parti le jour précédent, en laissant l'ordre d'engager l'évêque à venir le trouver au camp, situé à Bray-sur-Seine, à une demi-journée de là; néanmoins on dépêcha de suite un messager pour prévenir le maréchal. Celui-ci envoya dès le lendemain son secrétaire avec une lettre par laquelle il priait monseigneur de Ceneda de vouloir bien se rendre vers lui; il lui disait en outre qu'il l'avait attendu deux jours à Provins, que, ne le voyant pas venir, il avait été contraint

1. Marc-Antoine Mocenigo, évêque de Ceneda en Vénétie.

de partir, et que ses nombreuses occupations l'empêchaient de pouvoir revenir sur ses pas. Il terminait en l'assurant qu'il serait vu avec plaisir par beaucoup de seigneurs qui se trouvaient avec lui. L'évêque prit donc le parti d'aller à Bray et se mit en route, accompagné du secrétaire du maréchal et du seigneur de Montglas[1], gouverneur de Provins, homme remarquable par son instruction et ses manières. Ce seigneur, attaché au parti du Navarrais était de la maison de Harlay et parent du premier président du Parlement de Paris.

Arrivé à Bray, le prélat fut conduit au logement que lui avait fait préparer le maréchal. Ce logement était situé juste en face de celui du célèbre capitaine de la Noue[1], et portait au-dessus de la porte, en français et en grosses lettres, l'inscription suivante : POUR L'AMBASSADEUR DU PAPE. Quelqu'un fit bien observer que l'évêque de Ceneda n'était pas ambassadeur du pape, mais on ne voulut pas retirer ce titre.

On était alors au vendredi de la semaine de Pâques[2]. Pendant que l'évêque changeait de vêtements, on vit arriver le maréchal, suivi d'une brillante escorte d'officiers et de soldats et accompagné de nombreux seigneurs.

A la suite d'une blessure causée par un boulet, Biron est resté infirme d'une jambe, ce qui le fait boiter et l'oblige à porter une semelle plus élevée cousue sous sa botte. Il était vêtu d'un manteau de soie et coiffé d'un chapeau de velours orné de nombreuses plumes blanches, à la mode militaire.

Le maréchal, qui est gascon de naissance, est le plus ancien général de France, et bien qu'il soit âgé de soixante ans[3] il n'en a pas moins l'air fin, vif et hardi, il est de taille moyenne et d'une belle prestance.

Comme la pièce où ils se trouvaient était pleine de monde, le maréchal et l'évêque se retirèrent dans un des angles où ils causèrent pendant un quart d'heure environ, puis le maréchal emmena le prélat pour dîner avec lui, et, pendant le trajet, tout le

---

1. Pigafetta écrit *Montclé,* mais à tort évidemment, puisque Robert de Harlay, seigneur de Montglas, venait d'être nommé gouverneur de Provins, qui avait capitulé le 10 avril 1590 (Bourquelot, *Histoire de Provins,* t. II, p. 178).

2. François de la Noue, dit Bras-de-Fer, né en Bretagne en 1531.

3. Le 27 avril.

4. Il avait 66 ans, étant né en 1524 (voir la note le concernant, page 4).

camp accourut pour le voir, le vulgaire croyant qu'il apportait la paix que tous désiraient ouvertement.

Le dîner fut très-bien servi, il y avait une grande abondance de poissons cuits au beurre, à la française; la suite de l'évêque fut également bien traitée. Après le repas, le maréchal reconduisit son convive jusqu'à son logis. Le soir ils soupèrent encore ensemble; mais malgré tout cela, les négociations n'aboutirent à aucun résultat, ce qui fut cause que le prélat se décida à partir le samedi, c'est-à-dire le jour suivant.

Les grands personnages de l'armée navarraise qui se trouvaient alors au camp étaient le duc de Longueville[1] et son frère, le grand-prieur de France[2], le maréchal de Biron et le baron de Biron son fils, le maréchal d'Aumont[3], le seigneur de la Noue, le seigneur de la Guiche[4], capitaine général de l'artillerie ou grand-maître (comme on dit en France), le grand-écuyer, le seigneur de Givry[5], etc.

Le maréchal d'Aumont parut tout botté au milieu de ces personnages, disant qu'il venait rendre visite au prélat avant de partir pour aller prendre possession de la ville de Sens qui s'était rendue. On ajouta foi à ses paroles parce qu'on ne pouvait pas supposer qu'un maréchal affirmât inconsidérément et à la légère un fait d'une aussi grande importance.

Le samedi monseigneur de Ceneda dîna encore avec le maréchal de Biron qui le fit reconduire à son logement où il devait monter à cheval pour partir; mais, avant son départ, il alla visiter le duc de Longueville, pour lui remettre des lettres dont le légat

---

1. Henri Ier d'Orléans, duc de Longueville, gouverneur de Picardie. Il gagna sur les ligueurs la bataille de Senlis en 1589 et mourut en 1595.

2. Charles de Valois, duc d'Angoulême, fils de Charles IX et de Marie Touchet, né en 1573, fut nommé grand-prieur de France en 1587. Il mourut en 1650.

3. Jean d'Aumont, comte de Châteauroux, surnommé le Franc Gaulois, né en 1522, était fils de Pierre d'Aumont, gentilhomme de la Chambre, et de Françoise de Sully, héritière de l'ancienne maison de ce nom. Il servit tour à tour sous Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV. Maréchal de France en 1579, il fut gouverneur de Champagne, puis de Bretagne, pour Henri IV qu'il soutint à Arques et à Ivry. Il fut tué en 1595.

4. Philibert de la Guiche, bailli et capitaine de Mâcon dans sa jeunesse, refusa de massacrer les protestants de cette ville lors de la Saint-Barthélemy. Grand-maître de l'artillerie de France en 1578, gouverneur de Lyon en 1595, il mourut en 1607.

5. Anne d'Anglure, seigneur de Givry. Voir la note p. 15.

l'avait chargé. Ils eurent ensemble un long entretien dans un endroit retiré d'une salle remplie de monde, entretien auquel prirent part l'abbé del Bene[1], qui leur servait d'interprète, et un autre abbé qui parlait aussi italien et qui était envoyé exprès par le roi de Navarre pour prendre part à tous ces pourparlers.

Vers le milieu du jour, le Navarrais, sans autre suite que deux cents cavaliers environ, sortit de la ville avec ses lévriers et ses oiseaux pour aller à la chasse. Il fallait qu'il passât devant le logis de l'évêque de Ceneda, situé précisément près de la porte de la ville et non loin du pont sur la Seine. Quand il y fut arrivé (je ne sais si ce fut avec intention ou autrement), il lança son cheval en avant, puis le retint tout à coup en lui faisant faire une courbette et continua son chemin.

Peu après, arriva le maréchal de Biron qui venait prendre l'évêque pour l'accompagner hors de la ville; ils firent ainsi une lieue en discourant, puis le prélat pria son compagnon de ne pas aller plus loin et de s'en retourner, ce que fit celui-ci, en se dirigeant du côté du roi de Navarre qui chassait non loin de là[2].

Il est inutile de raconter ici tous les entretiens du maréchal et de l'évêque, ni ce qui arriva à celui-ci dans la dernière partie de son voyage, ce prélat ayant écrit à Rome une relation dans laquelle il s'étend longuement sur tout ce qui lui est arrivé. Je dirai seulement que le seigneur de Givry, qui connaît bien l'Italie et en parle la langue, changeant de logement avec ses arquebusiers à cheval, voyageait sur la même route que monseigneur de Ceneda. Un de ses soldats venait d'être condamné à la potence pour de nombreux faits de pillage et de scélératesse commis en divers endroits, chose qui déplaisait fort au seigneur de Givry et qu'il expliqua à l'évêque qu'il venait de rencontrer. Le prélat lui-même le supplia alors de pardonner et de vouloir bien lui accorder la grâce de ce criminel, ce que Givry fit volontiers. Le

1. C'était un homme d'un génie aisé, d'une érudition profonde et d'une expérience consommée. Il mourut la même année à Saint-Denis d'une fièvre de canicule. Il n'avait guère que quarante ans et fut extrêmement regretté du Roi et de ses amis (De Thou, t. XI, lib. 99, p. 173).

2. Davila n'est pas d'accord sur ce point avec Pigafetta. D'après lui, le Navarrais, sorti comme pour aller à la chasse, chose convenue d'avance, aurait rencontré le prélat qui quittait Bray. Ils auraient eu ensemble un entretien, que Davila rapporte tout au long, entretien amical d'abord, mais auquel Henri aurait mis fin assez brusquement quand l'évêque lui aurait parlé du légat et du projet de ce dernier de conclure une trêve (Davila, lib. XI).

malfaiteur alors se jeta à genoux, les mains jointes, implorant miséricorde. Le seigneur de Givry dit que cet homme était un vaillant soldat, mais qu'il en avait tant fait qu'il ne pouvait le supporter davantage; qu'il lui pardonnerait cependant encore à la sollicitation de l'évêque. Le menaçant ensuite de ne plus l'épargner, s'il recommençait de nouveau, il le renvoya à son poste.

Filippo Pigafetta, l'auteur de cette relation, se trouva présent à toutes ces négociations et eut même occasion de s'entretenir avec le maréchal de Biron, qu'il avait connu trente-cinq ans auparavant dans la guerre des Abruzzes, au siége de Civitella, au-delà du fleuve Tronto; alors que ce même Biron combattait sous les ordres du duc de Guise[1] en qualité de commandant d'un corps de deux cents hommes de cavalerie légère, et que lui, Pigafetta, était capitaine d'une compagnie de cent hommes de même cavalerie, dans le régiment du colonel Chieregatto, son parent, qui était lui-même sous les ordres des Caraffa[2]. Ils renouvelèrent connaissance et le maréchal lui fit beaucoup d'amitiés; puis après avoir causé de leurs anciens souvenirs, ce dernier demanda à Pigafetta ce qu'il pensait de la guerre actuelle et quelles étaient les espérances des Parisiens : à quoi celui-ci répondit qu'il ne pouvait croire que le roi (il n'ajouta pas « de Navarre », de crainte de l'irriter) pût jamais s'emparer d'une aussi grande ville avec les troupes dont il disposait actuellement, et qui ne montaient pas à plus de 10,000 fantassins (en comptant 3,500 Suisses, 400 Allemands et 6,000 Français), et à 3,000 cavaliers de différentes armes; tandis que Paris avait à lui opposer, outre 3,000 vieux soldats, tant Francais qu'Allemands et Suisses, une garde bourgeoise de 50,000 hommes déterminés, dans la force de l'âge, bien armés et résolus à périr en combattant, plutôt que de consentir à recevoir un roi d'une autre religion que la leur.

Il lui dit ensuite les défenses du fleuve (les chaînes tendues à l'entrée et à la sortie de la ville, les barques armées, les corps de garde) et il ajouta en plaisantant qu'il n'était pas nécessaire que l'armée du roi se fatiguât à prendre les villes situées sur le cours

1. François de Lorraine, père du Balafré, de Mayenne et du cardinal de Guise. C'est en 1557 qu'il échoua au siége de Civitella. Il fut tué à Orléans par Poltrot en 1563.

2. Charles, Jean et Antoine Caraffa, neveux du pape Paul IV à la demande duquel le duc de Guise avait été envoyé dans le royaume de Naples pour combattre le duc d'Albe, qui y commandait pour Charles-Quint.

de la Seine, afin d'empêcher les Parisiens de se ravitailler par eau, puisque ceux-ci avaient pourvu à tout cela et s'étaient enfermés eux-mêmes par les chaînes dont il venait de parler. Pigafetta lui fit encore le détail des positions de l'artillerie et des travaux faits aux murailles dans les endroits les plus faibles, lui vantant l'intelligente activité du duc de Nemours, et il termina en disant que l'entreprise serait longue et que la force en viendrait difficilement à bout. Le maréchal lui répondit que toutes ces difficultés ne l'effrayaient pas; il avait au contraire grand espoir dans le succès du siége, et il comptait sur la famine, la valeur des soldats du roi, l'appui de la noblesse et sur d'autres choses encore qu'il ne voulut pas dire; et il mit fin à l'entretien en chargeant Pigafetta de dire aux Parisiens que le roi, avec toute son armée, irait sous très-peu de jours leur rendre visite, et que, puisque le légat leur donnait des indulgences, lui Biron leur conseillait le jeûne et l'abstinence.

L'ennemi se préoccupait beaucoup d'empêcher de parvenir à Paris toute espèce de correspondance, soit publique, soit privée. Dans ce but le seigneur de Givry reçut l'ordre de ne laisser passer aucun courrier ou messager venant de Lyon par la Bourgogne et la Champagne; de son côté le duc de Nevers[1] gardait l'autre route qui vient de la même ville par le Bourbonnais et la Beauce : les deux routes principales se trouvaient ainsi interceptées.

Ces généraux avaient déjà pris et pendu plusieurs de ces courriers dont les sacs étaient pleins de lettres qu'ils se flattaient de pouvoir déchiffrer, et ils espéraient ainsi pénétrer les secrets de l'Espagne et de Rome.

D'autres fois ils renvoyaient les messagers avec leurs lettres ouvertes et en leur faisant force menaces; cependant quelques-uns, mus par l'espoir d'une récompense, réussirent à leur échapper par ruse et en courant de grands dangers et purent arriver sains et saufs.

A cette occasion le seigneur de Givry envoya un trompette à l'évêque de Ceneda (il se souvenait peut-être du plaisir qu'il avait

1. Louis de Gonzague, duc de Nevers par son mariage avec Henriette de Clèves, héritière de ce duché, était né vers 1540 et fut élevé à la cour d'Henri II. Il entra fort jeune au service et fut fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin en 1557. Il quitta la Ligue, qu'il servait encore dans le Poitou en 1588, et se rallia à Henri IV. Le roi l'envoya à Rome en 1593 pour négocier sa réconciliation avec le Saint-Siége. Il mourut en 1595.

fait récemment à ce prélat en lui accordant la grâce du voleur, son protégé; il lui écrivait que, pour lui être agréable, il lui envoyait sa correspondance, et qu'il en aurait agi de même avec le légat et l'ambassadeur d'Espagne si le roi n'avait d'abord retenu leurs lettres pour se les faire lire. On fut donc obligé de se faire adresser les mêmes dépêches en trois ou quatre expéditions différentes, afin d'avoir plus de chances qu'une au moins parvînt à sa destination.

Presque tout le cours de la Seine, depuis Troyes jusqu'à Rouen, se trouva donc au pouvoir de l'ennemi, ainsi qu'une bonne partie de la Brie, avec Provins, la capitale de cette contrée, grande et belle ville que César appelle Agendicum[1]. Non content de ces conquêtes et de celles de plusieurs autres villes, le Navarrais conçut, après Pâques, l'espoir de s'emparer aussi de Sens, d'abord au moyen de négociations, ensuite par la force. Il avait l'intention d'y réunir sa cour et ses conseils. Il y envoya d'abord des hérauts avec mission d'accepter toutes les conditions que l'on poserait pour la reddition; mais, ces tentatives ayant échoué, il fit battre les murailles avec six canons, et, après avoir tenté quatre assauts successifs, il fut obligé de se retirer avec de grandes pertes. Le marquis de Malvicino se trouvait alors, par bonheur, dans cette ville avec un vieux militaire, son lieutenant, le capitaine Peloso de Crema, et environ quarante lances[2] appartenant au duc de Nemours. Le gouverneur était le seigneur de Champvallon, ennemi mortel du Navarrais, pour d'autres querelles que la religion. Sans aucun doute, c'est à ces deux hommes que cette excellente ville de Sens, siége d'un archevêché, dut son salut, car, bien qu'elle ne renfermât pas plus de dix-huit cents citoyens armés, ils employèrent si bien leur valeur et leur génie qu'ils réussirent à la conserver[3].

1. Les commentateurs de César s'accordent généralement aujourd'hui à reconnaître Sens dans *Agendicum*; l'opinion acceptée par Pigafetta ne rencontre peut-être même plus de partisans à Provins. (Voyez Bourquelot, *Histoire de Provins*, t. I, p. 39-64.)

2. La lance comprenait six hommes : le chevalier, son page ou varlet et quatre archers. Sous Charles VIII, elle comptait trois cavaliers, indépendamment des archers. (Voyez Boutaric, *Institutions militaires de la France*.)

3. Ici, encore, notre auteur est en complet désaccord avec Davila (lib. XI). D'après ce dernier, Champvallon le gouverneur, loin d'être l'ennemi du roi de Navarre, était en lutte au contraire avec le marquis de Malvicino et voulait livrer la ville au roi. Il avait même déjà secrètement traité à ce

L'ennemi, ayant échoué dans sa tentative, marcha ensuite sur Paris (malgré sa grande victoire[1], il n'avait pas pu ou su prendre deux villes bien peu fortes, Dreux et Sens[2]) et établit son camp près du pont de Charenton, presque sous les murs de la capitale. Il y avait là une vingtaine d'hommes dans une espèce de tour placée à l'entrée de ce pont, vers la ville ou village qui se trouve auprès. Ils se défendirent quatre jours; mais ils furent pris par ruse et le capitaine parisien qui les commandait fut pendu.

Charenton, placé en élévation et défendu par la nature, fut encore fortifié par l'ennemi à l'aide de tranchées et de bons contreforts, de sorte que le confluent de la Seine et de la Marne et conséquemment le passage sur ces deux rivières demeurèrent fermés, défendus qu'ils étaient par cette position munie de plusieurs pièces d'artillerie. Le seigneur de Givry en fut nommé gouverneur, et il ne tarda pas, avec ses cavaliers, à inquiéter journellement toute la contrée, en poussant ses courses jusqu'aux portes mêmes de Paris.

On fit aussi un pont de bateaux sur la Seine près de Charenton, et nos ennemis pouvaient ainsi, tout à leur aise, traverser les deux rivières.

Ils se trouvaient donc les maîtres, je l'ai déjà dit, de tout le cours de la Seine depuis Troyes jusqu'à Rouen, de celui de l'Yonne à Montereau, et de l'Oise par les ponts de Poissy et de Saint-Cloud. Paris ne pouvait donc plus espérer aucun secours par eau, d'autant plus que de Poissy à Rouen il y avait encore quatre ponts sur la Seine, à Mantes, Meulan, Vernon et Pont-de-l'Arche, qui tous étaient occupés par les troupes du Navarrais. Celui-ci resta quelques jours à Charenton sans rien faire, puis il se résolut à essayer de la force et à éprouver le courage des Parisiens, en s'approchant des remparts et en s'y présentant en bataille.

Mais avant de continuer ce récit et pour éviter des erreurs possibles dans la désignation des points d'attaque et de défense, je vais faire une courte description de cette ville de Paris que l'Arioste a si poétiquement décrite dans les deux vers suivants :

---

sujet avec le maréchal d'Aumont, et cela peut expliquer les paroles du maréchal relativement à la prétendue reddition de Sens (voy. plus haut, p. 25).

1. Ivry.

2. L'attaque de Dreux eut lieu avant la bataille d'Ivry, puisque Henri IV leva le siége de cette ville le 12 mars et que cette bataille se livra le surlendemain, 14 (Davila, lib. XI).

Giace Parigi in una gran pianura,
Nell' umbilico a Francia, anzi nel cuore[1].

Je parlerai d'abord de la Seine. Ce fleuve prend sa source en Bourgogne qu'il traverse en partie, et, arrosant ensuite d'autres contrées riches et fertiles, il reçoit beaucoup de rivières et de cours d'eau.

A quatre milles de Paris, sur sa rive orientale, il se joint à la Marne, rivière d'égale importance, et, coulant toujours vers le Nord, il arrive à Paris où il rencontre trois îles[2]. La première est assez petite; la seconde divise le fleuve en deux bras presque égaux; la troisième, enfin, partage le bras gauche en deux parties, la plus grande masse d'eau passant à droite, tandis que de l'autre côté, le lit est peu profond et se trouve même quelquefois presque à sec pendant l'automne. Sur cette troisième île, qui peut avoir un mille de circonférence, est bâtie la Cité (c'est le nom qu'on donne à cette partie de Paris, à cause de l'évêché, je crois) divisée en beaucoup de places et de rues; c'est à la pointe sud de cette île que s'élève la grande et vénérée église de Notre-Dame, c'est-à-dire la cathédrale, avec son grand cloître ceint de murailles qui sert de demeure aux chanoines. A la pointe septentrionale se trouvent le grand palais du Parlement et l'ancien palais des rois[3], entourés de fortes murailles de pierres vives. Cette île était jadis l'antique Lutèce.

A droite de la Cité, vers le levant, est la Ville, qui a la forme d'un demi-cercle, et à gauche, au couchant, l'Université qui a à peu près la même configuration; ce qui fait que Paris tout entier est en quelque sorte divisé en trois Villes distinctes : la Cité au milieu, enfermée par les deux bras de la Seine, la Ville à droite et l'Université à gauche. L'Université et la Ville se font face, mais celle-ci embrasse une plus grande superficie, et ses extrémités sur la rive droite du fleuve dépassent celles de l'Université qui s'étendent sur la rive gauche.

---

1. « Paris est situé dans une vaste plaine, au centre et au cœur même de la France. »

2. Ces trois îles sont : l'île Louviers, réunie à la rive droite dans ces derniers temps, l'île Saint-Louis et la Cité.

3. Ces deux palais n'en formaient en réalité qu'un seul qui servit longtemps de demeure aux rois de France. Louis X y installa le Parlement, bien que lui et ses successeurs continuassent à y résider. Charles VII l'abandonna complétement au Parlement. C'est aujourd'hui le Palais-de-Justice.

Au Midi, la Ville commence sur la rive orientale de la Seine; là, se trouve un boulevard élevé, bien bâti à la manière moderne, avec grande plate-forme, chemin couvert, et bastions. Cet ouvrage est entièrement revêtu de pierres blanches, très-peu dures, qui le protégent contre l'artillerie, parce que les boulets ne font qu'entrer et se loger dans cette pierre tendre sans traverser ni détruire la muraille. Ce boulevard est armé de plusieurs pièces, dites couleuvrines, qui peuvent envoyer des projectiles au loin dans la campagne, et aussi sur le fleuve, contre l'ennemi qui tenterait de pénétrer par cette voie, dans des bateaux armés; elles protégent également les chaînes tendues en travers de la rivière.

Au-delà de ce boulevard, en suivant la courtine vers le Nord, on en rencontre un autre moins important. C'est là qu'est situé l'Arsenal, défendu, du côté du fleuve, par ses fortes murailles, de l'autre, par les courtines des deux boulevards dont il vient d'être fait mention.

Sur la porte, toujours gardée par des soldats, sont gravés ces deux vers :

Ætna hæc Henrico Vulcania tela ministrat,
Tela giganteos debellatura furores[1].

Au-dessous on lit en français :

PHILIBERT DE LA GUICHE,
GRAND MAISTRE DE L'ARTILLERIE DE FRANCE[2].

Vient ensuite un troisième boulevard, plus grand que le premier et qui enferme la Bastille, de sorte que cette forteresse, avec ses fossés profonds, pleins d'eau et indépendants des fortifications extérieures, se trouve à l'intérieur de la ville. La porte Saint-Antoine s'ouvre au-delà des dernières embrasures de ce troisième boulevard dont le parapet est garni de couleuvrines de 50, destinées à battre la campagne, car la Bastille, vieille construction des Anglais[3], sert plutôt de prison pour les grands ou de retraite pour les rois, que de citadelle pour défendre la ville.

L'enceinte est continuée par un quatrième boulevard qui n'est

1. La plaque de marbre, sur laquelle était gravée cette inscription, était placée au-dessus de la grande porte, du côté des Célestins, qui fut construite sous Henri III en 1584. Ces deux vers sont de Nicolas Bourbon, dit l'Ancien, poète latin, précepteur de Jeanne d'Albret; il les avait probablement composés pour Henri II, puisqu'il mourut en 1550.

2. Philibert de la Guiche fut nommé grand-maître de l'artillerie en 1578.

3. C'est une erreur : la Bastille fut bâtie par Charles V. Hugues Aubriot,

pas complétement achevé quant aux embrasures tournées vers le nord. Ces quatre ouvrages n'ont pas une seule pièce d'artillerie à leurs embrasures ; aussi pourrait-on penser qu'il est inutile de faire de grandes forteresses, si l'on n'y met pas des engins pour les défendre. Mais il faut remarquer que, en plus des quelques pièces des parapets et des courtines, ces boulevards sont fortement protégés par leurs fossés larges, profonds et pleins d'eau.

Paris est très-fortement défendu jusque-là par ces fortifications; mais, plus loin, il n'est plus protégé que par de larges fossés et des terre-pleins élevés et démesurés de grandeur, produits par les immondices de la ville qu'on y décharge chaque jour depuis très-longtemps. De distance en distance des buttes de terre font saillie sur ces terre-pleins, et devaient servir, selon l'ancien projet, à construire des boulevards semblables aux autres.

En haut de ce genre de fortification, que les Français appellent remparts, se trouve un mur continu et assez léger, avec des meurtrières pour tirer sur les assaillants. L'artillerie ne peut utilement battre ces terre-pleins, à cause de leur grosseur, l'ennemi peut difficilement les escalader et il n'a aucun moyen de les détruire par la mine, l'eau des fossés y mettant obstacle. Ces ouvrages forment donc la continuation du quatrième boulevard et complètent ainsi l'enceinte de la ville jusqu'à la partie inférieure du fleuve, à l'endroit où il sort de Paris.

Après la porte Saint-Antoine et le quatrième boulevard, on en rencontre un cinquième, qui n'est qu'une butte de terre garnie de quelques couleuvrines; puis vient ensuite la porte du Temple, qui n'est pas très-fréquentée, et, après une autre butte de terre, la porte Saint-Martin avec son petit faubourg, fortifié par nos soldats.

Une nouvelle butte de terre, garnie d'artillerie, répondant à celle que l'ennemi avait établie à Montfaucon, précède la porte Saint-Denis qui a également son faubourg fortifié, occupé par nos troupes.

Au-delà de cette porte, une quatrième butte de terre est pourvue d'une artillerie qui fait face à celle que l'ennemi a installée à Montmartre. Puis la porte Montmartre, ensuite la porte Saint-Honoré, et enfin la dernière, qui est la Porte-Neuve, dite aussi la porte du Louvre.

---

prévôt de Paris, on posa la première pierre le 22 avril 1370 et elle fut achevée sous Charles VI, en 1382.

Le Louvre, qui est le palais royal ou résidence des rois, s'appuie à la rive de la Seine où sont aussi deux grosses couleuvrines qui en protégent le cours, ainsi que les chaînes tendues d'une rive à l'autre, comme à l'entrée du fleuve dans la ville. Ces couleuvrines menacent également la rive opposée et défendent tout le quartier de la porte de Nesle, dans le cas où l'ennemi voudrait s'en approcher.

D'après cette démonstration, on voit que la Ville est entourée par quatre boulevards et un grand rempart ou terre-plein, divisé lui-même par quatre grandes buttes de terre. Cette enceinte, qui a environ quatre milles[1] de circuit, est percée de sept portes et occupe tout l'espace compris entre le haut et le bas du fleuve. Elle ressemble à un arc dont ce même fleuve formerait la corde, depuis la première petite île jusqu'au point de partage de la deuxième en se continuant ensuite par le bras droit jusqu'au Louvre.

Quant à l'Université, ce quartier, situé sur la rive gauche, commence, au midi, en face le premier boulevard de l'autre rive, mais un peu plus bas en suivant le cours de la Seine; cet endroit s'appelle la Tournelle et ne communique avec l'autre côté du fleuve qu'au moyen de barques.

Placée en face de la Ville, l'Université forme, comme elle, un demi-cercle, et est entourée par une forte muraille garnie de tours construites à la manière antique; mais il n'y a pas de terre-pleins, sauf ce qu'on a pu faire en très-peu de temps dans les endroits les plus faibles en vue du présent siége. Dans beaucoup d'endroits, à l'intérieur, les maisons étaient attenantes aux murailles, mais elles furent bien vite démolies, pour élargir le chemin de ronde qui doit exister entre le mur d'enceinte et les habitations.

Les fossés extérieurs sont comme on les faisait autrefois, c'est-à-dire peu profonds, sauf en quelques endroits. Ils sont ordinairement à sec, parce que l'Université se trouve dans une situation beaucoup plus élevée que la Cité et la Ville qui sont fort basses.

A partir de la Tournelle, on rencontre la porte Saint-Victor avec son grand faubourg, puis la porte Saint-Marcel dont le faubourg est très-étendu, très-habité et rempli de bonnes maisons; en troisième lieu vient la porte Saint-Jacques à laquelle tient le

---

1. Le mille romain valait un peu plus de 1500 mètres. Ce doit être cette mesure qu'emploie Pigafetta. Le mille italien d'aujourd'hui vaut 1852 mètres.

faubourg du même nom, et, en suivant toujours, la porte Saint-Michel et la porte Saint-Germain; au-delà de cette dernière se trouve le faubourg Saint-Germain, aussi grand à lui seul qu'une ville ordinaire. Ces quatre faubourgs ensemble sont plus importants que l'Université tout entière. Après la porte Saint-Germain, vient la porte de Buci, puis la porte de Nesle qui est la dernière et qui fait face à la Porte-Neuve du Louvre située sur l'autre rive, mais un peu moins bas sur le fleuve; de manière que le demi-cercle ou arc que forme la Ville, embrasse à peu près, par ses extrémités, ainsi que je l'ai déjà dit, celles du demi-cercle de l'Université, ce dernier demi-cercle ayant environ trois milles de circuit, et le bras gauche de la Seine formant comme la corde de ce second arc.

Ainsi, la ville de Paris tout entière aurait à peu près sept milles de tour, et on pourrait prendre pour son diamètre, la partageant en deux, la « rue », comme disent les Français, qui, commençant à la porte Saint-Jacques, dans l'Université, vient aboutir, par le Petit-Pont, à la Cité qu'elle traverse en ligne droite. Cette voie, sortant ensuite par le pont Notre-Dame, entre dans la Ville qu'elle traverse entièrement, sous le nom de rue Saint-Martin, pour venir se terminer à la porte de ce nom; elle peut mesurer, dans toute sa longueur, deux milles et même plus.

Comme configuration, Paris a quelques rapports avec Rome. De même que la Seine partage Paris en deux villes distinctes, en laissant au milieu une île habitée, Rome est également divisée en deux parties par le Tibre qui forme l'île de Saint-Barthélemy, couverte comme la Cité de nombreuses maisons. A Paris, la partie la plus importante, c'est-à-dire la Ville, se trouve au levant : il en est de même à Rome où les sept collines et la plus grande partie des habitations sont dans la même situation et forment un demi-cercle entouré de murailles qui commencent à Ripa et se terminent à Ripetta[1] au-delà de la Porte du peuple. De même aussi que l'Université de Paris est comprise dans un demi-cercle moins étendu, Rome, dans la partie qui regarde la Toscane, a également la forme d'un demi-cercle plus petit que le premier, et qui commence aussi à Ripa pour finir à Ripetta, au môle d'Adrien, connu sous le nom de Château-Saint-Ange. Il est vrai que ces deux villes diffèrent sur plusieurs points: d'abord la Seine coule

1. Quais du Tibre à Rome; ils portent encore aujourd'hui les mêmes noms.

vers le Nord, et le Tibre va au Midi; puis Rome a ses collines et est beaucoup plus grande que Paris qui ne mesure pas même huit milles de circuit, tandis que Rome a plus de douze milles de circonférence.

Sous le roi François Ier, au temps où celui-ci était en guerre avec l'empereur Charles-Quint qui pénétra en France jusqu'à Noyon, on fortifia Paris tel qu'il est aujourd'hui, avec ses quatre boulevards et ses terre-pleins. De plus, on creusa un fossé ou seconde enceinte, qui prenait naissance à la Seine, en dehors du faubourg Saint-Victor et venait se terminer à la même rive du fleuve, mais en bas, dans un pré qu'on nomme le Pré-aux-Clercs, en dehors du faubourg Saint-Germain. Ce fossé fut encore fortifié par une sorte de rempart fait de la terre du fossé rejetée à l'intérieur; puis on éleva, le long de son circuit et à distances égales, de hautes buttes de terre de forme carrée, en guise de boulevards. Cet ensemble de fortifications devait plus tard, en se terminant, renfermer les quatre faubourgs et la Chartreuse[1], afin de les mettre à l'abri de l'ennemi et de ses violences.

Ces défenses ne servirent pas à ceux qui les élevèrent, mais bien à Charles IX, petit-fils de François Ier, quand, en l'année 1561[2], le prince de Condé et l'amiral[3] se présentèrent ensemble devant Paris pour s'en emparer, ce qui fut le commencement de l'affreuse guerre civile qui désole actuellement la France. Ainsi que je l'ai vu moi-même, ces ouvrages furent alors bien défendus par le connétable[4] et le duc François de Guise. Ce dernier s'était logé dans la Chartreuse et avait réparti ses troupes dans tout l'espace que je viens de décrire. Il avait placé un régiment de Suisses au faubourg Saint-Germain; un autre régiment de 6,000 fantassins espagnols, envoyés par le roi d'Espagne au roi Charles, son allié, se tenait au faubourg Saint-Jacques; les troupes françaises, qui, en novembre, avaient tenu la campagne le long de ces remparts, occupaient, armées de piques et d'arquebuses, les deux autres faubourgs et les fortifications placées plus en arrière.

Dernièrement encore, en 1589, le jour de la Toussaint, ces ouvrages, défendus par les Parisiens, furent attaqués et pris par

1. La plus grande partie des terrains de la Chartreuse furent compris en 1796 dans le jardin du Luxembourg.
2. Ces événements eurent lieu au mois de novembre 1562.
3. Coligny.
4. Anne de Montmorency.

des troupes peu nombreuses, commandées par le Navarrais, et les faubourgs furent saccagés. Depuis, en raison de leurs mauvaises dispositions, on n'en a plus tenu aucun compte, et ils ont été complétement abandonnés, ainsi que les faubourgs dont tous les habitants se retirèrent dans la ville, à l'exception d'un petit nombre d'individus de la lie du peuple.

Comme je l'ai déjà dit, la Cité se trouve au milieu du fleuve, et on y arrive au moyen de ponts. Deux de ces ponts (le pont Saint-Michel et le Petit-Pont) la font communiquer avec l'Université; ils sont construits sur des pieux fortement enfoncés dans le petit bras du fleuve. Trois autres ponts la relient à la Ville et sont construits sur le grand bras. Le premier est le pont Notre-Dame, qui a beaucoup d'arches et est bâti en briques et en pierres vives; il est tout couvert de maisons et de boutiques (ce qui fait que, quand on y passe, on ne sait si l'on est sur un pont ou dans une rue) et se trouve dans l'axe du Petit-Pont. Le second est un pont de bois, très-beau et très-riche par les boutiques d'orfévrerie qui le couvrent; on le nomme le Pont-au-Change et il fait suite au pont Saint-Michel. Le troisième, le Pont-aux-Meuniers, est également en bois; c'est là que sont les moulins à moudre le blé. Tous ces ponts sont couverts de boutiques et de maisons comme les rues ordinaires.

Outre ces cinq ponts, le roi Henri, récemment assassiné, avait entrepris d'en construire un sixième, qui doit être très-beau et construit entièrement en pierres blanches très-dures. Il part de l'Université, entre l'église des Augustins et l'hôtel du duc de Nevers, et doit aller joindre la rive que l'on appelle le quai du Louvre. Mais quatre arches seulement sont achevées sur le petit bras; elles se terminent sur la pointe de l'île où est le palais du Parlement et sur une autre île très-petite[1]; quant au reste, les fondations sont faites dans le grand bras, et cela s'achèvera quand on pourra.

Voilà la description de Paris, divisé en trois groupes d'habitations qui contiennent ordinairement plus de 400,000 âmes, ayant en abondance des productions de toutes sortes, parce que le territoire qui l'entoure est riche, fécond et bien cultivé. Ce pays est parsemé de collines couvertes de vignes abondantes, produisant des vins blancs et des vins rouges excellents, nommés clairets,

1. Le terre-plein du Pont-Neuf qui était alors une petite île séparée de la Cité.

qui se consomment selon les saisons. Les plaines sont très-fertiles en grains.

La Seine amène à Paris des vivres de toute nature, venant de différents pays, par de très-grands bateaux qui naviguent au-dessus et au-dessous de la ville, non-seulement sur la Seine, mais sur d'autres rivières encore, très-navigables et abondantes en poissons. Outre ces avantages, Paris a celui d'être entouré par les plus fertiles contrées de la France, comme la Bourgogne, la Champagne, la Brie, le duché de Valois, le Vexin français, la Normandie, le pays de Chartres, la haute et la basse Beauce et le Hurepoix. Tous ces pays lui envoient, par les fleuves et les grandes routes, des fruits, des vivres et une infinité de marchandises, sans compter celles qui viennent de pays plus éloignés, par terre et par mer.

La mer de Normandie, de Dieppe et des côtes voisines n'est pas à plus de 112 milles de Paris, à ce qu'affirme Julien l'Apostat[1], dans plusieurs de ses lettres, ce qui fait qu'en été comme en hiver, on y apporte chaque jour, et en assez grande quantité, des poissons frais d'excellente qualité et très-variés d'espèce, car cette mer produit le meilleur poisson du monde; au dire de Gallien, il serait certainement plus gros et surtout plus agréable au goût que celui de la Méditerranée. Les pêcheurs de la mer l'apportent à Paris sur de certains petits chevaux qui, habitués à ce voyage, trottent toujours sans jamais se reposer et dont le trot continu égale le galop de la poste. On a aussi dans la Seine, à Paris, des réserves où l'on conserve, en quantité, des poissons d'eau douce tout vivants, tels que lamproies, truites et aloses.

Je ne crois pas qu'il y ait en Europe, et même dans le monde entier, une autre contrée semblable, qui, sans le secours des provinces étrangères, puisse ainsi alimenter une population aussi nombreuse que celle de Paris. C'est certainement à cause de tous ces avantages que Julien l'Apostat s'y plaisait tant, et que cette ville fut si chère aux premiers rois de ce pays, qui en firent la capitale de tout le royaume et donnèrent à la contrée qui l'entoure le nom de France[2].

1. Julien l'Apostat, empereur romain, 361-363 après J.-C. Avant d'être empereur il était gouverneur des Gaules et habitait souvent Lutèce qu'il aimait beaucoup.

2. On donnait, à la fin du XVIe siècle, et le vulgaire donne encore aujourd'hui plus particulièrement le nom de France au pays situé au nord de la Marne et de la Seine jusqu'à l'Oise, et compris jadis dans les anciens diocèses

Au milieu d'une telle abondance de tous les biens, les habitants s'adonnent beaucoup aux arts mécaniques dans lesquels ils excellent, ce qui fait que la ville de Paris est comme une foire perpétuelle pour toute la France, où chacun vient acheter des vêtements, des meubles, des ornements pour les mariées et mille autres choses utiles. Les études, les lettres, les livres y attirent toute la jeunesse de France, qui vient y apprendre le latin, le grec, l'hébreu, et les grandes sciences de la philosophie, de la médecine et de la théologie, qui fleurissent à la Sorbonne. Elle a aussi ses nombreux tribunaux, son Parlement et une multitude d'avocats, de notaires, de médecins et de gens de robe, sans compter les nombreux fonctionnaires qui gagnent leur vie à recouvrer les revenus royaux (en français, cela s'appelle les finances) et tant d'autres encore, qui, tous, sont adonnés à des métiers calmes et pacifiques, et qui, tous, vivent tranquilles, loin des camps et des fatigues militaires, suivant en cela l'impulsion de leur paisible nature. Il faut ajouter à tout cela que cette ville est humide par sa situation, qu'elle est éloignée des frontières, presque au centre du royaume et par conséquent loin du passage des armées et des craintes de la guerre, et je conclurai de toutes ces raisons que, selon ma pensée, le peuple parisien est peu belliqueux et naturellement malhabile au métier des armes. Car, si quelqu'autre ville de France, comme Toulouse, Lyon, Orléans, Marseille, ou même Amiens, Rouen ou toute autre ville semblable, eût été assiégée par une armée aussi peu nombreuse que celle que le Navarrais avait autour de Paris, il est plus que probable qu'elle l'eût bien vite chassée par des sorties continuelles, après lui avoir pris son artillerie, et sans se servir beaucoup de ses fortifications; tout au contraire les Parisiens, au nombre de 50,000 hommes armés, se sont laissé vaincre et presque prendre par 10,000 hommes seulement, se noyant, comme on dit vulgairement, dans un seau d'eau. Cela, du reste, n'est pas tant la conséquence de la nature des Parisiens que de la volonté du duc de Nemours qui ne voulut jamais faire l'épreuve de leur courage, malgré leurs sollicitations, et quoiqu'ils répétassent qu'ils préféraient mourir les armes à la main plutôt que par la famine.

Vers le même temps, on apprit la mort du cardinal de Bour-

---

de Paris et de Meaux. (Voir l'article de M. Longnon sur l'Ile-de-France dans le tome Ier de nos *Mémoires*.)

bon[1] qui avait été reconnu roi de France par la Ligue, sous le nom de Charles X, et qui avait pris pour armes royales les trois lys, surmontés du chapeau de cardinal, au-dessus duquel était la couronne de France. Bien qu'il fût retenu prisonnier, dans le château de Fontenay, par le Navarrais son neveu, les ordonnances et les décrets étaient rendus en son nom, et la monnaie frappée à son effigie. Il y eut en son honneur des services dans les églises, et l'on pria pour lui comme pour les autres rois ses prédécesseurs.

Il y avait alors dans Paris beaucoup de seigneurs et de prélats dont la présence encourageait les habitants et les consolait dans la grande détresse où ils se trouvaient, détresse la plus grande qu'un peuple tel que celui de Paris puisse supporter.

Parmi ces personnages, on remarquait, outre le duc de Nemours, gouverneur de la ville, le légat du Pape[2], le cardinal de Gondi[3], l'ambassadeur d'Espagne[4], l'archevêque de Glasgow, ambassadeur d'Écosse[5], l'archevêque de Lyon[6], l'évêque de Plaisance[7], monseigneur Panicarole, évêque d'Asti[8], qui contribua tant au succès par ses prédications; puis les évêques de Ceneda[9], de Senlis[10], de Rennes[11], de Fréjus[12], l'ambassadeur du

1. Le cardinal de Bourbon, oncle d'Henri IV, né en 1523, mort à Fontenay-le-Comte, en Poitou, le 8 mai 1590.

2. Le cardinal Caetano, légat. Voir la note 3 de la page 14.

3. Pierre de Gondi, évêque de Paris. Voir la note 3, page 17.

4. Don Bernardino de Mendoza.

5. Ce prélat mourut à Paris, de la gangrène, le 25 avril 1603. L'Étoile qui rapporte ce fait ne donne pas le nom du personnage.

6. Pierre d'Espinac. Voir à son sujet la note page 16.

7. Philippe de Sega, dit le cardinal de Plaisance, né à Bologne, évêque de Placentia en Espagne et non de Plaisance en Italie, devint cardinal en 1591. Le cardinal Caetano le laissa à Paris comme vice-légat; en 1592, Clément VIII le nomma légat, mais les Seize ne voulurent pas le reconnaître en cette qualité. Il mourut à Rome en 1596 (L'Étoile).

8. François Panicarole. Voir, page 18, une note sur ce personnage.

9. Marc-Antoine Mocenigo, évêque de Ceneda, en Vénétie, dont l'auteur nous a longuement raconté le voyage à Provins et à Bray.

10. Guillaume Roze, évêque de Senlis. Ce fougueux ligueur a joué un rôle très-actif dans tous ces événements. Il fut expulsé de Paris en 1594. Avant d'être nommé à l'évêché de Senlis, il était grand-maître du collége de Navarre à Paris. Il mourut en 1603 et fut inhumé dans la cathédrale de Senlis. (*Mémoires de la Ligue*, t. V.)

11. Aimard Hennequin, évêque de Rennes, grand ligueur.

12. Il se nommait Gérard Bellenger.

duc de Ferrare; deux jeunes prélats, monseigneur Carracciolo, protonotaire apostolique, et monseigneur le comte de Portia, référendaire; et enfin monseigneur Bianchetti, dataire et auditeur de la Rote, prélat sage et prudent qui parlait très-bien le français[1].

Parmi les princesses, la première était madame de Nemours[2], mère du duc de Nemours. Venaient ensuite madame de Mayenne[3], femme du duc de Mayenne, avec ses fils, sauf l'aîné qui était au camp; madame de Guise[4], épouse du feu duc de Guise et mère de celui qui est prisonnier à Tours[5] (cette dernière avait avec elle ses deux autres fils); puis madame de Montpensier[6], sœur du duc de Mayenne, femme adroite, énergique et toute dévouée à la Ligue.

Il y avait encore beaucoup de vaillants prédicateurs de la Sorbonne et d'autres Ordres religieux, dont le profond savoir et l'art non moins grand de convaincre le peuple avaient plus d'importance et de pouvoir que tout autre secours humain. Le plus remarquable d'entre eux était Pierre Christin, de Nice en Provence, qui savait admirablement entretenir le peuple dans sa foi, et surtout dans l'espérance du secours qu'il attendait. On y voyait aussi le chevalier d'Aumale[7], général de l'infanterie française pour la Ligue, avec beaucoup d'autres gentilshommes et capitaines fran-

1. Ce dernier prélat fut depuis cardinal.

2. Anne d'Este, veuve de François de Guise et mère des Guises et du duc de Nemours, avait épousé en secondes noces Jacques de Savoie, duc de Nemours, mort en 1585.

3. Henriette de Savoie, fille d'Honorat de Savoie, marquis de Villars, maréchal et amiral de France. Elle épousa Charles de Lorraine, duc de Mayenne, le 6 août 1576. Elle était veuve de Melchior des Prez, seigneur de Montpezat, dont elle avait eu 6 enfants (L'Étoile).

4. Catherine de Clèves, veuve de Henri de Lorraine, duc de Guise, surnommé le Balafré, assassiné à Blois, par ordre d'Henri III en 1588.

5. Charles de Lorraine, duc de Guise, né en 1571, mort en Italie en 1640. Après le meurtre de son père en 1588, il fut arrêté et enfermé à Tours, d'où il s'enfuit en 1591. Il se rallia à Henri IV qui le fit gouverneur de Provence en 1594 et il servit aussi sous Louis XIII.

6. Catherine de Lorraine, veuve de Louis de Bourbon, duc de Montpensier, et sœur des Guises. Ennemie jurée d'Henri III qui avait fait périr ses frères, elle passe pour avoir été l'instigatrice de son assassinat. Sa joie et ses paroles, à la mort de ce prince, semblent du moins autoriser cette croyance (L'Étoile).

7. Claude de Lorraine, chevalier d'Aumale, ardent ligueur, contribua beaucoup à la défense de Paris. Il fut tué à Saint-Denis le 3 janvier 1591, en voulant enlever cette ville à Henri IV; il n'était âgé que de 28 ans.

çais et étrangers. Je citerai, parmi ces derniers, le capitaine Filippo Crivello, de Montagnana[1] qui, resté à Paris pour le service du duc de Brunswick[2], après que celui-ci eut été défait à Ivry avec le duc de Mayenne, servit utilement, pendant le siége, par son conseil et par sa valeur de soldat; puis le seigneur Giacomo Poiana, noble de Vicence et chevalier de plusieurs Ordres royaux, vieux soldat qui, pendant quarante ans, avait fait la guerre sur terre et sur mer, le capitaine Agostino de Lugano, ingénieur renommé, Tolomei de Ferrare, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer.

Paris renfermait aussi le Parlement et les autres magistrats de la ville, le prévôt des marchands, fonctionnaire revêtu d'une grande autorité, et les échevins ou députés de la commune. Tous, voyant la continuation du siége et que la résolution et la constance des assiégés semblaient croître chaque jour, déterminés qu'ils étaient à tout souffrir en se défendant et à mourir, comme les habitants de Numance[3], plutôt que de se rendre à un hérétique, tous donc, voyant cela, résolurent, d'un commun accord, d'apporter leur concours et de payer de leur personne. Les uns donnèrent de l'argent pour la paie des soldats et les autres dépenses du siége, comme firent le seigneur Don Bernardino de Mendoza, ambassadeur d'Espagne, et le légat. Ce dernier donna, en plusieurs fois, environ 8,000 écus et envoya à ses frais, avec ses propres mules, des vivres à Saint-Denis. Les autres combattaient dans les sorties et escarmouchaient contre l'ennemi, ou bien gardaient les portes et les murailles et épiaient aussi les démarches des Politiques[4]. Ceux-là travaillaient aux fortifications, au curage des fossés, à la fonte des canons, au montage des pièces sur leurs affûts, ou à leur transport soit aux murailles, soit aux positions qu'indiquait le duc de Nemours. Ceux-ci s'employaient aux travaux des parapets, des remparts, dans les endroits où ils étaient ruinés, ou bien à mettre en place les doubles chaînes qui barraient

1. Ville de Vénétie.

2. Éric, bâtard de Brunswick, tué à Ivry.

3. Tout le monde connaît le célèbre siége que soutint cette ville contre Scipion Emilien en 133 avant J.-C.

4. Les Politiques ou les Malcontents, parti qui s'était formé dans les dernières années du règne de Charles IX. A l'époque du siége de Paris, on désignait sous ce nom ceux qui étaient dévoués à la cause d'Henri de Navarre.

la Seine, souvent même à les réparer et à les assujettir en travers du fleuve, à exécuter enfin tous les travaux de défense nécessaires contre un ennemi si résolu.

D'autres, qui avaient la police dans leurs attributions, reconnaissant que l'on avait commis une grande faute en négligeant les approvisionnements de vivres, cherchèrent à y remédier en faisant la recherche générale des grains et en comptant le nombre des habitants qui se trouvaient dans la ville, afin de pouvoir estimer combien de temps pourrait durer la résistance en donnant une livre de pain par jour à chaque personne. On reconnut ainsi que la population se montait au chiffre de 200,000 individus qui pouvaient être nourris pendant un mois avec les grains que l'on possédait. On rechercha aussi l'avoine, pour s'en servir quand le blé viendrait à manquer. On en trouva 1500 muids, ce qui équivaut à 4600 rubbli de Rome, chaque rubbio valant à peu près quatre staia de Venise[1].

Comme il n'y avait déjà plus de pain chez les boulangers, dont les fours étaient fermés par toute la ville, on avisa afin que le froment durât plus longtemps et profitât au pauvre peuple. On convint alors, par le conseil d'un sage et zélé citoyen[2] dévoué aux intérêts de la commune autant qu'à la religion catholique, de choisir dans chacun des seize quartiers de la ville un boulanger auquel on donnerait du grain à raison de quatre écus la mesure d'environ 200 livres[3]; ce boulanger devait moudre ce grain et, sans en retirer le son, en faire du pain qui serait vendu aux pauvres au prix de cinq baioques la livre[4].

Tout cela fait, il ne restait plus qu'à bien connaître si le peuple était décidé à supporter le siége et à vouloir se défendre, car il pouvait se faire que, dans un si grand nombre d'hommes, les idées et les résolutions ne fussent pas toutes les mêmes. Pour savoir à quoi s'en tenir à ce sujet, on fit une assemblée générale dans l'église des Augustins[5], où se rendirent les principaux citoyens,

---

1. Voir, au sujet de ces mesures, la note 5 et 6 de la page 15.
2. Antoine L'Ami, marchand et bourgeois de Paris.
3. Un septier, d'après l'Étoile.
4. 27 centimes. Il ne faut pas perdre de vue que l'auteur écrivait en italien et pour des Italiens, c'est pour cela qu'il se sert constamment des mesures et des monnaies de son pays.
5. L'emplacement du couvent et de l'église des Augustins est occupé aujourd'hui par le Marché à la volaille.

les chefs de quartiers[1], les conseillers au Parlement, tous les magistrats, et le légat avec les évêques et les prélats qui se trouvaient à Paris. Il y eut messe et sermon, à la suite duquel tous jurèrent de mourir plutôt que d'accepter un roi hérétique. Ils s'engagèrent, en outre, à révéler tous les projets contre la Sainte Union dont ils pourraient avoir connaissance. Voici comment était disposée l'église où eut lieu cette cérémonie : un siége recouvert de tapisseries et élevé de trois marches au-dessus du sol de l'église avait été préparé, dans le chœur des Augustins, pour le légat qui y était assis, revêtu de ses ornements pontificaux; plus bas, devant lui, se trouvait un banc où était déposé le livre des Saints Évangiles, sur lequel chacun, à tour de rôle, venait prononcer son serment.

Cela eut pour résultat de faire découvrir, peu de temps après, par le prévôt des marchands[2], une entreprise secrète, à la tête de laquelle étaient plusieurs personnes notables, qui furent d'abord emprisonnées, puis, moyennant rançon, relâchées et expulsées. De ce nombre était le sieur de Vigny[3], receveur des deniers de la ville, qui dut payer 12,000 écus[4] et fut conduit hors des murs par le duc de Nemours lui-même. Le moral de la ville s'en améliora, et l'on fut quelques semaines dans une plus grande sécurité.

Vers cette époque le légat reçut un appareil de nouvelle invention qui devait être d'un grand secours aux arquebusiers à pied contre la cavalerie. C'était une espèce de support pour l'arquebuse, très-léger et qui se fixait dans le sol par trois pieds garnis de pointes; il était, de plus, armé d'une pique aiguë tournée vers l'ennemi. Cet appareil avait été déjà employé, il y a plus de huit cents ans, par Léon, empereur grec, contre les Arabes de Caramanie, ainsi qu'il le raconte lui-même dans son traité de tactique, livre que j'ai remis en lumière, en le traduisant et en le faisant imprimer[5]. Renouvelé et employé maintenant à un autre usage plus utile, il est hors de doute que ce système aurait donné

---

1. L'auteur veut parler des quartiniers.
2. C'était la Chapelle-Marteau.
3. Il était le beau-frère du président Brisson.
4. Cette somme tourna au profit de la Chapelle-Marteau, le prévôt des marchands (Cayet, lib. 11).
5. Nous avons parlé de cet ouvrage de Léon VI, le Philosophe, dans notre introduction (p. 10). Le règne de Léon VI (886-911) remontait seulement à sept siècles et non à plus de 800 ans.

d'excellents résultats, si l'on s'en était servi avec adresse et intelligence, et si son maniement avait été confié à des mains courageuses.

Il est temps maintenant de revenir au Navarrais. Celui-ci, alors que tous les préparatifs dans Paris étaient déjà terminés, ainsi que je l'ai raconté, quitta Charenton et s'avança vers le faubourg Saint-Martin, à la tête de toute son armée qu'il logea dans les villages voisins.

Il fit placer, dirigés contre la porte et ses abords, quoique de loin toutefois, quatre gros canons, dont deux à Montfaucon et autant à Montmartre, qu'il protégea par quelques tranchées sans importance et par une garde suffisante; puis, le 10 mai[1], il attaqua le faubourg avec beaucoup d'impétuosité et de hardiesse. On avait heureusement eu soin de le fortifier par des fossés, des barricades et des tonneaux de terre, de sorte qu'il en fut vivement repoussé par les nôtres et contraint de se retirer honteusement avec d'assez grandes pertes en tués et blessés.

Nos soldats, Allemands, Suisses et Français, et quelques Parisiens parmi eux, s'étaient cachés dans les vignes et les maisons du faubourg, ou bien combattaient au-devant des murailles, et tous firent beaucoup de mal à l'ennemi, qui ne s'attendait pas à une pareille résistance des garnisons de la Ville. Parmi les blessés, se trouva le seigneur de la Noue, capitaine renommé, qui faillit être tué en se lançant en avant pour ranimer ses soldats en déroute; il reçut un coup d'arquebuse dans la cuisse droite et eut son cheval tué sous lui. Ce cheval fut ensuite dépecé par quartiers et mangé dans la ville.

Il y eut de notre côté un Suisse qui montra une hardiesse et un courage étonnants; je l'ai vu moi-même, armé seulement d'un espadon[2], en avant de tous les autres et au milieu du feu des arquebusades, frapper ses adversaires de son arme et les mettre en fuite sans recevoir une seule blessure. Cet incident du combat affecta sensiblement l'armée ennemie en général, et, en particulier, le Navarrais et ses principaux lieutenants, qui avaient alors perdu l'espoir de s'emparer du faubourg et de la porte.

Presque tout le monde, du reste, fut d'avis que, si les Parisiens eussent su profiter de cette déroute tumultueuse et précipitée en

1. L'Étoile dit le 6 mai.
2. Épée à deux mains.

sortant avec les soldats et en poussant vigoureusement l'ennemi déjà en fuite, ils se seraient, sans aucun doute, emparé de son artillerie et de son campement. Nos soldats, au contraire, montrèrent beaucoup de courage dans toute cette affaire, et, sachant bien déjà, par expérience, que le Diable, comme dit le proverbe, n'est pas si noir qu'on veut bien le dire, ils s'exposèrent de telle sorte qu'ils firent bien voir qu'ils ne craignaient plus les Navarrais; bien au contraire, ils les poursuivaient de leurs railleries et de leurs injures et leur reprochaient avec mépris d'avoir ainsi pris la fuite. Tout le peuple était grandement rassuré, et le fracas même de l'artillerie ne lui causait plus d'effroi; cela était très-important pour raffermir son moral pendant le restant du siége et lui donner confiance dans l'heureuse issue des événements.

On s'aperçut dans ce combat que l'infanterie, quoique suffisante, ne pouvait agir avec succès, sans être appuyée d'une troupe de cavalerie qui la soutînt dans les sorties et les escarmouches; aussi le duc de Nemours fit-il demander le seigneur de Vitry[1], commandant d'une bonne compagnie de cent cinquante cavaliers et parent des seigneurs de la Châtre[2] et de Givry[3], et l'engagea-t-il moyennant une somme de 2,000 écus, qui lui fut payée par l'ambassadeur d'Espagne.

Le Navarrais, qui se trouvait alors avoir environ 10,000 fantassins et 3,000 chevaux, voyant qu'il n'avait pu s'emparer des faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis, installa toutes ses troupes dans les villages les plus rapprochés de Paris, et aussi en pleine campagne, sous la tente, hors toutefois de la portée du canon; puis il entoura la ville, en haut comme en bas du fleuve, de bandes de cavalerie qui battaient la campagne et empêchaient

---

1. Louis Gallucio de l'Hospital, marquis de Vitry, servait alors sous le duc de Mayenne. Il était d'une famille napolitaine et avait été gentilhomme de la chambre du duc d'Alençon, frère de Henri III. Après l'abjuration d'Henri IV, il rendit la ville de Meaux dont il était gouverneur, adressa à la noblesse un manifeste pour l'engager à se soumettre, et fut nommé capitaine des gardes, mestre de camp de la cavalerie légère, etc. Il mourut en 1611.

2. Claude, baron de la Châtre, né en 1526, mort en 1614. Gouverneur du Berry sous Charles IX, partisan des Guises et de la Ligue, il assiégea Sancerre que les protestants défendirent pendant huit mois. Il ne se soumit à Henri IV, en 1594, qu'à la condition de conserver son gouvernement ainsi que le titre de maréchal de France qu'il tenait du duc de Mayenne, et de toucher une gratification de 900,000 livres.

3. Anne d'Anglure, seigneur de Givry. Voir page 15, note 2.

Mais l'ennemi n'obtint qu'un résultat contraire à celui qu'il attendait, car tout le monde fut bien vite rassuré au sujet de cet inutile fracas d'artillerie et toute crainte eut bientôt disparu. Tout au contraire, on raillait la folie du Navarrais, qui brûlait ainsi sa poudre et perdait ses boulets sans profit pour lui, car, sur quatre cents coups environ qu'il tira, le dommage causé aux maisons fut si insignifiant que cent écus auraient largement suffi pour le réparer.

Il arriva même qu'à l'hôpital Saint-Jacques[1], situé rue Saint-Denis, un boulet tomba sur un lit dans lequel il n'y avait personne, tandis que tous les autres étaient occupés par des malades.

De notre côté, on avait apprêté, en très-peu de temps, soixante pièces de canon que le duc de Nemours avait fait placer dans les endroits les plus favorables. Ces pièces répondaient régulièrement aux canonnades de nos adversaires, avec un plein succès, tandis que leur tir n'avait aucun résultat.

Chaque jour les soldats et le peuple allaient aux escarmouches; chacun se montrant plein de courage et ne demandant qu'à être conduit contre les perturbateurs de la sainte foi et à les combattre.

Ce fut vers le même temps que se fit la grande procession des frères valides de tous les couvents et des prêtres des églises. Tous étaient en armes et ils avaient pour chef l'évêque de Senlis[2] auquel le prieur des Chartreux servait de lieutenant. Les fonctions de sergent étaient remplies par le curé de Saint-Cosme[3], gentilhomme écossais de la maison d'Hamilton et chef de tous les écoliers. Des gens d'église portaient les armes de l'Université. L'évêque, tout

---

1. L'hôpital Saint-Jacques, situé rue Saint-Denis à la hauteur de la rue Mauconseil, avait été fondé en 1317, par les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle pour y recevoir leurs confrères. (Voir le travail de M. Henri Bordier sur *la Confrérie des pèlerins de Saint-Jacques*, au 1er volume de nos *Mémoires*.) Il contenait une quarantaine de lits, et fut réparé et augmenté en 1652. Le bâtiment de l'église subsistait encore en 1820, il fut démoli en 1823.

2. Guillaume Roze. Voir la note 9, p. 34.

3. L'église de Saint-Cosme et Saint-Damien, située rue des Cordeliers (de nos jours, à l'angle des rues de la Harpe et de l'École-de-Médecine), avait été achevée en 1212, en même temps que l'église Saint-André-des-Arts. Supprimée comme église en 1790, elle devint un atelier de menuiserie, et fut démolie en 1834. On y voyait des tombeaux curieux. Le curé de cette paroisse, Jean Hamilton, furieux ligueur, fut condamné au supplice de la roue et exécuté en effigie le 11 mars 1595 (Du Breul et L'Étoile).

armé, ayant près de lui son lieutenant, marchait en tête du cortége, qui était composé d'une grande quantité de Chartreux, de Capucins, de Feuillants, de Cordeliers et d'autres moines de différents Ordres, avec quelques dévots parisiens qui s'étaient joints à eux. Ils formaient un bataillon d'environ quinze cents fantassins et portaient, en guise d'enseignes, le crucifix et l'image de la Vierge Marie, mère de Dieu. Ils marchaient en rangs et diversement armés, quelques-uns ayant même endossé la cuirasse pardessus leur robe. Cette procession parcourut ainsi toute la ville, donnant au peuple un grand et salutaire exemple.

On en voyait, parmi ces moines, qui, avec une sainte contenance, portaient le crucifix dans la main gauche et brandissaient de la main droite une épée ou toute autre arme. Il arriva que ce cortége rencontra le légat, qui s'en allait par la ville, en carrosse, pour se montrer au peuple et le consoler dans son affliction : quelques religieux, pour lui faire honneur, selon la coutume, déchargèrent leurs arquebuses; mais, n'étant pas au courant du maniement de ces armes, ils tuèrent l'un des palefreniers et blessèrent l'autre.

Déjà la famine commençait à se faire vivement sentir dans la ville, d'autant plus que bon nombre de paysans, chassés par l'ennemi, s'y étaient réfugiés avec leurs familles. En comptant les mendiants et autres gens sans aveu, on arrivait au chiffre de près de 30,000 bouches inutiles.

Il fut donc ordonné, pour remédier à cet état de choses, d'expulser les paysans, les mendiants et les inutiles. Cela était d'autant plus sage, que l'ennemi avait chassé une grande foule de gens de toutes les villes et villages environnants et les avait forcés de rentrer dans Paris pour accabler encore davantage cette pauvre ville. Et de fait, le nombre des malheureux s'y était si considérablement augmenté, que jour et nuit on n'entendait que les cris de ceux qui mouraient de faim. Dans les rues, dans les églises, on voyait en foule ces misérables qui imploraient du secours. Quelques-uns allaient encore assez bien vêtus, mais ils étaient réduits à la dernière extrémité, faute de pouvoir gagner leur vie en travaillant. A la tombée de la nuit, on ne rencontrait qu'hommes et femmes de ce genre, exposant leur misère en paroles et en actions, demandant du pain à grands cris et refusant le plus souvent l'argent qu'on leur offrait, parce que beaucoup avaient l'un et manquaient de l'autre. Il était donc bien évident que la plus grande

partie de la population endurait toutes les tortures de la faim que la nature humaine peut supporter jusqu'à la mort.

Cependant l'ordre d'expulsion ne fut pas exécuté, car il sembla injuste et cruel à l'excès de chasser ces pauvres laboureurs qui, pour la plupart, avaient apporté avec eux dans la ville des vivres pour se nourrir. Quant aux mendiants, c'eût été les envoyer à la mort que de les mettre hors de Paris, dans des campagnes où ils ne pouvaient trouver à vivre ni par charité ni autrement et où ils seraient exposés aux mauvais traitements de l'ennemi qui les maltraiterait et les rejetterait dans la ville.

Si l'on manquait de vivres, on manquait aussi d'argent pour payer les soldats; les bourgeois ne voulaient plus en donner, alléguant qu'ils avaient déjà payé des sommes énormes aux receveurs, et, comme on avait employé cet argent à des usages autres que leur destination primitive, il était presque impossible d'en vérifier l'importance. On trouva donc qu'il serait bon, dans une pareille extrémité, de recourir à ceux des ornements des églises qui ne servaient pas tous les jours, tels qu'argenterie et vases sacrés, à la condition, toutefois, qu'ils seraient restitués dans le délai de trois mois. On en demanda l'autorisation au légat, qui l'accorda en raison des douloureuses circonstances dans lesquelles on se trouvait, mais seulement pour ceux de ces ornements ou vases sacrés qui n'étaient pas absolument nécessaires au culte[1]. On se procura ainsi quelque argent, et, de plus, les pauvres furent secourus par les aumônes du légat, de l'évêque de Paris, de l'ambassadeur d'Espagne et d'autres encore. Cet ambassadeur s'offrit même à donner, chaque jour, durant tout le siége, la valeur de 80 ducats[2] de pain, aux pauvres honteux et aux autres nécessiteux de la ville, ce qu'il fit sans y manquer. Par les largesses de ce seigneur, les soldats éprouvèrent un grand soulagement, ainsi que les pauvres en général, parce que, outre le pain, il faisait encore distribuer des soupes de résidu d'avoine et aussi de l'argent.

Comme on a beaucoup parlé de cette soupe ou bouillie qui rendit tant de services dans cette cruelle famine, il me paraît utile d'en

1. L'Étoile rapporte que le trésor de l'abbaye de Saint-Denis livra, sur l'ordre du duc de Nemours, un crucifix d'or et une couronne de même métal, qui, portés à la Monnaie, rendirent 1847 écus; mais ce fait peut sembler douteux, si l'on juge combien les communications entre Paris et Saint-Denís étaient alors difficiles.

2. Le ducat d'Espagne de Philippe II valait plus de 8 fr. de notre monnaie.

indiquer ici la composition. On prenait de la farine d'avoine dont on retirait le meilleur pour faire le pain et l'on mettait le reste dans une chaudière, avec autant d'eau qu'il y avait de farine; on faisait bouillir trois heures, puis on filtrait en faisant passer, au travers d'un tamis ou d'une étoffe de lin assez claire, ce mélange qui devenait liquide et que l'on pouvait boire comme du bouillon ou manger à la cuiller.

Les riches retiraient peu de farine, afin que leur pain fût meilleur et leur bouillie plus délicate et plus nourrissante, mais les pauvres faisaient le contraire. Dans le tamis ou la toile de lin, il ne restait que le gros son et les impuretés, qu'on employait encore pour nourrir les animaux. C'était certainement une bien triste nourriture, mais, telle qu'elle était, elle contribua à adoucir les souffrances d'une si horrible famine.

Sur ces entrefaites, l'ennemi, qui s'efforçait d'enlever aux assiégés tout moyen d'alimentation, s'avisa de détruire les moulins, pour augmenter encore leur détresse. Il fit donc ruiner ou brûler tous les moulins à vent qui étaient en dehors des murs, de sorte qu'il ne resta plus que ceux qui marchaient au moyen du fleuve; mais comme ils étaient devenus insuffisants, on en construisit rapidement d'autres qui étaient mus par des chevaux et même par des hommes.

Le Navarrais eut aussi la pensée d'employer son artillerie à détruire les moulins qui sont sous le Pont-aux-Meuniers, et il est à croire qu'il aurait pu aisément en venir à bout, en plaçant ses batteries sur la rive gauche du fleuve, près de la porte de Nesle, et en les canonnant ainsi de plus près, si deux obstacles sérieux ne l'en eussent empêché : le premier était que la poudre lui manquait pour charger les pièces capables de tirer à cette distance, qui est au moins de quatre cents pas; le second que notre artillerie, placée au Louvre et sur le quai de la rive droite, l'eût promptement délogé de là.

Cependant la famine augmentait de jour en jour et étreignait les Parisiens ainsi que la garnison de Saint-Denis. Le Béarnais s'en réjouissait fort et en espérait beaucoup, mais il comptait plus encore sur les trahisons des Politiques de Paris et de ceux qui soutenaient son parti dans cette ville, lesquels lui promettaient des résultats avantageux. Mais Dieu y mit ordre en faisant découvrir ces complots avant leur exécution. Parmi ceux qui en faisaient partie, les uns furent exécutés, comme Regnard, procu-

reur au Petit-Châtelet de Paris[1], les autres emprisonnés; le reste s'enfuit.

On attendait toujours les secours promis, mais ils ne pouvaient arriver sitôt, le roi d'Espagne ayant donné l'ordre au duc de Parme (et plusieurs personnes le savaient de source sûre) de n'entrer en France qu'au mois de juillet.

Il n'y avait donc pas de meilleur moyen pour déjouer les complots et les menées de l'ennemi, que d'affermir les cœurs des catholiques et les encourager dans leur résolution de supporter patiemment la famine et d'attendre les secours que le duc de Mayenne devait se procurer avec l'aide du roi d'Espagne. Ces secours devant être très-importants et venir de loin, il fallait, pour les mettre en route et les payer, de grandes sommes d'argent qu'il n'était pas possible de se procurer aussi rapidement que la nécessité le réclamait, quoique le duc de Mayenne, ainsi qu'on le savait, se fût déjà deux fois rendu personnellement en Flandre, pour activer les négociations de cette affaire. Et afin que ces retards ne fussent pas connus du peuple et ne lui fissent pas perdre courage (ce qui serait sûrement arrivé), le duc de Mayenne envoyait très-souvent des lettres et des messagers, par lesquels il promettait sans cesse un secours très-prochain, sur lequel, disait-il, il comptait d'une manière certaine et qui devait lui arriver sous peu de jours.

Le peuple, chose étonnante, était surtout entretenu dans cette persuasion par les prédicateurs qui, dans les églises, confirmaient à chaque moment les promesses du duc. Les Parisiens avaient en eux une telle confiance, qu'il suffisait de ces mots : « le prédicateur l'a dit, » pour qu'un fait fût dès lors hors de doute et tenu pour absolument certain par tout le monde. Par ces moyens, on faisait un peu oublier les rigueurs de la famine et l'on endormait la multitude, ce qui permit de mener à bien cette entreprise de la défense de Paris qui avait été si heureusement commencée.

La population de cette ville était alors composée de deux classes bien distinctes : la première comprenait les riches, vivant à leur aise et jouissant de toutes les commodités de la vie; la seconde ne comptait que des gens pauvres et de basse condition, qui vivaient

1. Regnard, procureur au Châtelet, fut pendu le dernier jour de juin 1590 (L'Étoile).

au jour le jour du travail de leurs mains. Les riches étaient habitués à une nourriture délicate et abondante : le matin ils déjeunaient en se levant, puis ils dînaient, prenaient une collation l'après-midi, soupaient le soir, et, en se couchant, prenaient encore un verre de vin, sans compter ce qu'ils buvaient dans le jour en mangeant une bouchée de leur bon pain habituel. Au lieu de tout cela, ils n'avaient plus que du pain d'avoine, de la chair d'âne, de mulet ou de cheval, et encore ces viandes étaient-elles rares et chères. Il y avait là de quoi les pousser au désespoir, les jeter dans les partis extrêmes et les porter à toute espèce de révolte, parce que la faim fait perdre la honte aussi bien que la crainte. Les pauvres ne gagnaient plus un denier et n'avaient pas même de quoi acheter la bouillie d'avoine, le prix des autres aliments s'étant élevé d'une manière incroyable. Tous donc, s'ils n'eussent été soutenus et encouragés, comme je l'ai dit, s'ils eussent su avoir encore à souffrir jusqu'à la fin du mois d'août, n'auraient pu être contenus et se seraient laissés aller, sans aucun doute, à des séditions très-dangereuses.

Les privations devinrent si terribles, que les prières et les supplications à Dieu s'en augmentèrent chaque jour. Dans une assemblée de ville, on fit le vœu d'offrir à Notre-Dame-de-Lorette et de présenter à la Casa Santa [1], au nom de tout le peuple de Paris et aussitôt que la ville serait délivrée du siége, une lampe d'argent et un navire du même métal marchant à pleines voiles. Ce navire est la représentation des armes de la commune de Paris. Ces deux objets devaient peser 800 marcs [2] et être envoyés avec d'autres

1. La tradition prétend que la Casa Santa, ou Maison Sainte, était la maison que la Vierge habitait à Nazareth. Elle fut découverte, dit-on, par l'impératrice Hélène et avait déjà été, à Nazareth même, recouverte d'un temple; mais les Sarrasins ayant détruit ce temple au XIIIe siècle, les anges, toujours selon la légende, transportèrent cette maison en Dalmatie pendant la nuit du 12 mai 1291. Le 9 décembre 1294 elle aurait encore été transportée, à travers les airs, sur les côtes d'Italie. Elle est placée sous le dôme de la cathédrale de Lorette, qui fut construite sur elle et exprès pour elle. Elle renferme la statue en cèdre de la Vierge, sculptée, dit-on, par saint Luc et que les Français apportèrent à Paris en 1797; cette statue fut rendue à l'Italie en 1802. La petite maison est en briques; elle mesure $10^{m}60$ de long sur $4^{m}36$ de large et $6^{m}21$ de haut. Elle est recouverte de marbres magnifiques, remarquables surtout par les bas-reliefs dus aux plus grands artistes des règnes de Jules II, Léon X et Paul III.

2. Le marc, ancienne unité de poids pour l'argent, valait 8 onces ou une

offrandes et des actions de grâces en reconnaissance du secours que l'on aurait obtenu par l'intercession de cette Vierge miraculeuse. Ce vœu[1] fut solennellement prononcé dans l'église cathédrale, où se réunirent tous les magistrats, toutes les Chambres du Parlement en robe rouge, le prévôt des marchands avec les échevins, les députés de la commune précédés de leurs ministres et de leurs sergents armés, les théologiens de la Sorbonne, le légat entouré de ses prélats, l'évêque de Paris et les autres évêques qui se trouvaient dans la ville. On chanta la messe et un grand orateur prêcha sur les Saintes Écritures. Tout cela fut d'un grand effet et apporta une grande consolation au pauvre peuple. De plus, on faisait, dans toutes les paroisses, des processions continuelles dans lesquelles l'on voyait les enfants des familles nobles et des maisons riches ainsi qu'une foule de gens, qui, tous pieds nus, suivaient en chantant des litanies. On disait aussi des prières, non de quarante heures, mais de huit jours entiers, pendant lesquelles on promenait le très-saint sacrement tout autour des églises, quand on ne l'adorait pas sur l'autel; ces prières et ces supplications se continuaient nuit et jour, au grand encouragement de tous.

Toutes ces démonstrations dénotaient une piété singulièrement vraie qui fit certainement plus pour la défense de la ville que les armes des habitants, quelles qu'elles fussent.

La bourgeoisie mettait surtout sa confiance et son espoir dans les secours promis par l'Espagne, sur l'assurance que lui en donnaient les prédicateurs; ceux-ci l'affirmaient hardiment, le répétaient sans cesse en chaire et proclamaient hautement, dans plusieurs livres, qu'ils préféraient un Espagnol catholique à un Français hérétique. La masse, partageant cette opinion, portait grande affection et estime au roi d'Espagne, et louait la nation espagnole qu'elle reconnaissait pour brave, catholique et fidèle à son souverain. J'ai, moi-même, souvent entendu formuler ces opinions et les ai, de même, lues dans des écrits.

---

demi-livre. 30 marcs représenteraient donc un peu plus de 7 kilog., ce qui paraît bien peu pour l'exécution du vœu solennel d'une ville comme Paris, même à cette époque. Corneio, le ligueur, qui rapporte aussi ce fait, paraît être plus dans le vrai quand il dit 300 marcs, ce qui équivaut à un peu plus de 72 kilog. L'Étoile dit 30 marcs d'après une édition, 300 suivant une autre. De Thou dit aussi 300 marcs.

1. Ce vœu ne fut pas accompli.

Au milieu de tout cela, la saison s'approchait de recueillir les grains qui étaient très-abondants autour de Paris, et elle s'avança d'autant plus qu'il survint une ardente chaleur, telle que, de mémoire d'homme, on ne se souvenait pas d'en avoir vu de semblable. Cette température excessive dura environ une semaine et hâta la maturité des récoltes ordinaires. Aussi, tous ces pauvres malheureux s'empressaient-ils de courir au dehors ramasser des grains, les prenant indifféremment là où ils en trouvaient, au péril de leur vie.

Dans la ville, on rencontrait de longues files d'hommes, de femmes, de jeunes garçons et de jeunes filles, avec des voitures et des bestiaux de toutes sortes, qui rentraient chargés d'épis qu'ils faisaient sécher et battaient par les rues et les places publiques, pour en tirer le grain.

De leur côté les ennemis usaient de violence pour les empêcher, tuant ceux qu'ils pouvaient atteindre et brûlant, par la campagne, les blés à peine mûrs afin que nous n'en pussions pas profiter.

Nos soldats, à pied et à cheval, sortaient aussi en armes, pour protéger les moissonneurs et escarmouchaient bravement, comme fit le seigneur de Vitry[1] à la tête de ses cavaliers; mais l'on remarqua surtout le seigneur Don Gregorio Caetano[2], neveu du légat, qui, armé de sa cuirasse et ferme sur son cheval, était toujours le premier à se lancer en avant, suivi de quelques gentilshommes de la cour, à la tête desquels il concourait à la défense de Paris et combattait pour la religion dans laquelle il avait été élevé.

La mêlée se voyait des murailles, surtout quand l'ennemi résistait et s'avançait davantage afin d'empêcher les Parisiens de ramasser des grains.

Cette récolte procura néanmoins, pour quelques jours, un certain soulagement à la population, et ce secours eût été d'un plus grand effet si la multitude n'eût été si grande de ceux qui étaient affamés et qui mangèrent alors le double de ce qu'il aurait fallu.

L'extrême sécheresse vint encore ajouter à cet excès de malheurs,

---

1. Voir, page 47, la note 1 qui a trait à ce personnage.

2. L'auteur a déjà parlé de Don Pietro Caetano, neveu du légat; il ne faut pas le confondre avec Don Gregorio. Le premier était à l'armée du duc de Parme en Flandre, le second était resté à Paris près de son oncle.

car la Seine baissa tellement que les moulins cessèrent de tourner, et plus il arrivait de grains à moudre, plus l'eau diminuait.

Ce triste état de choses était sans remède; mais Dieu, qui n'abandonne pas les siens, y pourvut en faisant tomber en Bourgogne, où le fleuve prend sa source, des pluies abondantes qui le gonflèrent subitement, ce qui permit de suffire à la besogne désirée.

Ceux qui étaient chargés de la police et du bon gouvernement de la ville, soit ignorance, soit impuissance, se montraient tellement lents, froids et négligents dans l'accomplissement de leurs devoirs que, faute d'avoir fait sortir à temps les bouches inutiles et les mendiants, il fut nécessaire, pour éviter le désordre qui pouvait en résulter, que ceux qui avaient commencé à faire des aumônes, continuassent plus que jamais leur œuvre charitable. C'est ce que fit l'ambassadeur d'Espagne, qui ne cessa de distribuer chaque jour, comme auparavant, son aumône de 80 écus[1] de pain et ses grandes chaudières de cette bouillie d'avoine, nourriture presque exclusive des pauvres, de sorte qu'à lui seul, il pourvoyait à la subsistance de plus de 2,000 personnes par jour. En outre, il envoya ses chevaux à la boucherie pour qu'ils fussent tués et mangés.

Ce seigneur employa à cette œuvre, non-seulement tout l'argent comptant qu'il possédait, mais aussi tout son crédit. Il mit en gage ou vendit tous ses bijoux et son argenterie, ne conservant pour lui qu'une seule cuiller d'argent; charité bien digne de louanges, surtout chez un vieillard aveugle et usé par les fatigues de la guerre et des ambassades! Aussi, pour son zèle, était-il bien vu et loué par tous ceux de la Ligue, autant qu'il était blâmé et haï par les politiques, qui en voulaient à sa vie et menaçaient de le tuer, parce que lui seul, disaient-ils publiquement, empêchait que la ville de Paris ne rentrât sous l'obéissance de la couronne de France et de son seigneur et maître le roi de Navarre, qui en était l'héritier légitime.

Ils pensèrent mettre à exécution leurs menaces contre cet ambassadeur dans un tumulte, comploté par eux, qui eut lieu peu après au palais, ainsi que je le dirai en son lieu; mais il fut averti par ses espions, qui étaient très-zélés, et se tint en son logis qu'il fit garder, pour plus de sûreté, par un poste de soldats allemands, jusqu'à ce que cette fureur fût apaisée.

---

1. L'auteur, page 52, a dit 80 ducats.

Le légat, lui aussi, fut admirable. Il avait déjà prêté de l'argent à la ville de Paris et envoyé avec ses propres mules, pour secourir les pauvres de Saint-Denis, les grains qu'il avait achetés et mis en réserve pour sa famille; mais quand il eut dépensé tout ce qu'il possédait d'argent comptant, il ne trouva plus de crédit chez les marchands, dont plusieurs le trompèrent. Ne sachant plus alors comment faire, il fut contraint, pour vivre et subvenir à ses propres besoins, de faire fondre, pour en frapper des testons[1] et autres monnaies, les vases précieux de sa table, qui étaient riches, nombreux, d'un travail délicat et ancien, et amassés dans la maison depuis plusieurs siècles par ses prédécesseurs.

Au milieu de toutes ces pénibles épreuves, il se montra toujours grand et plein de foi, sans jamais manquer à ce qu'exigeaient son rôle élevé, son devoir de chrétien, les souvenirs de ses glorieux ancêtres, non plus qu'à la bonté de sa courtoise nature qui portait cet homme, incapable d'aucune mauvaise action, à faire du bien à tous et à secourir son prochain tombé dans le malheur. Ainsi, dans cette grande affliction, malgré la pénurie de toutes choses, en face d'une détresse présente et d'un secours lointain, ce digne cardinal ne cessa jamais de donner, à ceux qui souffraient, des consolations en paroles et en actions, de répandre des aumônes magnifiques, de soutenir honorablement les siens en recevant chaque jour à sa table les prélats et nombre d'autres personnes, d'accomplir, en un mot, tous les devoirs d'un légat du siége apostolique. Outre tout cela, il suivait encore les conférences publiques de la Sorbonne et des couvents de toutes règles, honorant du grade de docteur en théologie presque tous les bacheliers qui furent créés de son temps; il allait souvent à pied dans les différentes églises, si éloignées qu'elles fussent, pour y célébrer la messe et y administrer quelquefois la sainte communion. Chaque jour il passait par la ville, se montrant au peuple qui l'aimait et le révérait au delà de toute expression[2].

Sur ces entrefaites, la ville de Saint-Denis arriva à être tellement pressée par la disette que sa garnison était réduite à quatre onces de

---

1. Le teston, monnaie d'argent, était ainsi nommé à cause de la « teste » ou effigie royale qui s'y voyait; les premiers furent seulement frappés au temps de Louis XII.

2. Pigafetta, ainsi que nous l'avons dit, faisait partie de la suite du légat; c'est ce qui explique les louanges exagérées qu'il adresse sans cesse à ce personnage.

pain de son, par jour et par homme. Le duc de Nemours, connaissant cette situation et désirant vivement conserver cette place, en était très-inquiet. Aussi faisait-il toujours tenir prêts quelques sacs de vivres pour la secourir. Mais il était bien difficile d'y arriver, l'ennemi entretenant tout autour de cette ville des gardes nombreuses et permanentes. Pourtant le bruit s'augmentait chaque jour de l'arrivée prochaine du duc de Mayenne, avec son armée et des vivres, et le duc de Nemours, son frère, pensa qu'il valait mieux risquer quelques hommes que de laisser perdre Saint-Denis, le secours étant si proche, ainsi que chacun le croyait et que l'écrivait le duc de Mayenne lui-même.

Il choisit donc trente des meilleurs cavaliers de sa garde, chacun d'eux devant prendre sur sa selle un sac de farine, et il leur commanda de se tenir prêts à gagner rapidement Saint-Denis. Lui-même, avec le chevalier d'Aumale et le seigneur de Vitry, suivis de cavalerie et d'infanterie, devait faire une forte sortie et amuser l'ennemi d'un côté pendant qu'ils partiraient de l'autre. Ce plan fut hardiment exécuté, mais quelques cavaliers seulement arrivèrent au but sains et saufs; les autres purent rentrer dans la ville, grâce à la vitesse de leurs chevaux[1]. Ce petit secours donna néanmoins quelque encouragement à ceux de Saint-Denis, mais voyant ensuite que le duc de Mayenne n'arrivait toujours pas et qu'il était impossible de tenir davantage sans mourir de faim, ils se rendirent, à la fin de juin, avec les conditions les plus honorables qu'on ait jamais vu obtenir en aucun temps; car on leur accorda tout ce qu'ils demandèrent, comme de sortir en ordre au son des tambours, les enseignes déployées, les mèches des fusils allumées, et avec tous leurs bagages. De plus, on leur donna des chevaux pour traîner deux pièces d'artillerie jusqu'à Pontoise où ils se retiraient; concessions bien rares, qui ne s'accordent pas habituellement à des ennemis vaincus[2]. Mais la possession de Saint-Denis était si importante pour resserrer davantage encore le blocus de Paris et loger les troupes du Navarrais, que ce dernier s'inquiétait peu à quelles conditions il l'obtenait.

1. Cet essai de ravitaillement de Saint-Denis eut lieu le mardi soir 3 juillet. La ville se rendit peu après. L'Étoile, qui nous donne ce renseignement, est un peu en désaccord avec Pigafetta qui fixe, ainsi qu'on le verra ci-après, la reddition de Saint-Denis à la fin de juin.

2. La garnison de Saint-Denis était alors commandée par Picard de Vaudargent, du Bourg et la Chanterie (De Thou, lib. 99, p. 172-173).

Je dois dire ici, en passant, que les chefs et les principaux de Paris avaient si peu confiance dans le peuple qu'ils n'osèrent pas le rassembler en ordre de bataille et mener une si grande foule secourir de vive force Saint-Denis, qui n'est cependant éloignée que de quatre milles de Paris. L'on m'a dit à moi-même, qu'aux portes, sur les murs, dans la ville, ce peuple pouvait faire son devoir, mais qu'il était très-douteux qu'on pût compter sur lui au dehors. Tels sont les chiens qui n'aboient et ne mordent que sur le seuil de leur propre demeure[1].

On peut cependant croire qu'il se serait conduit honorablement et avec courage s'il eût toujours accompagné l'armée aux postes avancés ou ailleurs, conduit qu'il aurait été par des chefs sages et prudents, comme il n'en manquait pas; mais le duc de Nemours ne voulut jamais en faire l'expérience.

Ce fut à cette même époque que le seigneur de Montglas, attaché au parti du roi de Navarre, et le baron de Contenan, qui suivait celui de la Ligue, tous deux catholiques cependant et autrefois amis, s'aperçurent dans une escarmouche et, d'un commun accord, s'approchèrent l'un de l'autre pour s'entretenir, après avoir pris l'engagement de se respecter mutuellement durant l'entretien. Pendant qu'ils causaient, celui de notre parti remarqua un groupe de cavaliers qui s'avançait rapidement de son côté; il eut un soupçon et se retira en se plaignant d'avoir été trahi par un ami. Dans sa retraite précipitée, il perdit même son chapeau, que Montglas ramassa et que, le baron le lui redemandant, il ne voulut pas rendre. Le lendemain donc, car les Français sont toujours tout prêts à se battre en duel, le baron de Contenan, avec la permission du duc de Nemours, envoya provoquer le seigneur de Montglas, lui proposant de se rencontrer dans la campagne, à cheval, recouverts de leurs armures et armés de la lance, de l'épée et d'une sorte d'arquebuse très-courte que l'on nomme pistolet. Il lui offrait de faire quatre passes d'armes, la première avec la lance, la seconde avec le pistolet et les deux autres avec l'épée. L'adversaire ayant accepté ces propositions, ils se rendirent au lieu du combat, le nôtre accompagné du duc de Nemours et

1. Notre devoir de traducteur nous oblige à rendre cette comparaison dans toute sa malveillante crudité. Nous ne voudrions même pas l'adoucir, car elle fait bien voir de quel esprit étaient animés contre la France ces prétendus amis étrangers que la Ligue avait appelés à son secours et qui, en réalité, n'étaient dévoués qu'aux intérêts de l'Espagne.

du chevalier d'Aumale, suivis de tous les gentilshommes et des principaux chefs, le seigneur de Montglas assisté des grands de son armée. On disait même que le Navarrais en personne, escorté de huit-cents cavaliers, assistait à ce combat. Ceci se passait en dehors de la porte Saint-Honoré, près de l'endroit où est le palais de la reine-mère, appelé les Tuileries, à la vue des princesses qui se trouvaient dans une tour et du peuple qui était sorti en foule pour admirer son champion. Ils en vinrent aux mains : à la première passe, le baron rompit sa lance et ne fut pas pas atteint par son adversaire, mais à la seconde, il fut blessé à la cuisse d'un coup de pistolet qui atteignit aussi son palefrenier, lequel se trouvait dans un groupe voisin ; aussi le baron voulut-il que, selon les conventions, son domestique fût indemnisé par le seigneur de Montglas. Les témoins séparèrent alors les combattants qui se retirèrent, chacun, avec les siens. Il y avait suspension d'armes pendant ce combat, et alors que tout le peuple était répandu au dehors ou sur les murs pour jouir de ce spectacle, l'ennemi tira, de Montmartre, un coup de canon à boulet dans les maisons, ce qui occasionna une grande panique[1]; aussi, tous criaient-ils qu'il avait manqué à la foi donnée et lui prodiguaient-ils des injures, l'appelant Béarnais, hérétique et « roy de Gianin »[2].

Il se passa aussi un autre événement qui mérite d'être rapporté : le seigneur de Brégneu, s'étant approché trop près des murailles, fut grièvement blessé d'un coup d'arquebuse, et, étant sur le point de mourir, il fit une pieuse et très-chrétienne confession en présence des principaux chefs de l'armée navarraise, qui étaient allés le visiter. Il dit, entre autres choses, que rien ne lui chargeait tant la conscience que d'avoir servi un mécréant[3] et porté les

1. La partialité évidente de l'auteur l'induit ici dans une inexactitude plus ou moins volontaire. L'Étoile, qui raconte ce duel, dit simplement que, le combat fini, un coup de canon mit fin à la trève. Ce coup de canon était donc un signal et non une agression.

2. Ces derniers mots, *roy de Gianin,* sont en français dans le texte; nous leur avons donc conservé leur orthographe. Malgré nos recherches, nous n'avons rien pu découvrir sur la signification du mot « Gianin »; peut-être est-ce une allusion au président Jeannin dont le zèle pour la Ligue était soupçonné par les chefs de ce parti. La haute fortune et la faveur dont ce président jouit sous Henri IV et Louis XIII peuvent, jusqu'à un certain point, justifier cette conjecture.

3. Le texte porte *miscredente.*

armes contre une cause aussi sainte et aussi juste que celle des catholiques. Cet incident fit faire de graves réflexions à ceux de ce parti qui étaient bons chrétiens, d'autant plus que, peu auparavant, les frères Minimes du faubourg Saint-Honoré avaient refusé de recevoir à la communion ceux qui faisaient partie de l'armée navarraise; et, s'ils l'eussent pu, ils leur auraient aussi interdit l'entrée de leur monastère, parce que, disaient-ils, ils étaient tous excommuniés, comme soutenant un hérétique et l'aidant de leurs armes; ce qui fut cause que plusieurs d'entre eux allèrent trouver le roi de Navarre pour l'exhorter à se convertir à la vraie foi.

Le seigneur de Châtillon[1], fils du défunt amiral Balthasar de Coligny[2], venait d'arriver au camp avec le seigneur de la Trémoille[3] et d'autres gentilshommes. Il conduisait environ 2000 arquebusiers à pied, tous vaillants Gascons, et 500 cavaliers, sans compter d'autres troupes. Ces deux seigneurs étaient des principaux parmi les Huguenots et le secours qu'ils amenaient augmenta un peu l'armée ennemie, qui se trouva portée à 16000 fantassins et 6000 cavaliers, parmi lesquels il y avait 3000 gentilshommes que les bruits de guerre et l'espoir du sac de Paris avaient fait accourir de tous côtés.

Ce renfort permit d'investir et de fermer complètement Paris, car jusqu'alors le blocus n'avait pas été tellement rigoureux que quelques-uns ne pussent de temps en temps entrer ou sortir du côté de l'Université, dont la garde fut alors confiée au seigneur de Châtillon. Ce fils de Coligny promettait de venger la mort de son père, qui, le jour de la fête de Saint-Barthélemy[4], avait été, quoique déjà mort, chargé de toutes sortes d'ignominies, puis traîné honteusement par les rues de la ville, et enfin pendu aux fourches de Montfaucon.

1. François de Coligny de Châtillon, fils aîné de l'amiral et de Charlotte de Laval, sa première femme, commandait l'infanterie dans l'armée du roi. A Arques, à Ivry, à Paris, il soutint courageusement le parti de ce prince. Blessé à la tête au siége de Chartres (avril 1591), il mourut quelques mois après, dans son château de Châtillon, de sa blessure suivant les uns, de chagrin suivant les autres.

2. L'amiral se nommait Gaspard de Coligny et non Balthasar.

3. Claude, duc de la Trémoille, l'un des plus considérables parmi les seigneurs calvinistes, homme d'un grand courage et d'une ambition démesurée, était puissamment riche. Il mourut à Thouars en 1604, âgé de 38 ans.

4. 24 août 1572.

Avec les personnages dont je viens de parler, arriva encore le seigneur de Saint-Goart, marquis de Pisani[1], jadis ambassadeur à Rome et qui était alors gouverneur du château et de la ville de Saintes dans le pays de Saintonge. Ce seigneur, qui depuis de longues années était lié d'amitié avec le légat, fut envoyé, dit-on, par le Navarrais, vers ce prélat pour tenter de lui parler de paix, car, appréciant la constance et le courage des assiégés, ce prince la désirait au moins autant qu'eux et, de plus, il reconnaissait la difficulté de prendre par la force une ville si bien défendue.

D'un autré côté la noblesse lui représentait que le pays courait à sa perte et allait devenir, par sa faute, la proie des étrangers, qui comptaient sur la discorde et les dissensions des Français pour les asservir et réduire à rien le nom de ce peuple libre, si craint et si renommé autrefois, qui avait conquis sur les Romains, dans les Gaules, ce beau royaume de France qu'il avait possédé pendant tant de siècles, et dont les rois avaient successivement planté la croix du Christ, notre rédempteur, au-delà des mers, dans la Terre-Sainte, en Égypte et en Barbarie. Tous ces maux, disaient ces seigneurs, venaient de son attachement à une religion nouvelle, fausse et sans fondement, qui lui avait déjà causé un si grand préjudice en le privant de son royaume, le plus florissant, le plus noble et le plus riche qui fût au monde, royaume qui, par une longue suite de rois, lui venait de saint Louis, roi de France, un de ses prédécesseurs.

Quant aux négociateurs de paix, lorsqu'ils eurent reçu de part et d'autre les assurances nécessaires à leur sécurité, le légat, ses prélats et le cardinal de Gondi, suivis de beaucoup de monde (car il y avait trêve ce jour-là et chacun s'empressait d'aller voir cette réunion), se rendirent à l'hôtel du seigneur Jérôme de Gondi[2], situé au faubourg Saint-Germain, où peu après arriva

1. Jean de Vivonne, seigneur de Saint-Goart, était plus connu sous le nom de marquis de Pisani. Il avait été ambassadeur à Rome en 1585 et le fut de nouveau, pour Henri IV, en 1592. Le roi le nomma, en 1595, gouverneur d'Henri de Bourbon, prince de Condé, alors âgé de 7 ans et qui fut le père du grand Condé.

2. Parent du cardinal Pierre de Gondi, évêque de Paris, et d'Albert de Gondi, maréchal de Retz. Ce Jérôme de Gondi, dont l'histoire fait peu mention, était, en 1601, premier gentilhomme d'honneur de la reine Marie de Médicis. Il mourut en février 1604, dans ce même hôtel, situé rue Neuve-Saint-Lambert, au faubourg Saint-Germain (Sauval, t. II, p. 238).

également le marquis de Pisani avec d'autres gentilshommes du camp navarrais.

Mais cette conférence n'eut pas de résultats, parce que les personnages qui y prenaient part n'avaient pas de mission expresse et particulière d'établir la paix, et que ceux de Paris déclaraient hautement la population prête à endurer les plus pénibles privations et à mourir plutôt mille fois, les armes à la main, que d'ouvrir ses portes à un hérétique.

La fin de cette réunion se passa en discours et cérémonies, les uns et les autres déplorant les cruelles extrémités auxquelles la France était réduite, extrémités si terribles qu'on n'y voyait pas de remède.

Le Navarrais envoya ensuite aux Parisiens une lettre très-affectueuse, écrite de sa main et portant la date du 16 juillet[1], par laquelle, avec de belles et gracieuses paroles, il les exhortait, comme toujours, à le reconnaître pour leur roi; mais ils se gardèrent bien d'y répondre.

La situation au dedans comme en dehors de la ville resta dans cet état pendant quelques jours, les forces de l'ennemi s'augmentant sans cesse de nouveaux renforts qui lui venaient de l'intérieur et les vivres, au contraire, devenant de plus en plus rares pour les assiégés qui attendaient toujours les secours promis par le duc de Mayenne et ceux qui devaient lui venir de Flandre.

Vers ce même temps, le seigneur d'Andelot, frère de Châtillon[2], fut pris par les nôtres dans un combat. S'étant déclaré catholique, il fut reçu par le légat et tous les seigneurs; il était souvent avec le duc de Nemours, qui lui faisait bon accueil et avait fixé sa rançon à 6000 écus. Comme on l'avait laissé libre, il allait au camp, revenait à Paris, écrivait au Navarrais à sa volonté, et personne ne l'attaquait ni ne l'injuriait.

Cependant le roi de Navarre reconnaissait que, malgré le siége et le blocus, il ne pouvait empêcher des gens d'entrer et de sortir, de couper des blés et de les rentrer en ville; on lui

---

1. Corneio cite, en effet, en la reproduisant, une lettre écrite par le roi de Navarre au duc de Nemours; mais, d'après lui, cette lettre serait postérieure au 16 juillet, et même à la prise des faubourgs qui eût lieu le 24 selon notre auteur et Davila, ou le 27 selon L'Étoile, Corneio et d'autres.

2. Tous deux fils de l'amiral de Coligny. De Thou dit que d'Andelot, une fois pris, signa l'Union et se mit au service du duc de Nemours (De Thou, lib. 99).

tuait du monde dans les escarmouches et on lui faisait des prisonniers. Il se résolut donc à essayer d'autres moyens, puisque ceux qu'il avait employés jusque-là ne lui avaient pas réussi, faute d'une infanterie et d'une cavalerie suffisantes, et il décida d'occuper les quatre faubourgs de l'Université, qui, bien qu'ils eussent été déjà abandonnés ainsi que les tranchées, par les nôtres, étaient pourtant encore habités; mais l'ennemi ne s'y était pas logé, parce que la grande abbaye de Saint-Germain les protégeait encore[1].

En conséquence, le 24 juillet, il donna l'ordre au maréchal d'Aumont et au seigneur de Châtillon de s'y installer avec leurs troupes[2]. Le maréchal occupa le faubourg Saint-Germain et Châtillon le faubourg Saint-Victor. Tous deux s'y retranchèrent rapidement au moyen de pieux et de barrières (c'est ce que les Français appellent des barricades), puis ils barrèrent, avec des tonneaux pleins de terre, reliés par des poutres, les chemins qui conduisaient aux portes, ainsi que tous ceux qui, de divers côtés, arrivaient aux fossés.

Ces postes furent occupés par un bon nombre d'arquebusiers, afin qu'il fût dès lors impossible d'entrer en ville ou d'en sortir. On plaça en outre des canons dans plusieurs endroits protégés par des corps de bâtiments et spécialement en face de plusieurs portes, lesquelles étaient également surveillées par les corps de garde éloignés d'un jet de pierre seulement des premières maisons. On perça aussi les murs de quelques hautes habitations qui dominaient la ville et une bonne partie des murailles, et, par ces ouvertures qui ressemblaient à de petites embrasures, les

1. L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, située hors de l'enceinte, était entourée de fossés et de murailles. Elle présentait alors l'aspect d'une véritable forteresse dominant et défendant toute la partie de Paris connue sous le nom d'Université.

2. D'après Davila, Henri de Navarre n'aurait pas seulement attaqué les quatre faubourgs de l'Université, mais tous les faubourgs de Paris. Voici ce qu'il dit à ce sujet : « Le 24 à trois heures du matin le baron de Biron attaquait le faubourg Saint-Martin ; Fervaques, celui de Saint-Denis; de Saint-Luc, celui de Montmartre; le maréchal de Biron, celui de Saint-Honoré; d'Aumont, celui de Saint-Germain; de Lavardin, ceux de Bussi et de Nesle; Châtillon, ceux de Saint-Michel et de Saint-Jacques; et le prince de Conti et la Trémouille attaquaient à la même heure les faubourgs Saint-Marcel et Saint-Victor. » (Davila, lib. XI, p. 310. — Cf. De Thou, t. XI, lib. 99, p. 173.)

mousquetaires tiraient sur les maisons et dans les rues de la ville. Ils tuèrent ainsi quelques personnes qui n'étaient pas sur leurs gardes, de sorte que personne n'osait plus se hasarder dans ces rues, car tout passant servait de but aux arquebusiers. Ils tiraient également dans les maisons, et plusieurs habitants y furent blessés. Ils ruinèrent aussi, en quelques endroits, les défenses des murs en tirant sur la courtine.

Les nôtres amenèrent alors un canon sur le terre-plein qui est près de la porte Saint-Germain, puis, l'ayant élevé encore sur une espèce de plate-forme, ils essayèrent de détruire ces maisons qui nous étaient si préjudiciables; mais l'ennemi rendit cette tentative inutile en tuant les hommes qui se risquèrent à servir cette pièce. Nos soldats étaient alors si rapprochés des assaillants que, cachés derrière leurs créneaux, ils les injuriaient tout en leur tirant des coups d'arquebuse; les assaillants avaient cependant l'avantage, postés qu'ils étaient sur les toits et les planchers élevés de ces grands bâtiments.

L'Université tout entière se trouvait ainsi entourée, barricadée et cernée de telle sorte que, depuis lors, personne ne put entrer ni sortir. Aussi ferma-t-on toutes les portes et releva-t-on les ponts-levis; seule, la poterne de la porte Saint-Antoine s'ouvrait encore.

Tous ces préparatifs de l'ennemi nous faisaient bien voir qu'il avait l'intention de tenter un coup de main contre la ville, soit par escalade, soit à l'aide de ses batteries ou de la mine. Dans ces graves circonstances, le duc de Nemours ne se reposait ni jour ni nuit : il veillait à faire fortifier les endroits les plus faibles, et mettait quelquefois, lui-même, la main à l'oeuvre. Tous les soirs, surtout à ce moment-là, il partait après souper, suivi de quelques-uns des siens, et employait toute la nuit à visiter les défenses de la ville. La fatigue même n'arrêtait pas son dévouement à remplir ce devoir militaire. Il veillait si bien à tout que, dans le même temps, l'ennemi ayant commencé à battre la porte Saint-Honoré avec deux couleuvrines, il la fit consolider et si bien garnir de terre que cette position s'en trouva plus forte et plus assurée que les autres. On vit bien alors que l'ennemi avait employé tous les moyens en son pouvoir et fait les plus grands efforts pour resserrer et barricader Paris; en effet, du côté de la ville, il tenait le pont de Charenton, gardé par le seigneur de Givry, avec un fort détachement de cavalerie; plus près encore, il occupait aussi avec de l'infanterie

et de la cavalerie l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs, défendue par des tranchées et des fossés et située non loin de Paris, entre la porte Saint-Antoine et le bois de Vincennes, qui était gardé par nos soldats; il avait en outre Montfaucon où étaient quelques pièces d'artillerie, Saint-Denis où logeaient le Navarrais et les princes du sang, la colline Montmartre, au pied de laquelle étaient rangées les plus grosses pièces de canon, et enfin le palais de la reine-mère, appelé les Tuileries. Avec ces six positions, peu distantes les unes des autres, il tenait toutes les entrées de la ville.

Du côté de l'Université, les quatre faubourgs, occupés par les deux chefs ci-dessus nommés, en fermaient complétement l'enceinte, sans parler des barricades qui coupaient tous les chemins conduisant aux portes et aux fossés.

Le cours des rivières était également intercepté par quatre forteresses : la Marne, par le pont de Charenton et le village contigu, qui commandaient, avec leur artillerie, le confluent de cette rivière avec la Seine; ce dernier fleuve était gardé, plus haut, par Corbeil, et, au-dessous de Paris, par les ponts de Saint-Cloud et de Poissy. Tous ces points étaient de véritables barrières qui rendaient impossible toute circulation par eau.

Dans ces mêmes jours, il arriva qu'en escarmouchant en dehors de la porte Saint-Antoine, deux des principaux gentilshommes, dont l'un était le seigneur de la Sinfale[1], arrivés depuis peu au camp ennemi, poursuivirent les nôtres jusque sur le fossé du boulevard, où ils furent tués par les mousquetaires qui les avaient aperçus. Ils furent de suite dépouillés et mis à nu, et, comme on ne pouvait pas facilement leur retirer leurs anneaux qui étaient garnis de pierres fines et de perles, on leur coupa les doigts et les oreilles; puis on les inhuma sur le bord du fossé. Reconnus depuis pour des seigneurs de haut lignage, ils furent redemandés, puis exhumés et honorablement rendus à leurs parents.

Cependant les privations augmentaient toujours, les souffrances étaient au-dessus de toute croyance, et, bien que les assiégés de Sancerre eussent poussé l'énergie à défendre leur ville jusqu'à

1. Pigafetta, qui ne dit pas si ce seigneur est français ou étranger, écrit son nom « il signore della Sinfala ». Ce nom nous paraît défiguré, et, malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu découvrir à qui il appartenait, aucun auteur de l'époque ne rapportant cet épisode.

manger de cette pierre noire, nommée ardoise, qui sert à couvrir les maisons, et d'autres pierres encore, réduites en poudre et délayées dans du vin, ils étaient en petit nombre, relativement à ceux de Paris, et ils pouvaient supporter de telles épreuves plus facilement que les Parisiens, habitués à la paix et au bien-être.

Et cependant, j'ai vu souvent de ces malheureux qui mangeaient les résidus laissés par le suif après qu'on en a fait la chandelle, résidus appelés en français « cretons », et nommés « panines » à Rome et dans beaucoup de villes d'Italie. Les pauvres mangeaient cela en guise de pain, et les riches, quoique quelques-uns eussent encore un reste de provisions, n'avaient généralement, pour tromper la faim, que du pain d'avoine ou du son qui était moulu une seconde fois, ou bien broyé au mortier, et encore étaient-ils rationnés.

Ce triste état de choses n'existait pas seulement chez les simples bourgeois, mais aussi dans les maisons des princes et des princesses ; et tels de ces seigneurs et grandes dames se trouvèrent dans une si grande pénurie d'argent, qu'ils furent contraints de mettre en gage leurs joyaux et leur argenterie, pour pouvoir acheter de quoi vivre ; et encore était-il très difficile de trouver quelqu'un qui voulût prêter sur quelque garantie ou gage que ce fût, chacun cachant ce qu'il possédait d'argent. Les lettres de change ne se payaient plus ; il n'y avait plus de commerce ; la plupart des boutiques étaient fermées, surtout celles des orfèvres du Pont au Change, qui avaient emporté et caché toutes leurs marchandises et leurs métaux précieux. Tout, en un mot, était plongé dans une affreuse tristesse, et l'on ne voyait partout que des images de famine et de mort.

Cette misère croissait d'heure en heure ; la viande de cheval était si chère, pour la grande quantité de peuple qui était dans la ville, que les pauvres n'en pouvaient avoir (il est à la connaissance de tout le monde qu'un méchant petit cheval de dix écus fut vendu quarante écus à un boucher, tout comme s'il eût été bien gras). Ils étaient donc réduits à manger les chiens, les chats, les rats, l'herbe même, et cela sans pain, ni aucun autre assaisonnement que du vinaigre, parce que l'huile valait trois écus la livre, le beurre autant, et le lard guère moins. Le vin se maintint heureusement à un prix raisonnable jusqu'à la fin ; on pouvait en avoir d'assez bon à 10, 16 et 20 baioques[1] la pinte,

1. Le baioque était une monnaie romaine équivalant à peu près à notre

mesure qui contient presque quatre grands verres. Toutefois, on vendait par les rues une certaine eau bouillie avec des racines douces qui s'appellent en grec « glycyriza »[1], et qui poussent abondamment en Franconie et dans les environs de la ville de Francfort; le bas peuple se désaltérait de ce mélange que les Français désignent sous le nom de tisane.

Le vin était un grand soulagement pour les pauvres. Avec les aumônes qu'ils recevaient chaque jour, ils en achetaient un peu, ainsi que deux écuellées de bouillie de son ou de farine d'avoine; cela suffisait pour leur faire prendre patience et cette patience était telle, chez tous ceux qui étaient animés d'un bon esprit, qu'ils aimaient mieux mourir de misère que d'accepter la tyrannie d'un hérétique.

Le Navarrais, voyant qu'il ne pouvait entrer de force, crut que cette détresse était une excellente occasion pour lui; il s'entendit donc secrètement avec ses serviteurs, ses adhérents et tous ceux de son parti, qui étaient connus sous le nom de Politiques ou de Royalistes et le nombre en était grand, quoique beaucoup eussent été déjà chassés de la ville, leurs biens confisqués et leurs maisons saccagées, que bon nombre d'autres eussent été tués, et que ceux qui restaient fussent menacés, chaque jour, en chaire, par les prédicateurs; mais comme ils n'étaient pas sans craintes, ils ne portaient pas d'armes et évitaient ainsi, je ne sais trop pourquoi, puisqu'ils étaient très-bien connus et observés, d'être dépouillés de leurs biens et massacrés par le peuple en fureur.

C'était donc avec leur aide que le Navarrais espérait fomenter, sous-main et en se servant du prétexte de la famine, une sédition au moyen de laquelle il pourrait s'emparer d'une des portes et par suite de toute la ville. Mais cette menée ne fut pas si secrète que quelques-uns ne la découvrissent et ne fussent même informés de la nuit où elle devait s'exécuter; entre autres, Pierre Christin, prédicateur dont il a déjà été fait mention ici[2], en avertit le duc de Nemours qui se tint à cheval et en armes toute la nuit, et prit de si bonnes précautions que cette tentative ne put avoir aucun effet.

---

ancien sou.

1. C'est la réglisse dont le nom grec est γλυκυρριζα, de γλυκυς, doux, et de ῥιζα, racine.

2. Page 42.

Malgré cela, dans la matinée du lendemain, un grand nombre de malheureux, mêlés à d'autres gens, se rassemblèrent devant le palais du Parlement, demandant la paix ou du pain, pendant que le conseil, auquel prenaient part, outre les conseillers de toutes les chambres, les princes, l'évêque de Paris, l'archevêque de Lyon, le prévôt des marchands et beaucoup d'autres personnages, s'était réuni pour délibérer sur les événements. Ce tumulte populaire, qui manquait d'ordre et de direction, fut promptement apaisé par de bonnes paroles, et d'autant plus facilement qu'il était prévu. On craignait aussi que l'ennemi ne mît le feu, pendant la nuit, à plusieurs endroits de la ville, afin de profiter du moment où chacun serait occupé à éteindre l'incendie pour s'emparer de vive force d'une des portes et pénétrer à l'intérieur; aussi prit-on pour cela de bonnes précautions qui consistaient à disposer partout, devant les maisons, des tonneaux pleins d'eau, à mettre des lumières aux fenêtres, au moyen desquelles on y voyait comme en plein jour, à tendre les chaînes en travers des rues, dont la quantité est innombrable à Paris, et surtout à faire bonne garde et à surveiller les maisons, bien connues, des Politiques suspects.

Au milieu de ces troubles et de ces dangers, un Romain, nommé Prospero Ferro, se fit surtout remarquer. C'était un vieux serviteur du légat, habitué depuis longtemps à la France, dont il parlait si bien la langue, qu'à peine pouvait-on reconnaître en lui un Italien. Il était très-aimé des Parisiens, parce qu'il s'employait de tout son pouvoir à leur être utile ; pendant les grandes épreuves, il allait la nuit par la ville avec quelques personnes de la cour, tous armés d'arquebuses, pour encourager les défenseurs; il accompagnait aussi les chefs, veillant, pourvoyant à tout, et servant toujours la cause de la religion. Pendant tout ce siége, son maître l'employa souvent à diverses négociations avec les principaux chefs, les princes et les princesses, qui, tous, avaient une grande confiance dans son caractère et estimaient son courage.

Quinze jours se passèrent encore assez tranquillement, au bout desquels il y eut un nouveau rassemblement, beaucoup plus nombreux que le premier et composé de gens de conditions diverses, qui se réunirent au même endroit du palais, envahissant la cour et les salles et criant : « Du pain ou la paix » ; le cri : « Vive le roi » fut même entendu. Ils étaient encore séduits

et excités, disait-on, par les Politiques, qui en espéraient une trahison violente et générale.

Le premier qui se présenta et voulut s'opposer aux conjurés était un homme de bien, digne marchand, bon catholique et capitaine de son quartier, appelé Le Gois[1]; il fut blessé si grièvement qu'il en mourut quelques jours après. Au bruit qui se répandit par toute la ville, le chevalier d'Aumale accourut, suivi de ses gentilshommes et de ses lieutenants; il fit fermer les portes de la cour du palais et arrêter tous ceux qui portaient des armes. Le tumulte fut ainsi apaisé. Le lendemain matin, quelques-uns des plus coupables furent pendus, ainsi que le meurtrier de Le Gois[2], qui subit sa peine à l'endroit même où il avait commis son crime.

On croit généralement que Paris fut ce jour-là plus près de sa perte qu'il n'avait encore été dans toute cette guerre, car, si la conjuration n'eût point été découverte si promptement et avant que les meneurs avec leurs amis, portant des armes et des arquebuses sous leurs manteaux, ne fussent parvenus au palais, si, d'un autre côté, les premiers arrivés eussent eu plus de patience et eussent attendu que tous fussent réunis pour attaquer ensemble, ainsi qu'il était convenu, il est hors de doute qu'ils se seraient emparés du palais et que le secours du chevalier d'Aumale aurait été impuissant. Mais, au contraire, le mouvement fut commencé très-mal à propos par un de ces factieux qui déchargea son arquebuse et fut aussitôt jeté en bas par la fenêtre; les autres cachèrent leurs armes sous les bureaux des notaires, et toute cette insolente multitude se dissipa rapidement. Ceux qui furent pris avouèrent le complot; ils dirent que l'ennemi avait l'intention, le palais étant pris, de s'introduire dans la ville par la voie du fleuve, qui était très-bas, de s'emparer de la Cité, au moyen du palais, et ensuite des deux autres parties de Paris.

On prit immédiatement de bonnes précautions contre le retour d'un pareil projet, en renforçant la pointe nord de l'île, où se termine le palais, par des palissades recouvertes de terre et de gazon; on y fit travailler beaucoup de monde pendant plusieurs jours, et le chevalier d'Aumale s'y tenait continuellement, cet endroit étant très-exposé aux entreprises de l'ennemi. En effet, en

1. Gris, d'après L'Etoile.
2. L'Etoile le nomme Germain.

longeant la muraille en dehors, on pouvait, à la porte de Nesle, joindre le petit bras de la Seine, qui était presque à sec, puis le passer à gué, soit à pied, soit à cheval, et gagner le dessous du Pont-Neuf, d'où l'on eût pu monter à la pointe de l'île. Une fois là, il eût été très-facile de forcer les murailles du palais, ou d'y monter avec des échelles.

Ces précautions prises, comme la famine devenait extrême et que le danger des ennemis de l'intérieur était toujours à craindre, on commença à parler de paix et à se demander s'il n'y aurait pas moyen d'apporter quelque remède à tant de souffrances. Le conseil se réunit donc de nouveau; il était composé des mêmes personnes que j'ai déjà nommées. De plus, le légat fut invité à y prendre part. Il répondit qu'il ne lui appartenait pas de se mêler des affaires intérieures de l'État, mais qu'il recommandait le plus instamment possible les intérêts de la religion; il ajouta qu'il n'était venu en France que pour la protéger et faire cesser un état de choses si préjudiciable au royaume et à toute la chrétienté.

Pendant que dans le conseil on discourait sur la paix, de violentes accusations se faisaient entendre au dehors : c'était Bussy[1], le commandant de la Bastille, qui, à la tête d'une centaine d'arquebusiers, marchait vers la salle du palais, criant à pleine voix : « Quels sont ces traîtres qui parlent de paix? Je veux, de mes mains, leur arracher le cœur. »

Cela n'empêcha pas le conseil de décider qu'il ne voyait aucun mal à essayer de traiter, vu l'extrémité où l'on se trouvait réduit. En conséquence, le cardinal de Gondi et l'archevêque de Lyon furent choisis pour aller trouver le Navarrais et s'entendre avec lui sur les moyens de faire la paix, non-seulement pour Paris, mais pour tout le royaume.

Cette résolution fut prise par la plupart des membres du conseil, mais le duc de Nemours n'y voulut point donner son assentiment. Il s'excusa en disant qu'il avait promis et juré avec

1. Jean Leclerc, qui se faisait appeler Bussy-Leclerc, fut d'abord maître d'armes, puis procureur. Il entra dans la Ligue en 1587, devint un des chefs de la faction des Seize, fut nommé gouverneur de la Bastille par le duc de Guise après la journée des Barricades (12 mai 1588) et ne se fit remarquer que par sa tyrannie et ses exactions. Le 1er décembre 1591, il rendit la Bastille au duc de Mayenne, qui lui fit grâce de la vie. Condamné à mort quelques jours plus tard, il s'échappa par les toits de sa maison, qui fut pillée, et alla mourir dans la misère à Bruxelles. (L'Étoile.)

les autres princes de défendre la religion catholique, qu'il ne pouvait donc rien faire qui fût contraire à l'honneur et à son serment sans le consentement de ces princes. Il dit encore que la garde de Paris lui ayant été confiée par son frère[1], il était résolu à mourir en combattant, ou à lui rendre cette ville telle qu'il l'avait reçue, et qu'il préférait la voir réduire en cendres plutôt que de la perdre volontairement. Il fut le premier à quitter le conseil après avoir prononcé ces paroles.

Les députés se rendirent donc près du roi de Navarre qui les attendait à l'abbaye des religieuses de Saint-Antoine-des-Champs, située à un demi-mille de Paris. Le Navarrais les reçut plus froidement qu'ils ne l'espéraient, et, ayant appris de leurs bouches l'objet de leur mission et le bien qui devait résulter pour tout le royaume de France d'une paix générale, il leur répondit qu'il savait bien que Paris avait le couteau sur la gorge et que ce n'était que pour cela qu'ils venaient à lui. Ce n'est point ici le lieu de raconter tous les détails de cette entrevue[2]; il suffira de dire que les députés s'en retournèrent sans que rien eût été décidé.

Il est clair que, dans tous ces pourparlers de paix, on se conformait aux désirs du duc de Mayenne qui, dans ses lettres, affirmait toujours la ferme intention de n'en pas vouloir; et il agissait ainsi, disait-on, pour prouver aux Parisiens qu'il était toujours résolu à les secourir énergiquement.

Pendant que les deux prélats s'entretenaient avec le roi de Navarre, il y avait suspension d'armes pour la journée, et presque tous les habitants étaient sortis par la même porte, pour aller dans la campagne voisine jusqu'à certaines limites convenues, que ni les assiégés, ni les assiégeants, n'avaient la permission de franchir. Là, les amis des deux partis pouvaient se voir et causer en toute sécurité. Madame de Nemours, avec les princesses, se tenait sur la courtine du boulevard, où beaucoup de seigneurs allèrent les visiter. Mais le commandant de la Bastille, voyant que l'ennemi s'approchait trop près des fossés, fit tirer sur lui un coup de couleuvrine chargée à boulet; cela occasionna la rupture

1. Le duc de Mayenne.

2. Corneio et d'autres auteurs ne craignent pas de parler plus longuement de cette entrevue. On sent que Pigafetta ne tient pas à faire connaître la réponse du roi de Navarre, réponse qui renferme de dures vérités à l'adresse de la Ligue. On peut lire dans Davila (liv. XI) le récit détaillé de cette négociation, récit qui paraît fort impartial.

de la trêve, et de part et d'autre on fit quelques prisonniers qui furent ensuite relâchés.

La démarche que les assiégés venaient de tenter près de lui fit croire au Navarrais que les Parisiens étaient à bout de ressources, et qu'en les effrayant par une grande démonstration il en aurait facilement raison et les amènerait à accepter ses volontés. Il fit donc placer quelques pièces de canon[1] près de la porte Saint-Germain, en face de la muraille qui se trouve plus faible à cet endroit et dont le fossé est peu profond et à sec. Mais cette batterie ne servit point et ne fut pas même démasquée, ce qui n'empêcha pas le duc de Nemours de porter tous ses soins de ce côté, pour le fortifier et le rendre plus inaccessible que les autres. Il fit amasser de la terre contre la porte et abattre quelques vieilles constructions contiguës qui la dominaient. Il en fit même enlever les matériaux, afin que l'ennemi ne s'en servît pas pour combler le fossé et s'en faire un moyen d'escalade. Il plaça en outre plusieurs pièces d'artillerie sur les parapets des murailles, à des endroits élevés et favorables à la défense; puis l'on prépara, par son ordre, des feux artificiels pour repousser l'ennemi dans le cas où il viendrait à l'assaut par escalade ou par la brèche que sa batterie aurait faite. Les plus vaillants soldats du duc gardèrent cet endroit de la courtine, et lui-même s'y tenait jour et nuit. Ce digne gouverneur sut aussi que l'ennemi creusait une mine qui était déjà très avancée, mais il ne tarda pas à la découvrir et à la faire éventer.

Le roi de Navarre, voyant donc qu'il était dangereux et sans profit d'essayer des batteries ou de la mine, voire même de tenter l'escalade (bien qu'il eût plus de 10,000 échelles[2]), pensa faire mieux en employant des moyens plus sûrs et plus doux, c'est-à-dire de bonnes paroles et de grandes promesses. Il envoya donc divers messagers à Mme de Nemours[3] et au duc son fils; il leur écrivit même quelques lettres, dans lesquelles il tâchait de leur faire comprendre la trop grande obstination qu'ils mettaient à ne se vouloir pas rendre, vu l'extrémité où ils étaient réduits,

1. 13 pièces d'après Corneio.

2. 2000 selon Corneio, qui croit dire beaucoup.

3. Voir sur Mme de Nemours la note 4, page 42. On peut ajouter, d'après De Thou, que cette princesse était d'un caractère doux et pacifique et passait pour favoriser en secret le parti du roi, dans l'espérance, dit-on, d'obtenir de ce prince sa sœur en mariage pour son fils.

et surtout le bien et l'avantage qu'ils devaient espérer, s'ils consentaient à se départir de cette opiniâtreté. Il terminait en disant qu'il était prêt à accueillir leurs demandes[1].

Le duc ne voulut point faire de réponse à ces lettres, et ces tentatives n'eurent d'autre effet que de l'affermir davantage dans ses précédentes résolutions. Il écrivit néanmoins à l'un des maréchaux de France[2] que, bien qu'il fût le serviteur du roi de Navarre, il l'était plus encore de la religion catholique et de sa foi, qui, seule, ne lui permettait pas de le reconnaître.

Malgré cela, le 11 du mois d'août, le Navarrais adressa aux Parisiens une proclamation dont on se moquait dans les corps-de-garde et dans les boutiques, ainsi que j'en ai moi-même été le témoin, parce que les citoyens y étaient appelés les habitants obstinés de la ville de Paris, qu'il les traitait, en quelque sorte, comme une basse et vile populace, et qu'il affirmait vouloir être le défenseur de la religion catholique[3].

Avec cela le temps s'écoulait toujours, augmentant sans cesse la misère de cette pauvre ville de Paris, tant éprouvée par la disette et la cherté excessive de toutes les denrées; non-seulement les plus pauvres mouraient de faim, mais dans les plus grandes maisons, comme chez le légat, l'ambassadeur d'Espagne, les princes et les princesses, on en était aussi réduit aux plus dures privations; le pain y était pesé et chaque personne n'en avait que huit onces par jour[4]. Dans la plupart des familles riches, on ne pouvait, pour ainsi dire, plus rien donner aux serviteurs. Il est vrai que le Navarrais était moins rigoureux pour la maison de madame de Guise[5] et qu'il lui laissait parvenir des vivres, non-seulement parce qu'elle était sa proche parente[6], mais aussi parce

1. Corneio cite une lettre du roi de Navarre au duc de Nemours. Il serait trop long de la rapporter ici; il suffira de savoir qu'elle est écrite dans l'esprit qu'indique Pigafetta.

2. L'un des maréchaux qui servaient dans l'armée de Henri IV.

3. Ni L'Etoile, ni les autres auteurs ne parlent de cette proclamation.

4. Corneio dit 6 onces.

5. Catherine de Clèves, veuve de Henri le Balafré, duc de Guise, était comtesse d'Eu. Elle mourut à Paris, en 1633, et fut inhumée près de son mari dans le chœur de la chapelle du collége d'Eu, dont ils étaient les fondateurs.

6. Henri IV était cousin-germain de la duchesse de Guise, celle-ci étant fille de François de Clèves, duc de Nevers, et de Marguerite de Bourbon-Vendôme, sœur d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre.

qu'il lui faisait tort des revenus de la ville maritime d'Eu, près de Dieppe, appartenant à cette princesse et dont il s'était emparé lors de sa dernière campagne de Normandie[1]. Tous les ânes et les mulets ayant été mangés, la viande de cheval était excessivement chère. On estimait à deux mille le nombre des chevaux déjà consommés, et à mille celui des ânes et des mulets. Le menu peuple se nourrissait de chiens, de chats, de souris, de feuilles de vigne et de toutes sortes d'herbes, non malfaisantes, qui croissent à l'intérieur de la ville, ou au dehors dans les fossés et ailleurs; quant aux légumes des jardins, ils étaient hors de prix. Le gardien des Cordeliers (ce sont des frères, chaussés de sandales, qui suivent la règle de saint François) m'a affirmé que, depuis trois semaines, il n'avait pas été mangé, dans son couvent, une seule bouchée de pain, et qu'ils n'avaient, pour toute subsistance, qu'un peu d'herbe et de bouillie d'avoine, comme le bas peuple. Beaucoup de ceux qui ne pouvaient acheter cette misérable nourriture mouraient de faim dans les rues, où l'on en trouvait un assez grand nombre tous les matins. Il est certain qu'en trois mois la faim a fait périr environ cinq mille personnes[2], et probablement plus encore, selon l'opinion de quelques-uns qui comptent les enfants à la mamelle, dont les nourrices n'avaient plus de lait et auxquels le lait de vache faisait également défaut. Les mères françaises se servent généralement de ce lait de vache pour élever leurs enfants. Elles ont l'habitude de le mélanger avec de la farine; les riches le mêlent avec des œufs : on donne à cet aliment le nom de « bouillie ».

Sur les places et dans les rues fréquentées, on ne voyait que des chaudières remplies de la fameuse soupe de son[3], ou d'herbes cuites sans sel ni autre condiment, et des marmites pleines de mauvais bouillon et de chair de cheval, d'âne et de mulet, dont se nourrissait le moyen peuple. On vendait même, toutes cuites, les peaux de ces animaux. Si quelque malade avait besoin de pain blanc, on n'en pouvait trouver, ou bien il lui fallait le payer un

1. Le roi de Navarre prit la ville d'Eu en septembre 1589. Quelques jours plus tard, cette ville ouvrit ses portes à Mayenne, qui y séjourna avant de marcher sur Dieppe. Mais Henri IV s'en empara de nouveau après la bataille d'Arques.

2. Corneio dit 13000. Selon les auteurs, ce chiffre varie de 12000 à 30000.

3. On les appelait les chaudières d'Espagne.

écu la livre. Le beurre, qui servait auparavant à la nourriture ordinaire des pauvres et ne valait que quatre ou cinq sols la livre, ce qui équivaut à huit ou dix baïoques, se vendait alors trois écus au soleil[1]; les œufs coûtaient chacun dix à douze sols (le sol vaut deux baïoques et l'écu au soleil soixante sols). La mesure de blé se payait cent vingt écus et souvent plus, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire, et toutes les denrées étaient à proportion.

J'ai vu moi-même, dans les rues, des pauvres qui mangeaient des chiens tout crus, faute de bois pour les faire cuire. D'autres se nourrissaient des intestins d'animaux ramassés dans les ordures, ou bien des os de ces mêmes animaux réduits en poudre. Ce dernier essai venait de ce que l'ambassadeur d'Espagne avait un jour raconté, en bonne compagnie, que dans une place forte des Turcs, assiégée par les Perses, on avait mangé du pain fait d'ossements broyés. Ce propos fut d'abord pris en mauvaise part; mais, après expérience faite, on reconnut que ce moyen était bon et praticable[2]. Ce fait serait à peine croyable, s'il n'était attesté par ceux qui, comme moi, l'ont vu de leurs yeux. Pierre Corneio, qui a écrit en français, sur ce siége, une histoire[3] à laquelle j'ai emprunté quelques-uns des faits que je raconte, assure qu'il lui a été affirmé par un président que vingt-deux jeunes enfants avaient été mangés[4]. On ne lit, nulle part, qu'un fait semblable soit arrivé depuis

1. L'écu au soleil, ainsi nommé d'un petit soleil placé au-dessus de l'écu, était une monnaie d'or qui datait du règne de Louis XI et qui fut continuée par les successeurs de ce prince jusqu'à Henri IV. Un édit d'Henri III, du mois de septembre 1577, en fixa le prix à 60 sols parisis. La valeur intrinsèque de cette monnaie, qui pèse 3 gr. 30, serait aujourd'hui d'environ 12 fr., mais elle valait beaucoup plus du temps de la Ligue.

2. Dupuy, dans ses notes sur la Satyre Ménippée, dit qu'on nomma cette composition le « pain de Madame de Montpensier », parce qu'elle en avait loué l'invention. Il ajoute que cela dura peu, parce que ce pain causa la mort de ceux qui en mangèrent. L'Etoile dit la même chose.

3. *Discours bref et véritable des choses plus notables arrivées au siége mémorable de la renommée ville de Paris et défense d'icelle par monseigneur le duc de Nemours contre le roi de Navarre,* par Pierre Corneio, ligueur. Imprimé à Paris chez Millot en 1590. Il est bon de se souvenir que Corneio était Espagnol.

4. On peut lire Corneio sans y trouver trace de ce fait auquel Pigafetta ne paraît pas croire non plus. L'Etoile, dans son journal de Henri IV, raconte la fameuse histoire de la mère qui avait salé et mangé ses deux enfants morts de faim, et dans les mémoires pour l'histoire de France, attribués aussi à l'Etoile, on dit que les lansquenets mangèrent trois enfants, un à l'hôtel de Palaiseau et deux à l'hôtel de Saint-Denis.

le siége de Jérusalem. Pour moi, qui ne le sais que pour l'avoir entendu dire assez souvent, je n'oserais affirmer un fait aussi cruel dont la connaissance certaine n'est point parvenue à la cour du légat, où arrivaient cependant chaque jour des nouvelles très-sûres des incidents du siége. Georges Critton[1], qui a composé un discours en latin sur les mêmes événements, réfute l'assertion de ceux qui ont avancé ou cru une pareille monstruosité.

Le bois ne faisait pas moins défaut que le reste, et l'on fut réduit à briser les tables, les lits, les chaises, les bancs et même à se servir des toitures des maisons. Les pauvres allaient, hors de la ville, ramasser, dans les maisons vieilles et abandonnées, du bois qu'ils échangeaient contre du pain d'avoine.

Au début, le peuple alla quelque temps au bois de Madrid, ainsi nommé d'un château que le roi François Ier y avait fait élever en souvenir de sa captivité en Espagne[2]. On en coupa presque tous les arbres qui furent transportés à Paris, au grand soulagement général; mais l'ennemi y mit ensuite empêchement en tuant plusieurs personnes.

Les soldats commençaient alors à déserter; des bandes entières d'Allemands et d'autres soldats qui, n'étant plus payés et ne recevant pas les secours en vivres qu'ils demandaient, ne pouvaient plus résister à la famine, se sauvaient la nuit en escaladant les murailles. Il est à remarquer que les Allemands qui logeaient dans le palais neuf du duc de Nevers[3] souffrirent moins que les autres, quoique quelques-uns d'entre eux allassent encore par les rues et dans les maisons, se plaignant et mendiant. Cela provient de ce qu'ils démolirent les vieux bâtiments de ce seigneur, ainsi que les longs berceaux des jardins, et qu'ils en vendaient le bois, débité en petits morceaux. L'on rencontrait, dans les rues, leurs femmes chargées de ces petits fagots, qu'elles vendaient un quart d'écu les trois.

1. *Georgii Crittonii, Scoti, de liberata Parisiorum urbe gratulatio*, etc. Georges Critton, ainsi que nous l'avons dit dans l'introduction, était professeur de grec au Collége de France.

2. Ce château, qui ne fut démoli que sous Louis XVIII, était situé non loin du monastère de Longchamps, dans l'ancienne forêt de Rouvray, dont le bois de Boulogne est un reste.

3. Le texte dit « Nemours » ; mais c'est une erreur typographique, puisqu'on a vu, page 21, qu'une partie des soldats allemands étaient logés dans le palais neuf du duc de Nevers, près de la porte de Nesle.

Les maladies venaient encore augmenter toutes ces misères; la plupart des pauvres avaient les jambes enflées et beaucoup étaient atteints d'hydropisie qui, à mon avis, était produite par la bouillie de son d'avoine, les eaux qu'on buvait, les herbes et tous ces mauvais aliments que l'estomac ne pouvait digérer, ni le foie réduire en sang; tout l'organisme s'en trouvait affecté et il en résultait un mauvais air et de l'eau dans le ventre et dans les jambes, après quoi les gens devenaient jaunes et mouraient. Nous étions presque tous d'une maigreur effrayante et comme réduits à l'état de momies, de sorte que l'on pouvait dire, avec le Dante, que la peau de notre corps, soutenue par une très-mince couche de chair, laissait voir les os[1].

On eut de nouveau recours aux processions, et l'on fit des prédications dans diverses églises où le légat se rendit pour accorder des indulgences. Ces dévotions réconfortaient merveilleusement ce peuple si éprouvé; quand un prédicateur lui avait assuré qu'il serait bientôt secouru, il s'en retournait content, et cette assurance lui tenait lieu de pain, quoique, bien des fois déjà, il eût éprouvé d'amères déceptions et que les secours promis eussent plutôt paru fuir que s'approcher. Néanmoins sa constance était toujours la même et sa confiance dans les prédicateurs ne diminuait en rien, de sorte que l'on peut dire que ceux-ci ont été en grande partie les auteurs de la persévérance et de la patience des Parisiens.

Le duc de Nemours a fait également beaucoup en sachant habilement entretenir les grands de la ville dans la croyance d'un secours prochain, afin qu'ils ne s'abandonnassent pas au découragement et qu'ils persistassent énergiquement dans leur foi et dans leurs résolutions. L'ambassadeur d'Espagne doit être aussi remercié pour ses aumônes et ses encouragements; et, entre tous, le légat a incroyablement contribué au succès par ses paroles et ses actes. Sa présence, son saint ministère et sa haute dignité ont puissamment servi et aidé à la cause de Dieu et ils ont sauvé la ville de Paris, alors qu'elle était plongée dans une extrême détresse et presque réduite au désespoir.

Parmi les processions, il y en eut une qui fut surtout remarquable. Elle se composait de jeunes enfants, filles et garçons, âgés de sept ans au plus, au nombre de plusieurs mille, qui, vêtus de

1. Textuellement: « la peau parlait ».

toile grossière et pieds nus, allèrent de la grande paroisse des Saints-Innocents jusqu'à celle de Sainte-Geneviève, où, leurs prières achevées, ils se mirent tous ensemble à crier « miséricorde »: nul doute que ces voix virginales n'arrivassent jusqu'au ciel.

Malgré la grande rareté des vivres, il est certain que les boutiques des rôtisseurs ne furent jamais dépourvues de lapins, de poules, de chapons, de coqs d'Inde, de pigeons, de petits cochons de lait et de chair de vache, mais il est vrai aussi que tout cela coûtait très-cher.

Au risque de me répéter, je dirai encore quels prix élevés atteignirent toutes les choses nécessaires à la vie : le froment valut cent soixante écus, et plus, le rubbio de Rome, et, à la mesure de Venise, quarante écus le staio[1] ; le vin, trente-six écus le tonneau de deux cent quatre-vingts pintes (j'ai indiqué plus haut[2] la contenance de la pinte) ; la viande de veau, de bœuf et de mouton, un écu la livre ; celle de vache, sept à huit jules[3] au moins, et encore était-elle si sèche qu'on voyait aisément que la bête avait jeuné ; un petit poulet se paya six jules ; autant un pigeon ; une poule se vendit deux écus, un chapon trois, un coq d'Inde quatre. Une courge était payée huit jules et un melon douze ; on donnait deux jules et demi pour avoir un œuf, et plus de trois écus pour une livre de beurre ; on payait de même l'huile d'olive, qui finit par manquer tout à fait, mais on eut encore de l'huile de noix au même prix ; le lard ne coûtait guère moins. J'ai déjà parlé de la viande de cheval et des autres bêtes de somme dont le prix monta à un quart d'écu la livre.

Cette excessive cherté m'amène à dire que si, à l'époque de la maturité des blés, les paysans et la plus grande partie des mendiants n'avaient pas quitté la ville, avec la permission du Navarrais, pour se retirer dans des pays éloignés de Paris, où la cherté ne se faisait pas sentir, il est absolument certain qu'ils seraient tous morts de faim[4]. Aussi le Navarrais, reconnaissant la faute

1. Le rubbio des Etats de l'Eglise aurait valu à cette époque à peu près 6 hectolitres, et le staio 150 litres. Voir au sujet de ces mesures, si différentes selon les pays et les époques, la note 6, page 15.

2. Page 69-70.

3. Le jules était une monnaie de l'Eglise qui valait de 25 à 30 centimes et qui tirait son nom du pape Jules II. Il ne faut pas oublier non plus que l'écu, dont Pigafetta parle si souvent, est l'écu pontifical qui contenait 20 jules et représenterait à peu près 5 fr. 50 de notre monnaie actuelle.

4. Le 24 juillet, Henri IV, touché de compassion pour les souffrances de ces

qu'il avait commise, ne voulut plus accorder de laisser-passer à personne, espérant ainsi augmenter la détresse de Paris et le contraindre à céder, ou tout au moins provoquer par là quelque grave sédition parmi le peuple. Mais, peu après, pour en tirer de l'argent, on fit trafic des passe-ports et quiconque payait bien était sûr d'en obtenir.

A ce moment l'abbaye de Saint-Germain fut obligée de se rendre faute de vivres[1]. Elle était assez forte, et le capitaine Marc-Antoine, de Modène, qui la gardait avec cinquante soldats, avait résisté jusque-là aux assauts, ainsi qu'aux prières et aux menaces du maréchal d'Aumont, qui occupait le faubourg voisin. Ce capitaine m'a affirmé à moi-même que, pendant trois jours entiers, lui, ses soldats et les religieux n'eurent pour toute nourriture que l'herbe du jardin. Il fit alors des signaux au moyen des cloches et d'hommes postés dans ce but, afin d'indiquer son extrême détresse; mais, n'ayant pu être secouru, il se décida à capituler honorablement et sortit avec armes et bagages. Tous les faubourgs se trouvèrent ainsi entièrement abandonnés et au pouvoir de nos adversaires.

Sur ces entrefaites, Louis de Mantoue, duc de Nevers[2], oncle de son Altesse le duc régnant de Mantoue[3], se rendit au camp du roi de Navarre, avec les gentilshommes de sa suite et environ deux cents chevaux tirés des garnisons qu'il occupait.

Ce seigneur était resté longtemps indécis et paraissant en quelque sorte neutre, mais il attendait bien plutôt pour savoir lequel des deux partis il embrasserait. Lorsqu'il vit que l'ennemi s'approchait de plus en plus de Paris et qu'il crut la prise de cette ville imminente, il se décida alors pour le Navarrais.

---

malheureux, permit à trois mille d'entre eux de sortir de la ville, consultant en cela plutôt son bon cœur que la prudence, car cet acte de bonté l'empêcha probablement de prendre Paris, qui était à la dernière extrémité lorsque l'arrivée du duc de Parme le força à lever le siége. Pigafetta, qui se contredit ici un peu (voir page 52), glisse bien légèrement sur ce fait, tout à la louange du Béarnais.

1. C'était le 26 juillet, ainsi qu'on peut le lire dans l'« *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Germain des Prez* » par Dom Jacques Bouillart (Paris, 1724).

2. Louis de Gonzague, duc de Nevers, troisième fils de Frédéric II, duc de Mantoue. Voir sur ce personnage la note 1, p. 29.

3. Vincent Ier, fils de Guillaume Ier, frère du duc de Nevers, avait pris possession du trône ducal de Mantoue à la mort de son père, arrivée en 1587.

Peu après ces événements, le Conseil de la ville de Paris, qui se compose du prévôt des marchands et des échevins, reçut du duc de Parme une lettre par laquelle ce dernier exhortait le peuple à patienter encore un peu, affirmant que bientôt il viendrait en personne le secourir avec des vivres et une armée nombreuse et éprouvée. Il disait encore qu'il avait déjà mis en route les fantassins du régiment italien du colonel Camillo Capisucchi, le régiment espagnol des Alborotados (ce qui veut dire: mutins[1]), le nouveau régiment du comte de Colalte, la cavalerie wallonne et celle du duc de Lorraine, commandée par le comte de Chaligny, frère de la reine, veuve du roi Henri III[2]; de sorte que le duc de Mayenne, avec les troupes françaises que lui avaient amenées le seigneur de la Châtre[3], le colonel Saint-Paul[4], le marquis de Maignelay[5], le seigneur de Balagny[6] et le duc d'Aumale[7], se trou-

1. Ce régiment s'était mutiné en Flandre au commencement de cette année 1590. (*Chronologie novendire* de Cayet.)

2. Henri de Lorraine, comte de Chaligny, fils de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudémont et premier duc de Mercœur, était par conséquent le frère de Louise de Lorraine, veuve de Henri III, roi de France, morte à Moulins en 1601.

3. Voir, sur ce personnage, la note 2, p. 47.

4. Antoine de Saint-Paul, connu sous le nom de capitaine Saint-Paul, était d'une naissance obscure et soldat de fortune; il se fit déclarer comte de Réthelois par cri public, en vertu d'une donation du pape. Nommé maréchal de France par Mayenne, en 1593, il fut, comme La Châtre, l'un des quatre maréchaux de la Ligue. Ce fut lui qui, en 1590, amena le légat Caetano de Bourgogne à Paris. Il fut tué par le jeune duc de Guise, neveu de Mayenne, le 25 avril 1594, devant la grande église Saint-Pierre à Reims. (L'Etoile.)

5. Florimond de Halluin-Piennes, marquis de Maignelay. Il était, en 1591, gouverneur pour la Ligue de la ville de la Fère et il avait formé le projet de la rendre au roi; mais le duc de Mayenne en ayant été informé, y envoya Colas, vice-sénéchal de Montélimart et lieutenant de ses gardes. Ce dernier, suivi de huit capitaines et autres gens déterminés, rencontra dans la rue le marquis de Maignelay qui revenait de l'église, et, sans explication, il se jeta sur lui et l'assassina. (L'Etoile.)

6. Jean de Montluc, seigneur de Balagny, fils naturel du fameux diplomate Jean de Montluc, évêque de Valence, qui le légitima en 1567, suivit Henri III en Pologne et à son retour en France s'attacha au duc d'Alençon, qui lui fit obtenir le gouvernement de Cambrai. Il entra ensuite dans la Ligue et fut ramené plus tard au parti d'Henri IV par l'influence de sa femme, sœur de Bussy d'Amboise. Il obtint en 1594 le bâton de maréchal de France, épousa en secondes noces, en 1596, Diane d'Estrées, sœur de la fameuse Gabrielle, et mourut en 1603.

7. Charles de Lorraine, duc d'Aumale, grand veneur de France, reçut des

vait à Meaux à la tête d'environ dix mille fantassins et deux mille cavaliers. Il ajoutait qu'en présence de toutes ces forces, sans compter celles qu'il n'énumérait pas, les Parisiens ne devaient pas douter d'être promptement secourus, d'autant plus qu'il amenait avec lui de grandes quantités de grains et d'autres vivres.

Ce qui était étrange, c'était l'incrédulité des Politiques, des royalistes de Paris et d'autres encore, qui ne pouvaient se résoudre à croire à la réunion de ces troupes et encore moins à l'arrivée du duc de Parme en personne; ils traitaient ces nouvelles de sornettes et d'exagérations. Mais peu après, des messagers de notre armée réussirent, après bien des difficultés causées par les gardes ennemies, à pénétrer dans Paris. Ils apportaient des renseignements certains et complets sur tout ce qui s'était passé jusque-là. On apprit ainsi que le duc de Parme était déjà entré en France, à la tête de dix-huit à dix-neuf mille soldats, qu'il était passé à Guise, puis à Soissons et que, suivant la rive nord de la Marne, il avait gagné Meaux, où il s'était joint au duc de Mayenne le vingt-deux août.

On sut également que son Altesse avait été reçue par la ville de Meaux avec beaucoup d'honneurs et qu'il avait publiquement déclaré que le roi d'Espagne n'avait pas d'autres intentions que de favoriser les entreprises des catholiques, aider la Sainte-Union, extirper l'hérésie et empêcher que la couronne de France ne fût placée sur la tête d'un prince hérétique, ennemi de la religion catholique, apostolique et romaine; et que, pour obtenir ce résultat, il était lui-même résolu à consacrer toutes ses forces, et jusqu'à sa vie même, à cette sainte cause, sans pour cela aspirer à conquérir aucune forteresse, ni villes, ni châteaux, ainsi que quelques-uns le répétaient et que l'ennemi voulait le faire croire. Jusqu'alors le Navarrais n'avait pas cru à la venue du duc de Parme, aussi fut-il grandement étonné et très-irrité quand il apprit ces nouvelles, car il voyait bien qu'il ne pouvait s'emparer de Paris ni par la force, ni par la famine, ni par la ruse. Reconnaissant donc le danger qui le menaçait et voulant tout faire pour le con-

Seize, en sa qualité d'ardent ligueur, le commandement de Paris en 1589. Il fut battu avec Mayenne à Arques et à Ivry. Plus tard, chassé par les habitants d'Amiens, dont il était le gouverneur, il traita avec les Espagnols qu'il appela en Picardie. Le Parlement le déclara, pour ce fait, criminel de lèse-majesté et il fut écartelé en effigie, le 6 juillet 1595, sur la place de Grève. Il mourut à Bruxelles en 1631. (L'Etoile.)

jurer, il écrivit à ces mêmes prélats auxquels, peu auparavant[1], il n'avait pas voulu permettre d'aller trouver le duc de Mayenne, les priant maintenant de se rendre près de ce général, et leur envoyant, à cet effet, par le seigneur d'Andelot[2], qui était toujours prisonnier sur parole, des sauf-conduits aussi larges que possible et, en même temps, carte blanche (comme on dit) pour rétablir la concorde et traiter de la paix, la question de religion étant cependant toujours réservée.

Le cardinal de Gondi, l'archevêque de Lyon et le président Vétus[3], suivis d'autres personnages, se rendirent donc près du roi de Navarre, qui les attendait en dehors du Louvre, aux Tuileries, palais de la reine-mère, et, après s'être entretenus avec lui, continuèrent leur voyage pour aller trouver le duc de Mayenne, avec pleins pouvoirs pour conclure la paix. Mais cette ambassade fut sans résultat. L'archevêque de Lyon revint dire au Navarrais que le duc de Mayenne l'avait chargé de lui apprendre qu'il était trop tard, qu'il ne pouvait rien faire désormais sans le duc de Parme et que ce n'était plus le moment de parler de paix. Ce prélat retourna ensuite au camp catholique que dès lors il ne quitta plus. De son côté, le cardinal de Gondi se retira à son château de Noisy où je lui ai entendu dire qu'il n'avait jamais vu de plus belle armée que celle de la Ligue, et qu'il s'y trouvait bien dix mille hommes armés de piques et en grande partie de cuirasses.

Le Navarrais vit bien alors qu'il lui fallait renoncer à l'espoir de prendre Paris et à tous les avantages qu'il comptait en retirer. Il était sans argent, et le mécontentement gagnait son armée, frustrée de l'espoir du sac de Paris qui devait l'enrichir. De plus, et dans une certaine mesure, cette armée manquait aussi de vivres et surtout de vin; la plupart des hommes étaient presque nus, sans chemises, ni chapeaux, ni souliers, mal armés et avec des chevaux fatigués, maigres, déferrés et sans harnais.

Ces malheureux n'avaient pas d'autres moyens pour soulager leur misère et se procurer quelque argent, que de vendre secrète-

1. A l'entrevue de l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs. Voir les détails de cette entrevue à la page 74.

2. On peut relire, p. 66, ce que l'auteur raconte des agissements d'Andelot.

3. Jean Vétus, dévoué aux princes de Lorraine, fut choisi en 1589 par le duc de Mayenne pour faire partie du conseil qui devait régir le royaume. Il tomba dans une telle obscurité après la chute de la Ligue, qu'on ignore même l'époque de sa mort.

ment aux assiégés un peu de viande et des passe-ports qu'ils obtenaient facilement. Malgré cela le Navarrais maintenait tous ses gens dans leurs positions de siége et rien de sa part ne semblait faire prévoir un changement, ce qui donnait matière à grandes conversations parmi les assiégés, car il leur semblait impossible qu'il pût attendre ainsi l'armée catholique, avec toutes ses troupes éparpillées çà et là sur les deux rives de la Seine, sans les rassembler et les réunir pour combattre l'ennemi, comme l'indiquaient les plus simples règles militaires et comme lui-même, selon les bruits qui couraient, s'était vanté de vouloir le faire.

On était surtout généralement étonné qu'il tardât tant à partir, alors qu'il avait la certitude complète que le duc de Parme était à Meaux avec la plus grande partie de ses troupes.

Mais l'on sut après qu'il s'était trompé dans ses prévisions, lorsqu'il croyait avoir assez de forces pour continuer le siége de Paris et en même temps tenir tête à l'ennemi. Et maintenant qu'il était contraint de prendre une décision, il hésitait parce qu'il savait combien l'une et l'autre de ces entreprises étaient difficiles, pleines de périls et leur réussite douteuse; et il n'était pas facile de choisir la meilleure, toutes deux étant mauvaises. Car s'il allait en avant, avec toute son armée, s'opposer à l'ennemi, la ville de Paris se trouvait délivrée et il perdait ainsi tout le bénéfice du temps passé et des peines prises pour la réduire à l'extrémité, parce qu'il n'était pas douteux qu'elle serait alors ravitaillée immédiatement. Si, au contraire, il restait, en maintenant ses troupes divisées et répandues sur les rives du fleuve et éloignées les unes des autres, il est certain que l'armée catholique pouvait en toute sûreté s'approcher de la place et y faire entrer des vivres. Si, d'un autre côté, il laissait une partie de son armée pour garder le blocus, et qu'il menât l'autre affronter l'ennemi, il se trouvait très-inférieur en forces et courait grand risque de se faire battre. Entre tous ces partis, il choisit le moins mauvais, et, levant le siége de Paris, il partit avec toutes ses troupes à la rencontre de l'armée catholique.

Celle-ci se composait de beaucoup de capitaines, princes et seigneurs, tant italiens qu'espagnols et flamands, comme le prince d'Ascoli, le prince de Château-Beltram, le prince de Chimay, le marquis de Renty, le comte de Berlaimont, le comte d'Arenberg, Don Sanche de Leyva, le seigneur Jean-Baptiste de Taxis, autrefois ambassadeur en France et maintenant intendant général de l'armée, Don Alonzo Idiaquez, Don Antonio de Zuniga, mestre de camp

d'un régiment espagnol, Don Pietro Gaetano, neveu du légat, dont j'ai déjà parlé, le colonel Camillo Capisucchi, romain de nation, le comte Vicenzo Capra, gentilhomme de Vicence, et beaucoup d'autres capitaines, seigneurs et chevaliers, les plus braves qui eussent jamais porté les armes[1]. Peu de jours après, arriva le seigneur de la Motte[2], gouverneur de Gravelines et l'un des plus anciens capitaines du roi d'Espagne. Il commandait l'artillerie et l'arrière-garde de l'armée et remplissait les fonctions de mestre de camp et de général de l'artillerie.

Le jour suivant, l'armée, divisée en trois corps, l'avant-garde, le corps de bataille et l'arrière-garde, commença à marcher vers Paris et il était nécessaire qu'elle se hâtât pour faire cesser les souffrances des Parisiens, car ils en endurèrent d'incroyables entre l'arrivée du duc de Parme à Meaux et la venue en leur ville du seigneur de la Motte, c'est-à-dire durant six longs jours, pendant lesquels il leur semblait qu'ils allaient mourir de faim, avec des vivres tout près d'eux et une armée de secours presque à leurs portes. Ces quelques jours leur furent plus difficiles à supporter que tout ce qu'ils avaient souffert depuis le commencement du siége.

Le duc d'Aumale et le seigneur de la Châtre commandaient l'avant-garde; le corps de bataille avait à sa tête les ducs de Parme[3]

1. Nous n'avons point à nous occuper de ces seigneurs étrangers dont les noms sont cités, comme ici, sans commentaires, par tous les auteurs qui ont écrit l'histoire de cette époque. Il suffira de savoir que le marquis de Renty commandait les chevau-légers, que le prince d'Ascoli était le premier après le duc de Parme et la seconde personne de son conseil, que Don Antonio de Zuniga était mestre de camp (colonel) du régiment espagnol des Alborotados (mutins), Pietro Caetano, neveu du légat, mestre de camp du régiment des Napolitains, et Camillo Capisucchi, mestre de camp d'un autre régiment italien. (*Chronol. novenaire* de Cayet, *Mémoires de la Ligue* de Simon Goulard, etc.)

2. Valentin Pardieu de la Motte.

3. Alexandre Farnèse, duc de Parme et de Plaisance de 1586 à 1592, était fils d'Octave Farnèse, duc de Parme, et de Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint. Il naquit à Rome vers 1545 et devint l'un des plus grands généraux du XVI[e] siècle. Il s'attacha à la fortune de Philippe II, roi d'Espagne, auquel il rendit d'immenses services dans les Pays-Bas révoltés. Devenu duc de Parme par la mort de son père, en 1586, il continua à servir Philippe II et ne parut jamais dans ses États. Envoyé en France par son maître pour soutenir la Ligue, il força Henri IV à lever le siége de Paris en 1590, celui de Rouen en 1592 et prit plusieurs autres villes, Lagny, Corbeil, etc. Blessé devant Caudebec, en mai 1592, il retourna en Flandre et vint au mois de novembre suivant à Arras, d'où il se préparait à entrer une troisième fois

et de Mayenne; l'arrière-garde était conduite par le comte de Chaligny et le colonel Saint-Paul. Le duc de Parme en avait ordonné ainsi parce que ces seigneurs français connaissaient bien le pays, et en même temps par raison militaire, c'est-à-dire qu'il espérait se les attacher en leur accordant cette faveur, de préférence aux siens. On reconnut dans cette manière d'agir la sage prévoyance d'un habile capitaine.

Non-seulement, cette armée était admirablement organisée dans tout son ensemble, elle se faisait encore remarquer par la bonne installation de ses différents corps. Elle était rompue à tous les exercices de la guerre, bien disciplinée, active, courageuse et complètement pourvue de toutes les machines, instruments et ouvriers nécessaires à une campagne en pays étranger. On y voyait jusqu'à des charpentiers, des mariniers et des barques; et pour tout dire en un mot, cette armée ressemblait à une ville ambulante.

Le Navarrais, ayant appris, par ses coureurs, la marche des catholiques, fit rassembler dans la plaine de Bondy toutes ses troupes répandues autour de la ville, dans les faubourgs et les villages (c'est ce qu'on appelle, en français, ordonner le rendez-vous), et, dans la nuit du 29 août, il leva le siége, laissant entièrement libres les faubourgs, l'abbaye de Saint-Germain et tous les villages, excepté la ville de Saint-Denis qui resta en son pouvoir et suffisamment gardée.

Cette nouvelle tant désirée nous fut apportée par le capitaine Filippo Crivello de Montagnana, dont j'ai parlé plus haut; il accourut, dès le lever du jour, au cloître où logeaient le légat et les prélats[2], et là, appelant ses amis par leur nom : « Allons, allons, criait-il, courage, l'ennemi est parti. »

Le roi de Navarre s'achemina donc vers le duc de Mayenne et l'armée catholique, à la tête de toutes ses troupes qui pouvaient se

en France; mais il mourut dans cette ville le 2 décembre 1592, âgé de 45 ans, ou de 47 suivant d'autres. Son corps, revêtu suivant sa volonté d'un costume de capucin, fut transporté en grande pompe à Parme, où il fut inhumé chez les capucins de cette ville. (*Chronologie novenaire* de Cayet. — L'Étoile. — *Mémoires de la Ligue*, de Simon Goulart, etc.)

1. C'était le 25 avril que le roi de Navarre s'était emparé du pont de Charenton pour commencer l'investissement et le blocus de Paris, dont le siége aurait alors duré quatre mois et cinq jours.

2. On lit, dans l'Étoile, que le prélat logeait dans la maison de l'évêque de Paris.

monter, ainsi que je l'ai déjà dit, à cinq mille cavaliers, parmi lesquels se trouvaient trois mille gentilshommes et six princes, et seize mille fantassins, en y comprenant quelques compagnies d'Allemands et près de quatre mille Suisses des anciennes gardes du feu roi[1], qui n'avaient pas touché de solde depuis longtemps et auxquels il était dû deux cent mille écus. L'artillerie se composait de douze bonnes pièces de canon.

Cette armée comptait beaucoup de vaillants et fameux capitaines, parmi lesquels le roi de Navarre se faisait fort de mériter le premier rang; puis venaient le duc de Nevers[2], les maréchaux de Biron[3] et d'Aumont[4], le vicomte de Turenne[5], personnage très-riche, les seigneurs de Châtillon[6], de la Noue[7], de la Boulaye[8], de la Guiche[9]; ce dernier était grand-maître de l'artillerie. Il y avait aussi le duc de Montpensier[10], prince du sang, et d'autres colonels et capitaines de moindre importance, mais chacun de ceux que je viens de nommer se croyait capable de commander l'armée.

Parmi les fantassins, il n'y avait que les Suisses et les Allemands qui eussent des piques; l'infanterie française, dans cette armée du moins, ne se servant que d'arquebuses. La cavalerie n'a pas de lances, parce que depuis quelque temps déjà les Français l'ont abandonnée comme n'étant pas utile (selon eux) ou peut-

1. Henri III.

2. Louis de Gonzague. Voir à son sujet la note 1, p. 20, et la note 2, p. 82.

3. Voyez, sur ce personnage, la note 4, p. 27.

4. Voyez, sur d'Aumont, page 20, note 3.

5. Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, né en 1555, mort en 1623, s'attacha à Henri de Navarre et contribua en 1587 à la victoire de Coutras. Il devint duc de Bouillon en 1591 par son mariage avec Charlotte de la Mark et fut créé maréchal de France en 1592.

6. François de Coligny, fils de l'amiral, était très-dévoué à Henri IV. D'Andelot était son frère.

7. François de la Noue, dit Bras de Fer. Voyez, page 25.

8. Le seigneur de la Boulaye était le fils du gouverneur de Fontenay-le-Comte auquel Henri III avait confié la garde du vieux cardinal de Bourbon, le roi de la Ligue. Ce seigneur épousa, le 14 janvier 1604, M[lle] de Rosny, et son mariage fut célébré dans l'église d'Ablon. (L'Etoile.)

9. Philibert de la Guiche. Voir, sur ce personnage, la note 4, p. 26.

10. Henri de Bourbon, duc de Montpensier, né en 1573, mort en 1608, fut toujours très-dévoué à Henri IV. Il épousa Henriette-Catherine, duchesse de Joyeuse, dont il n'eut qu'une fille, qui fut mariée, en 1626, à Gaston d'Orléans, frère du roi Louis XIII. (L'Etoile.)

être pour n'avoir pas la peine de la porter, mais aussi le cavalier est recouvert d'une armure de toutes pièces, très-lourde, et, la large épée à la main, il attend le choc de la lance ennemie; celle-ci brisée ou perdue, il combat son adversaire à armes égales. Quand l'armée est en marche, les Français n'ont pas l'habitude de se retrancher dans la campagne; ils se reposent commodément dans les villes et les villages, en tenant les chevaux tout sellés et en se gardant par des sentinelles nombreuses et resserrées, qu'ils placent dans les endroits convenables.

Quant à l'armée catholique, elle comptait, ainsi que je l'ai déjà dit, beaucoup de Français, sous les ordres du duc de Mayenne, et des troupes étrangères, c'est-à-dire espagnoles, italiennes, allemandes, wallonnes, flamandes, irlandaises et lorraines, commandées par le duc de Parme. Ces étrangers formaient un total d'environ vingt mille hommes, tant cavaliers que fantassins. La cavalerie était armée de bonnes lances, et chacune de ses compagnies avait un certain nombre de ces arquebusiers à cheval qui sont d'une si grande utilité dans le combat. On les appelle en France des carabiniers. Ils marchent en troupe, un peu en avant de l'escadron disposé en bataille, et pendant l'action, ils escarmouchent sur les flancs.

Les généraux français étaient le très-vaillant duc de Mayenne, le duc d'Aumale, son cousin, monseigneur de la Châtre, très-estimé pour son courage et sa prudence; le colonel Saint-Paul, gouverneur, pour la maison de Guise, de la Brie et de la Champagne, homme actif et prompt à l'exécution; le chevalier d'Aumale, frère du duc, commandant général de l'infanterie de France; le comte de Chaligny, et d'autres mestres de camp, colonels et capitaines parmi lesquels on remarquait le seigneur de Balagny, gouverneur de Cambrai, le marquis de Maignelay et quelques autres.

Le duc de Parme avait avec lui une élite d'hommes de guerre dont il était encore le plus habile et le plus vaillant; après lui venaient le marquis de Renty[1], de la maison de Lalain[2], le seigneur de la Motte, capitaine-général d'environ vingt pièces d'artillerie. Cet officier, de même que le seigneur de la Noue, de l'armée

1. Ce marquis de Renty reçut plus tard, au siége de Corbeil (octobre 1590), une blessure dont il mourut. (Cayet.)

2. Famille noble de Flandre dont le membre le plus connu fut le célèbre Jacques de Lalain, surnommé le Bon Chevalier, né vers 1421, mort en 1453.

du Navarrais, n'avait qu'un bras, un coup de mousquet lui ayant fait perdre le bras droit.

Sans m'occuper davantage des autres chefs dont, au reste, j'ai déjà parlé, je dirai que tous les capitaines et seigneurs de cette armée étaient des personnages de haut rang et de grande importance, qui s'étaient distingués, dans les guerres de Flandre, par mille preuves de bravoure.

Chaque soir le duc de Parme, suivant en cela les bons préceptes militaires des Romains ses ancêtres[1], se retranchait dans la campagne. La nuit, il visitait les quartiers, les corps de garde et les sentinelles. L'on disait qu'il ne faisait qu'un repas dans le milieu du jour et un autre dans le courant de la nuit; encore, le plus souvent, mangeait-il debout et seul.

On racontait aussi qu'il couchait presque toujours sur la paille et tout habillé. Il se conduisait envers les Français avec tant de discernement et d'adresse qu'on ne saurait croire combien il en était aimé et respecté. Aussi la plus cordiale entente régnait-elle entre eux et lui.

Telles étaient les armées qui s'avançaient l'une vers l'autre pour se combattre; voilà aussi quels en étaient les chefs.

L'armée ennemie ayant abandonné le siége de Paris, comme je l'ai raconté précédemment, les Parisiens, par milliers comme des fourmis, sortirent par toutes les portes, avec une joie, une allégresse extraordinaire. Ils allaient, visitant les campements de leurs adversaires, se montrant l'endroit où était l'artillerie destinée à battre les murs pour donner l'assaut, celui où ils creusaient des mines, la place où ils avaient mis leurs échelles; ils se rappelaient que là était le logement du seigneur de Châtillon, plus loin, celui du maréchal d'Aumont. Ils étaient comme les Troyens après le départ trompeur des Grecs, ainsi que le raconte Virgile dans les vers suivants du deuxième livre de l'Énéide :

> Ergo omnis longo solvit se Teucria luctu :
> Panduntur portæ; juvat ire, et Dorica castra,
> Desertosque videre locos, littusque relictum.
> Hic Dolopum manus, hic sævus tendebat Achilles,
> Classibus hic locus; hic acie certare solebant.[2]

1. Le duc de Parme était né à Rome.

2. Pigafetta, qui écrit pour ses compatriotes, donne de ce passage de Virgile une traduction en vers italiens qu'il attribue à un cardinal de Médicis, ou au poète Molza de Modène. Écrivant pour des Français, nous croyons

Les Parisiens trouvèrent leurs faubourgs complètement ruinés; on n'y voyait que débris et maisons abandonnées; l'on remarquait surtout que cette race folle des Huguenots s'était acharnée contre les églises, qu'elle y avait brisé et jeté à terre les reliques et les images des saints, et détruit les autels et les vitraux peints.

Toutes les barricades et les retranchements de l'ennemi furent immédiatement abattus. On fouilla ensuite les maisons et, dans quelques-unes, on retrouva une certaine quantité de pains blancs, d'autres vivres et divers objets que l'ennemi, dans sa précipitation, y avait abandonnés la nuit précédente.

Il est certain que si le siége eût duré une semaine de plus, les Parisiens auraient été contraints par la faim à ouvrir leurs portes à l'ennemi et à accepter ses conditions, d'autant plus qu'à toutes les autres privations vint encore s'ajouter celle du vin, qui, jusqu'alors, n'avait pas fait faute. En effet, les tavernes étaient abondamment pourvues de très-bons vins d'Espagne et d'autres pays; mais, au moment de la levée du siége, on en manqua totalement, comme auparavant l'on avait manqué de pain, et on fut alors obligé de boire du vin nouveau fabriqué avec les raisins des environs de Paris. Ces sorties et ces récoltes n'étaient cependant pas sans danger, car, pendant que les Parisiens, heureux de se sentir libres, se répandaient sans crainte dans la campagne, un groupe de ces derniers fut, un jour, attaqué par une bande de cavaliers qui tuèrent et blessèrent quelques personnes et emmenèrent les autres prisonnières.

Dans la matinée de ce même jour où Paris fut délivré[1], le légat, le duc de Nemours, les princes, les princesses et les magistrats, suivis d'un grand concours de peuple, allèrent en procession à la grande église cathédrale, pour y chanter un *Te Deum laudamus* et remercier Dieu de la délivrance de la ville.

Les jours suivants, le peuple, poussé par le besoin, s'en allait dans les vignes manger les raisins qui étaient très-abondants cette

---

bien faire en laissant de côté ces vers italiens et en les remplaçant ici par la traduction française des vers de Virgile :

« Après un si long deuil, la Troade entière renaît à la joie. On ouvre les » portes, on s'empresse de sortir. On aime à visiter le camp des Grecs, ces » plaines, ces rivages qu'ils ont abandonnés. Ici campaient les Dolopes, là se » dressaient les tentes du cruel Achille. Ici était la flotte; là combattaient les » ennemis. »

1. 30 août 1590.

année-là, et, en les mangeant et les emportant, il causait plus de dommage que l'ennemi. Il y eut des querelles, et les paysans, en voulant défendre leur bien, tuèrent quelques individus, ce qui occasionna la publication d'un édit par lequel il était défendu à qui que ce fût, sous peine de la potence, d'aller prendre ou manger des raisins dans les vignes.

Vers le même temps, alors que la ville, n'étant plus bloquée, commençait à éprouver quelque soulagement, le Navarrais réunit toute son armée dans la plaine de Bondy, d'où il partit en ordre pour aller offrir le combat aux catholiques. Il fit occuper la ville de Claye, où ceux-ci devaient passer pour se rendre à Paris; mais ils ne suivirent pas cette route et inclinèrent plus à gauche, vers Lagny et la Marne. Le roi de Navarre envoya alors au duc de Mayenne un héraut porteur du guidon royal et chargé de le provoquer au combat. Mayenne envoya de suite ce héraut au duc de Parme, et celui-ci le renvoya à Mayenne. Ils firent ainsi plusieurs fois assaut de courtoisie, et finalement le duc de Parme, prié de vouloir bien faire réponse, parla au héraut en ces termes : « Dites à votre maître que je suis venu en France par l'ordre du roi mon seigneur, pour extirper l'hérésie de ce royaume, ce que j'espère, avec la grâce de Dieu, mener à bien avant d'en sortir. Si je trouve que le meilleur moyen de parvenir à ce but soit de livrer bataille, je le ferai et forcerai bien votre maître à l'accepter, sinon je ferai ce qui me paraîtra le plus convenable. »

Le Navarrais envoya ensuite le seigneur de Châtillon et le seigneur de Lavardin[1] pour reconnaître le village de Chelles, afin d'y installer les logements. Ils y trouvèrent les officiers des ducs[2] qui y étaient venus dans le même but et qui se retirèrent de suite vers leur campement en escarmouchant. L'ennemi s'installa donc à Chelles et dans les environs avec toutes ses troupes. Les ducs se trouvaient non loin de là, à un mille environ en avant dans la direction de Lagny, dont ils n'étaient guère éloignés que d'un

1. Jean de Beaumanoir, marquis de Lavardin, né dans le Maine en 1551, mort en 1614. Il prit, dans les rangs des Huguenots, une part active aux guerres de religion, se fit catholique après la Saint-Barthélemy où avait péri son père, et s'attacha à Catherine de Médicis. Il assista, sous les ordres du duc de Joyeuse, à la bataille de Coutras et se rallia peu après à Henri IV, qui le nomma en 1595 gouverneur du Maine et maréchal de France. Lavardin était dans le carrosse du roi lorsque ce prince fut assassiné par Ravaillac le 14 mai 1610.

2. Le duc de Parme et le duc de Mayenne.

demi-mille. Ils occupaient un marais traversé par un ruisseau, et l'armée tout entière ne s'épargnait pas la fatigue pour fortifier sûrement cet endroit, déjà naturellement fort, en y élevant à la hâte des remparts de terre et en creusant des tranchées et des fossés. La position de l'armée catholique offrait donc toute sécurité, placée qu'elle était entre le marais et la Marne. Entre les deux camps s'étendait une plaine au-delà de laquelle, vers le couchant, mais un peu sur le côté, s'élevaient deux collines formant entre elles une petite vallée; derrière se trouvaient un bois épais et le château de Brou. C'était tout près de là que les troupes ennemies du camp de Chelles étaient rassemblées.

Les armées étant ainsi disposées, le Navarrais s'avança le 1er septembre à la vue de l'ennemi et disposa toutes ses troupes en ordre de bataille. Son aile droite ou, comme on dit, l'avant-garde, occupa l'une des deux collines où il plaça les Suisses et une partie des Français, divisés en plusieurs corps, avec six pièces d'artillerie. L'aile gauche, nommée arrière-garde, et composée des Allemands et du reste des Français, occupait l'autre colline avec un pareil nombre de bombardes.

La cavalerie, formant le corps de bataille, était entre les deux ailes, dans la vallée, et se partageait en plusieurs escadrons, en avant de chacun desquels se voyaient de longues files d'arquebusiers. Ces soldats, que l'on appelle mousquetaires, portent de lourds fusils ainsi que la fourche qui sert à les appuyer, et ils lancent, avec cette arme, des balles de plus de deux onces. Ils avaient l'ordre de faire de violentes décharges contre l'ennemi, puis de se retirer dans les vides laissés par la cavalerie, pour recharger leurs armes.

Le Navarrais se trouvait dans le plus important de ces escadrons, avec la majeure partie des gentilshommes. Il était précédé de ses dragons, troupe formée d'un choix d'arquebusiers à pied dans lesquels il avait la plus grande confiance. Cet ordre de bataille était tourné du côté du couchant et menaçait sur le flanc les tranchées des catholiques.

Un cavalier piémontais qui faisait partie de l'armée des Huguenots, et que j'ai plus tard rencontré à Bâle, m'a raconté qu'ils restèrent ainsi en bataille tout le milieu du jour jusqu'au soir, provoquant et menaçant l'ennemi. Cette armée, m'a-t-il encore dit, comprenait dix-huit mille fantassins et six mille cavaliers dont quatre mille gentilshommes, car, et c'est l'habitude en France, le bruit

de la guerre qui se faisait, avec l'aide des étrangers, pour la possession du royaume, en avait fait accourir un grand nombre au camp. Il y avait aussi six princes du sang royal, savoir : le Navarrais, le marquis de Conti et le comte de Soissons[1], son frère ; le duc de Montpensier[2]; le duc de Longueville et le frère de celui-ci[3].

Les ducs montèrent sur une colline pour voir les troupes ennemies rangées en bataille, et le duc de Parme fut étonné de leur nombre et de leur bon ordre[4]. Ils rentrèrent ensuite au camp, ne se souciant point de faire sortir l'armée catholique, ni d'en venir aux mains, parce que celle du Navarrais était dans une position tellement avantageuse qu'il n'y avait pas moyen de l'attaquer soit en flanc, soit par derrière, encore moins de l'entourer, et qu'il aurait fallu l'aborder de front ; ce qui non-seulement est contraire aux règles de l'art militaire et aux enseignements des guerriers expérimentés, mais leur eût fait en outre courir le risque d'un désastre, dont les conséquences eussent été très graves.

Les armées restèrent ainsi près de huit jours sans se décider à attaquer, les Navarrais ne voulant pas quitter leurs positions avantageuses pour descendre dans la plaine, et encore moins s'avancer pour combattre devant le marais ; et les catholiques n'étant pas plus décidés à les aller trouver dans la situation élevée et forte qu'ils s'étaient choisie. Chacun donc, par habileté militaire, restait où il était. Il y eut cependant quelques escarmouches de cavalerie, mais sans importance.

1. François de Bourbon, prince de Conti, connu aussi sous le nom de marquis de Conti, et Charles de Bourbon, comte de Soissons, étaient fils de Louis Ier, prince de Condé, frère d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre ; leur mère était Françoise d'Orléans-Longueville. Henri Ier, prince de Condé, qui joua un rôle si actif dans les guerres de religion et qui mourut en 1588 à Saint-Jean-d'Angély, était le frère aîné de ces deux princes et, comme eux, cousin-germain du roi.

2. Voir, sur le duc de Montpensier, la note 10, page 89.

3. Henri d'Orléans, duc de Longueville, qui fut gouverneur de Picardie où il mourut en 1595, et François d'Orléans, comte de Saint-Paul, duc de Fronsac et de Château-Thierry, étaient fils de Jean-Léonor d'Orléans, duc de Longueville, comte de Dunois. Ils descendaient directement du célèbre Dunois.

4. Selon la plupart des auteurs, le duc de Parme aurait été plus qu'étonné à la vue de l'armée d'Henri IV, et se serait plaint à Mayenne d'avoir été trompé sur l'importance de cette armée qu'on lui avait dit n'être composée que de dix mille hommes mal armés, mal équipés et sans discipline. (*Chronologie novenaire*, de Cayet ; *Mémoires de la Ligue*, de Simon Goulart.)

Ensuite, pour montrer qu'ils ne refusaient pas la bataille par crainte de l'ennemi[1], les ducs firent disposer près de Lagny, ville située sur la rive sud de la Marne, un pont de bateaux sur lequel passèrent deux régiments d'infanterie. Quant à eux, ils restèrent sur la rive nord de la rivière avec le reste de l'armée et firent battre les murailles de la ville par neuf canons dont les boulets traversaient la Marne avant d'arriver à leur but; les fantassins, qui avaient déjà passé sur le pont de bateaux, devaient donner l'assaut quand la brèche serait suffisante.

Le vendredi, veille de la Notre-Dame de septembre, la ville de Lagny fut battue depuis le matin jusqu'au soir, et, l'artillerie ayant ouvert une large brèche, elle fut prise d'assaut, saccagée et démantelée. Le Navarrais tenta bien de la faire secourir par de la cavalerie et un régiment d'arquebusiers à pied, mais c'était une entreprise extrêmement difficile. Il leur fallut, en effet, passer la Marne à gué et ils furent alors défaits et en partie massacrés par notre cavalerie placée en embuscade. Si quelques-uns réussirent à pénétrer dans la ville, ils durent partager le sort de la garnison, qui, composée de huit cents hommes, fut passée tout entière au fil de l'épée. Le seigneur de la Fin, gouverneur de Lagny[2], fut fait prisonnier avec une centaine de capitaines et gentilshommes. Quant aux catholiques, ils n'eurent pas plus de dix à douze morts.

Cet exploit, accompli sous les yeux du Navarrais et de son armée, leur causa à tous un grand dépit, et, soit qu'ils perdissent la patience, qualité qui n'habite pas souvent avec les Français, soit qu'ils voulussent se venger du tort que leur causait la perte de Lagny, et de l'affront qu'ils y avaient reçu, soit encore pour attirer les catholiques au dehors de leurs retranchements et les amener à combattre, le Navarrais, poussé peut-être aussi par la privation de toutes choses et surtout d'argent, résolut de dispenser son

1. Le duc de Parme agit de ruse en cette circonstance ; il s'avança comme pour attaquer Henri IV, et, pendant que celui-ci l'attendait et se préparait à le recevoir, le duc fit faire le pont sur la rivière et préparer l'attaque de Lagny, dont il s'empara avant que le Navarrais ait pu s'y opposer, le vent portant le bruit du canon d'un autre côté et le brouillard étant très-épais ce jour-là. (Davila, lib. XI; *Chronologie novenaire* de Cayet; *Mémoires de la Ligue*, de Simon Goulart, tome IV, p. 330.)

2. Ce brave seigneur, qui tenait Lagny pour Henri IV, défendit cette ville avec beaucoup de bravoure, et, n'ayant pu être secouru, succomba honorablement après avoir été blessé. (Davila, lib. XI.)

armée qu'il ne pouvait peut-être plus retenir davantage; mais il voulut le faire avec quelque apparence d'honneur pour lui et avec dommage et honte pour l'ennemi, si cela se pouvait, en tentant auparavant une entreprise grande, difficile, et regardée même comme impossible.

En conséquence, le dimanche suivant, il donna l'ordre à son armée de quitter Chelles dans le plus grand silence et sans aucun des signaux et des bruits militaires de tambours et de trompettes accoutumés; puis, ordonnant que le reste de l'armée le suivît, il partit en personne avec le seigneur de Châtillon, l'infanterie gasconne et ses meilleures troupes de cavalerie, et vint, un peu avant minuit, se poster tout près des murs de Paris, dans le faubourg Saint-Jacques. Les sentinelles entendirent du bruit et donnèrent l'alarme. Aussitôt, par toute la ville, on courut aux armes, au milieu d'une tempête effroyable de cris et de rumeurs qui n'était dominée que par le son des tambours et le bruit des cloches sonnant à toute volée.

Et cela eût pu être prévu, car la veille au soir, chez le duc de Nemours où je me trouvais (et j'affirme hautement la vérité de ce que j'avance), j'ai entendu dire à haute voix par un officier français, que l'ennemi avait désigné la nuit suivante pour venir donner l'escalade et que des paysans avaient rencontré des charrettes chargées des engins nécessaires à l'exécution de ce projet; mais personne ne voulut le croire.

Cependant, quelques jésuites, suivis de leurs écoliers, furent les premiers qui coururent aux murailles pendant qu'on donnait l'alarme. Ils se placèrent sur le parapet, abrités derrière les créneaux, entre la porte Saint-Jacques et la porte Saint-Marcel; puis, voyant qu'il n'y avait aucune garde, ils placèrent une dizaine d'entre eux en sentinelle. Pendant ce temps, ceux de la ville, n'entendant plus aucun bruit de cloche ni de tambour, et ne voyant personne du dehors paraître aux murailles, crurent à une fausse alerte et rentrèrent chez eux[1]. Mais les bons jésuites (Dieu les inspirait, je crois) restèrent fermes à leur poste et veillèrent ainsi jusqu'à quatre heures après minuit. Ils entendirent alors du bruit dans le fossé, juste en dessous de l'endroit où ils se trouvaient, ce qui leur fit penser que l'ennemi était là. Mais l'obscurité était si grande, à cause d'un brouillard épais qui s'était levé,

1. Ceci se passait le 10 septembre.

que, ne pouvant rien distinguer, ils crièrent aux armes. Malgré cela les ennemis ne discontinuèrent pas de placer leurs échelles et de monter à la muraille.

Le premier qui parvint en haut se trouva justement devant un jésuite qui le frappa si rudement d'une vieille hallebarde, dont il était armé, qu'il la lui brisa sur la tête et le précipita en bas. Les compagnons de ce jésuite en firent autant à quelques autres assaillants. L'un de ceux-ci avait déjà atteint le haut du mur et retirait à lui son échelle pour descendre dans la ville; il la tenait de la main gauche, la droite était armée d'un fort coutelas, lorsque les bons pères le pressèrent si vivement avec deux pertuisanes qu'ils lui firent lâcher son échelle et, quoiqu'il combattît courageusement et leur portât de nombreux coups, il fut à la fin frappé à la gorge et tomba dans le fossé comme les autres[1].

A ce bruit accoururent un avocat anglais du nom de Guillaume Balden et un libraire nommé Nivelles.

Ce dernier, qui s'était beaucoup employé pour son pays, tant à Rome qu'ailleurs, fut, plus tard, tué sous mes yeux, d'un coup d'arquebuse, au siége de Corbeil[2].

Aussitôt arrivés aux remparts, l'anglais et le libraire prêtèrent d'abord main-forte à l'un des jésuites luttant contre un ennemi qui voulait monter malgré tout, et l'aidèrent à tuer celui-ci et à le précipiter dans le fossé. L'avocat, en apercevant ensuite un autre qui était déjà parvenu sur le mur et qui s'apprêtait à replacer son échelle du côté de la ville, se précipita sur lui et le rejeta dehors en lui coupant tout net la main droite d'un coup d'épée.

Bientôt la ville tout entière accourut à ce poste dangereux, le duc de Nemours lui-même s'y rendit en personne. L'on jeta de la paille allumée dans le fossé, et l'on découvrit alors les ennemis qui étaient déjà au moins deux mille, et qui se sauvèrent en abandonnant une grande partie de leurs échelles.

En comptant les deux autres moyens employés par l'ennemi pour s'emparer de la ville de Paris, c'est-à-dire la famine et les tentatives de soulèvement par les Politiques, celui-ci fut le troisième et le plus évident. Il est bien certain que, si au lieu de six échelles, ils en avaient placé six cents au moins, en divers endroits

1. De Thou (livre 99) paraît beaucoup douter de ce fait.

2. Le 25 septembre 1590, jour où le duc de Parme fit une tentative infructueuse contre Corbeil, ainsi qu'on le verra plus loin.

(et ils pouvaient aisément le faire, puisqu'ils en avaient plus de quinze cents à leur disposition), ils auraient eu beaucoup de chances de réussir dans leur entreprise. Les chances étaient d'autant plus grandes qu'à ce moment chacun était si las et si affaibli par les souffrances du siége, qu'à peine pouvait-on se tenir debout, et que, d'un autre côté, la garde de la ville était partout aussi négligée par les troupes de la garnison que par le peuple, celui-ci étant complètement rassuré par le voisinage si rapproché de l'armée de secours et considérant comme impossible que l'adversaire eût l'audace de tenter une pareille entreprise après avoir abandonné le siége.

Il est probable que le Navarrais comptait sur l'abandon des postes et qu'il avait l'intention, une fois entré dans la ville, d'y mettre le feu et de la couvrir de ruines et de honte, puis de se retirer; car, tenter, avec aussi peu de monde qu'il en avait, de conserver une ville si importante et si peuplée et de plus protégée par la vaillante armée des ducs, qui était si proche, eût été, de sa part, une entreprise bien téméraire et en dehors de tous les principes de la guerre[1].

De tout ce qui précède, il faut conclure que cinq causes ont puissamment contribué à nous conserver la ville de Paris, causes toutes si également indispensables, que si l'une d'elles seulement eût manqué, la résistance n'eût plus été possible. Nous voyons en premier lieu la valeur et l'habileté militaire du duc de Nemours, gouverneur de la ville; puis la présence, l'autorité, la haute intelligence, le grand courage, l'exemple et les secours du très-illustre et très-révérend monseigneur Henrico Caetano, cardinal-légat; les aumônes de l'ambassadeur d'Espagne, de l'évêque de Paris et de beaucoup d'autres; la persuasion employée, avec tant de succès, par les prédicateurs, auprès du peuple, qui avait en eux la plus entière confiance pour les affaires de l'État; et enfin les nouvelles envoyées par le duc de Mayenne et constamment publiées par les princesses, et surtout par madame de Montpensier, femme éminemment remarquable par son courage viril, sa hardiesse et son

1. Pigafetta exagère beaucoup quand il raconte la tentative d'escalade si vaillamment repoussée par les jésuites, et on voit qu'il ne fait pas de difficultés pour pénétrer des intentions qu'il suppose gratuitement au roi, dans le cas où ce prince aurait réussi dans son entreprise. On peut, du reste, juger la partialité de notre auteur en lisant les mêmes faits rapportés impartialement par Cayet dans sa *Chronologie novenaire* (t. I, lib. II, p. 381).

habileté. Et nous pourrions, à ces cinq causes, en ajouter une sixième, qui serait la vigilance et le dévouement des bons jésuites à ne pas abandonner, pendant cette fameuse nuit, la garde de la muraille menacée, et leur courage à combattre et à donner l'alarme.

Mais tous ces arguments sont mondains; c'est Dieu, qui, dans sa miséricorde, s'est plu à conserver la ville de Paris, en mettant au cœur du roi d'Espagne la volonté d'y envoyer son plus grand capitaine, en personne, avec une armée ancienne et éprouvée; car autrement, les fatigues de tous ces nobles seigneurs, leurs travaux, leurs dangers, leur sage prévoyance même, eussent été vains et inutiles.

Sa tentative avortée, le Navarrais licencia les gentilshommes, les seigneurs et les princes, les envoyant combattre la Ligue dans diverses provinces. Il garda avec lui le maréchal de Biron et quelques seigneurs huguenots, comme Châtillon, le vicomte de Turenne, la Trémouille et quelques autres. Il conserva également les Suisses, quatre mille fantassins et environ deux mille cavaliers; c'est ce qu'il appelait son camp volant; il se retira ensuite dans la ville forte de Senlis et à Compiègne, places peu éloignées de Paris et situées entre les rivières de Marne et d'Oise.

Cependant Paris fut promptement ravitaillé par les pays circonvoisins. Un premier convoi de vivres lui arriva, le premier septembre, venant de Dourdan, ville peu éloignée et appartenant à madame de Nemours. Ce secours était conduit par le capitaine Giacomo, ferrarais, attaché au service de cette princesse depuis fort longtemps[1].

Quelle fête ce fut pour le peuple de voir, durant presque tout un jour, entrer dans la ville affamée des troupeaux de bœufs, de vaches et de moutons, puis des chars, des chevaux et d'autres bêtes de somme chargés de vivres. Les hommes, les femmes, les jeunes filles et les jeunes garçons, portaient aussi des provisions de toute nature. Le besoin de se nourrir était si impérieux, qu'on arrêtait les vaches dans les rues pour les traire. En un instant le prix des vivres baissa considérablement et revint à un taux supportable.

1. Anne d'Este, duchesse de Guise et plus tard duchesse de Nemours, était fille d'Hercule II duc de Ferrare et de Renée de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Voir, sur cette princesse, les notes 1, p. 20, et 3, p. 75.

Un second convoi[1], beaucoup plus important que le premier, vint de Chartres; un troisième arriva de Dreux, mais ne parvint pas entier à Paris parce que l'ennemi en enleva une partie en chemin. Chartres et Dreux appartiennent au duc de Ferrare[2].

Les boulangers recommencèrent donc à vendre du pain, et il ne parut bientôt plus que l'on venait, tout récemment encore, de subir une aussi effroyable famine.

Au commencement, le désir que tout le monde avait de se procurer des vivres était si grand qu'il en résulta beaucoup de confusion, chacun voulant acheter avant que les denrées ne fussent réunies dans les places publiques et les marchés, et les payant, par suite, souvent trop cher. Aussi ordonna-t-on, pour obvier à cet inconvénient, que personne n'aurait le droit d'acheter des vivres avant qu'ils ne fussent rendus aux lieux habituels de vente et marqués.

C'est ainsi que l'on voit souvent la main généreuse de Dieu répandre ses bienfaits beaucoup plus abondamment qu'on n'aurait osé l'espérer.

Telle fut la fin du mémorable siége de Paris, et si, parmi les assiégés, bien des milliers périrent par le fer, la maladie ou la faim, l'ennemi, de son côté, ne se retira pas sans grandes pertes. En effet, outre plusieurs de ses principaux chefs et seigneurs, il perdit beaucoup de monde par les combats, les privations et les fatigues; et tout le monde affirmait que ces cinq mois de siége lui coûtaient environ six mille hommes de guerre.

Ce fut alors que le légat se décida à partir, car il était pleinement rassuré sur le sort de Paris qu'il voyait hors de danger et délivré de l'étreinte de ses ennemis, dont l'armée, après s'être retirée, avait été dispersée de divers côtés; de plus, la ville était en bon état et abondamment pourvue de vivres pour six mois. Il ne pouvait donc plus rien faire en faveur de tout ce peuple, qui regrettait de le voir partir, l'appelant son père, le bienfaiteur de tous, et protestant qu'il n'oublierait jamais son concours et la part active qu'il avait prise à tous ses dangers.

1. Mille charrettes, d'après Cayet. Suivant de Thou, ce convoi était envoyé par le seigneur de la Bourdaisière, gouverneur de Chartres, sous la conduite du sieur de la Peschère, son lieutenant.

2. Alphonse II d'Este, dernier duc de Ferrare, de 1559 à 1597, tenait le duché de Chartres et le comté de Dreux de sa mère Renée de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Il était aussi le frère d'Anne d'Este qui épousa François de Guise et plus tard le duc de Nemours.

Monseigneur Henrico Caetano, suivi de tous les siens, quitta donc Paris le 24 septembre, par la porte Saint-Antoine, et se dirigea vers Corbeil où était le camp du duc de Parme qui faisait le siége de cette ville. On voyait, en route, le long des rives de la Seine, des cadavres décharnés d'hommes et même de femmes, rejetés là par l'eau qui les avait amenés de Lagny où ils avaient été mis à mort.

Le légat passa la Marne, partie à gué, partie sur le pont, et arriva au camp, où le duc de Mayenne, puis le duc de Parme, vinrent à sa rencontre. De là, ayant leurs Altesses à ses côtés, il fut conduit, dans le faubourg de Corbeil, au logement du duc de Parme, où il fut pompeusement accueilli et où tout le bien-être désirable lui fut procuré. Les autres prélats furent logés, non loin de là, dans un autre château également occupé par le duc de Parme.

La situation de Corbeil est remarquable. Cette ville, assise sur la rive gauche de la Seine, est entourée de bonnes murailles qui lui donnent la forme d'un triangle dont, au levant, la Seine fait l'un des côtés. Le côté méridional est défendu seulement par la muraille et son fossé. Au couchant, la rivière d'Etampes, défense naturelle, forme le troisième côté et se joint ensuite à la Seine, en faisant avec ce fleuve un angle tourné vers le nord. On peut dire, en quelque sorte, que cette ville ressemble à une île, les deux rivières se communiquant encore par le fossé du midi.

Sur la rive droite sont des coteaux couverts de vignes, et entre ceux-ci et le fleuve s'étend le faubourg où logeait le duc de Parme avec une partie de son armée. Un pont réunit les deux rives de la Seine et fait communiquer le faubourg avec la ville. A la tête de ce pont, du côté du faubourg, s'élève le château, un peu au-dessous duquel se trouve, sur le pont même, une antique tour ronde en pierres, aussi grosse que forte et à moitié remplie de terre. On l'appelle la tour de César[1]. Elle était défendue par une quarantaine de soldats, et bien que le château fût déjà en notre pouvoir, elle tenait encore parce que l'ennemi avait coupé le pont.

Le jour suivant[2], Corbeil fut battu par sept canons, dont cinq

1. De la Barre, dans ses *Antiquités de la ville, comté et châtellenie de Corbeil* (Paris, 1647), donne à cette tour le nom de « Tour du Hourdy. »

2. C'était le 25 septembre.

étaient placés en batterie de l'autre côté du fleuve, par dessus lequel les boulets allaient frapper la muraille à l'endroit où le mur du levant fait angle avec celui du midi, et les deux autres installés sur une colline pour ruiner les maisons et effrayer les habitants.

Le légat était présent à cette attaque, et les deux ducs qui désiraient vivement lui donner le spectacle du bombardement, de l'assaut et de la prise de la ville, ne quittaient pas l'artillerie et prenaient leur repas près des pièces.

L'assaut devait être donné par des troupes qui avaient déjà passé la Seine sur un pont de bateaux et qui s'étaient postées sous les murs, du côté du midi, abritées par une berge élevée. Mais la garnison de Corbeil sut parer au danger qui la menaçait et se protéger complètement en creusant, autour de la partie endommagée par notre batterie, un fossé profond qu'elle fortifia encore par des retranchements et des tonneaux pleins de terre placés en demi-lune, de manière que la position était devenue plus forte qu'auparavant. La brèche même de la muraille n'offrait plus, en effet, de moyen d'escalade aux assaillants, car, le fossé récemment creusé en ayant augmenté l'élévation, il leur fallait se procurer d'autres échelles avant de pouvoir y monter[1].

Il fut donné une escorte au légat. Le colonel Saint-Paul, qui l'avait déjà accompagné à Paris par la Bourgogne et la Champagne, se trouva là juste à point, prêt à regagner son gouvernement de Reims, en même temps que quelques compagnies de cavalerie du duc de Lorraine, commandées par le comte de Chaligny, également prêtes à partir. Après avoir pris congé des ducs de Parme et de Mayenne, le légat quitta le camp le 27 de ce

1. Pigafetta, qui faisait partie de la suite du légat, fut également témoin de cet épisode du siége de Corbeil, dont il ne vit pas la fin, puisqu'il partit le 27 septembre, comme on le verra plus loin. La ville de Corbeil, prise d'assaut le 16 octobre suivant, fut saccagée, pillée, et ses habitants et ses défenseurs furent passés au fil de l'épée.

Le jésuite Dondini, dans sa relation des hauts faits du duc de Parme en France (*Historia de rebus in Gallia gestis ab Alexandro Farnesio, Parmae et Placentiae duce III*. Rome 1671, lib. II, p. 291 à 314) s'étend longuement, mais avec partialité, sur le siége et la prise de Corbeil. Davila les raconte également, quoique plus succinctement, dans le livre XI de son *Histoire des guerres civiles de France de 1559 à 1598*.

Mais la relation la plus complète et la plus impartiale est encore celle qu'en a faite de la Barre, ancien prévôt de cette ville, au 26[e] chap. (p. 259 et suiv.) de son livre sur les *Antiquités de Corbeil*, imprimé à Paris en 1647.

même mois et, par Meaux, il gagna Reims, non sans quelque appréhension, en raison des gens du duc de Nevers, ce prince ayant tout récemment quitté le Navarrais qui lui avait donné les Suisses et environ quatre cents cavaliers pour aller recouvrer le comté de Rethel et la ville forte de Mézières, dont le colonel Saint-Paul s'était rendu le maître avec l'aide des troupes de la maison de Guise. Et ces appréhensions n'étaient pas sans fondement, car le duc de Nevers, avec ses gens, se trouvait alors à Château-Thierry, place forte de l'ennemi, située non loin de Reims, sur la route que suivait le légat.

Dans le trajet, il arriva plusieurs fois que des valets ou serviteurs qui suivent les troupes (les Latins les nommaient *calones*, et, dans quelques contrées d'Italie, on les appelle encore *galuppi* et *saccomanni*[1]) forçaient les portes des églises pour les piller. Le légat accourait alors avec son monde et leur infligeait le châtiment qu'ils méritaient.

De Reims, où la ville entière lui prodigua des honneurs et des marques d'affection, le prélat gagna les plaines de la Champagne catalaunique, qui dépendent de la ville de Châlons, et dans lesquelles eut lieu la grande bataille entre Attila, surnommé le Fléau de Dieu, et Aetius, général romain et gouverneur des Gaules.

Ce fut là que le légat apprit l'élection du pape Urbain VII et, peu de jours après, la mort de ce même pontife[2].

Après avoir traversé ces campagnes, Monseigneur Caetano arriva à Verdun où il rencontra le duc de Lorraine, puis il alla à Toul et à Nancy, où il fut reçu et logé par les trois princesses, filles du duc, lequel avait dû rester à Verdun. Ces princesses désirèrent entendre Monseigneur Panicarole[3] le fameux prédicateur, qui faisait partie de la suite du légat. De Nancy, le prélat traversa rapidement la Lorraine et l'Alsace et arriva à Bâle, où il fut reconnu. De là, laissant le Rhin à sa gauche, il traversa Lucerne,

---

1. *Galuppo* est un ancien mot italien, maintenant hors d'usage, qui répond assez bien à notre vieux mot français *goujat*. — *Saccomano*, ou plutôt *saccomanno*, signifie voleur, pillard, et s'applique le plus souvent aux valets et autres gens qui suivent les armées; il était employé avec ce sens en France, au XVe siècle, sous la forme *saquement* qu'on rencontre, notamment, chez Monstrelet.

2. J.-B. Castagna fut pape, sous le nom d'Urbain VII; mais son pontificat ne dura que 13 jours.

3. François Panicarole, évêque d'Asti. Voir sur lui la note 2, p. 18.

s'embarqua sur le lac des Quatre-Cantons, et franchit ensuite la grande montagne du Saint-Gothard d'où quatre grands fleuves, — le Rhin, le Rhône, la Reuss qui alimente le lac de Lucerne, et le Tessin qui donne naissance au lac Majeur [1], — descendent de divers côtés. A Bellinzone [2], il monta en poste, atteignit Milan, et enfin, après mille dangers, de nombreux travaux et de grandes dépenses, il arriva sain et sauf à Rome et au conclave, où sa présence égalisa le nombre des cardinaux qui, avant son arrivée, n'étaient que cinquante-trois seulement.

1. L'auteur fait beaucoup d'honneur à la Reuss et au Tessin, qui ne sont que des rivières de peu d'importance, si on les compare au Rhône et au Rhin qui, eux aussi, forment de grands lacs, ceux de Genève et de Constance.

2. Bellinzone, chef-lieu du canton du Tessin, est situé sur la route du Saint-Gothard et au bas de cette montagne sur le versant italien.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

NOTICE

SUR

LE PLAN DE PARIS DE PIGAFETTA.

L'édition in-quarto de la relation du siége de Paris, par Pigafetta, devait être accompagnée d'un plan; l'auteur a soin de nous en prévenir sur le titre même de son livre : *Relatione dell' assedio di Parigi, col dissegno di quella cita e de luoghi ciconvicini.* Ce plan manquait cependant dans les rares exemplaires connus en France, et le traducteur de Pigafetta, ainsi que le bibliothécaire de la Ville de Paris, l'avaient vainement cherché en Italie, en Angleterre, en Suisse et en Allemagne. Le hasard nous l'a fait découvrir à la bibliothèque de l'Institut, et la Société de l'Histoire de Paris a voulu publier une réduction héliographique de ce document, qui complète l'intéressant travail de M. A. Dufour (de Corbeil) sur Pigafetta[1].

Ce plan mesure 55 centimètres de largeur sur 40 de hauteur. Son champ, très-vaste, comprend l'ensemble du théâtre de la guerre, depuis Sens jusqu'à Dieppe, et depuis Meaux jusqu'à Chartres. Il est gravé à l'eau-forte, et signé : *Natal Bonifatio da Sibenicco fece. In Roma, 1591.* Outre les nombreux renseignements qu'il fournit, on y trouve de jolis détails et une ornementation générale assez soignée, qualité commune à la plupart des œuvres italiennes de cette époque. Ce n'est donc point une carte sèche et nue comme celles qui se publient aujourd'hui. En haut,

---

1. Le travail de M. A. Dufour est placé en tête de ce deuxième volume de nos *Mémoires*.

à gauche, un cartouche finement dessiné rappelle le frontispice gravé qui figure en tête de la Relation du siége et que M. A. Dufour a reproduit[1]; le graveur a signé son œuvre sur le plan et a jugé inutile de répéter son nom sur le frontispice. On ne sait, d'ailleurs, à peu près rien de la vie de ce Natal Bonifatio, qui naquit à Sibenicco en Dalmatie vers 1550, et grava les planches jointes à l'ouvrage de Domenico Fontana, *della trasportatione dell' obelisco, 1590*.

Le plan qui nous occupe est orienté de bas en haut, du sud-est au nord-ouest. Les places fortes qu'il indique y sont représentées sous une perspective nécessairement fictive, et qu'une légende digne d'être reproduite rectifie de son mieux. On y lit :

	Lieues.
De Paris au bourg de Vincennes.	2
Et au pont de Charenton	2
Et à Lagny	6
Et à Claye	6
Et à Meaux	10
Et à Château-Thierry.	18
Et de Paris, sur le fleuve de Seine à Corbeil. . . .	7
Et à Melun	10
Et à Montereau sur l'Yonne	16
Et par le même fleuve à Sens.	28
De Paris à Brie-Comte-Robert.	6
Et à Provins.	20
De Paris au pont de Saint-Cloud, où fut tué le roi . .	2
Et à Poissy	7
Et à Meulan.	14
Et à Mantes.	18
Et à Vernon.	22
Et au Pont de l'Arche.	27
Ces six derniers endroits sont des ponts sur la Seine.	
De Paris à Rouen.	28
De Paris à Dieppe et à la mer.	43
De Paris à Saint-Denis	2
De Paris à Pontoise	7
Et à Beaumont, sur la même rivière d'Oise	8
Et à Senlis	10
De Paris à Ivry, où l'on combattit le 14 mars	20

1. Cette reproduction, faite aux frais de M. Dufour, n'a été jointe qu'aux exemplaires de tirage à part.

Et à Chartres. 20
Et à Dreux 16
Et à Dourdan . . . . 10.
Ces dernières villes sont toutes situées sur la rivière appelée l'Eure.

On voit par ce qui précède que Pigafetta était bien renseigné et avait étudié avec soin les détails du sujet qu'il voulait traiter.

Le plan de Paris est situé au centre de l'estampe, et il en occupe à lui seul presque la moitié, ses dimensions sont donc hors de proportion avec l'espace qui l'environne. A l'inverse de tous les plans de cette époque, la Seine y est représentée coulant de bas en haut, et les quartiers de la rive gauche se trouvent ainsi placés à la gauche du spectateur. Il semble cependant certain que ce plan a été copié sur un autre plan du temps, sans doute celui de Georges Braun, dont la *Cosmographie*[1], publiée en 1572, était alors dans toutes les mains. En tenant compte du renversement dont nous venons de parler, la ressemblance ne peut être niée; mais la copie est bien loin d'avoir la finesse et la précision de l'original. L'esquisse a été modifiée, d'ailleurs, d'après les souvenirs et les indications de Pigafetta, souvenirs assez nets pour l'ensemble, mais un peu vagues pour les détails. Ce qui devait surtout le frapper, lui, capitaine étranger assistant à ce siége mémorable, c'était la partie militaire, les lignes de fortifications, les points d'attaque et de défense; aussi le réseau des grandes voies qui rayonnent du centre à la circonférence est-il assez exactement indiqué, tandis que les voies secondaires et les édifices sont souvent à peine reconnaissables. Le château des Tuileries est représenté par un petit fort crénelé situé dans l'enceinte de la ville; le jardin du roi est figuré à la place de la cour du Mai et de la Sainte-Chapelle, l'Hôtel de Ville n'est pas indiqué, etc., etc. Des lettres et des chiffres de renvoi suppléent tant bien que mal à ces imperfections. Renfermés dans un cartouche placé au-dessous des armoiries de Paris, ils indiquent les endroits et les édifices les plus remarquables. Plus bas, une petite légende de huit lignes explique les défauts que nous venons de signaler; elle prouve que Pigafetta, qui à plusieurs reprises avait habité Paris, connaissait bien cette ville, et que la plupart de ses omissions sont volontaires : « Celui, dit-il, qui voudrait représenter ici les principaux

1. *Civitates orbis terrarum.* — Le plan de Braun est souvent désigné sous le nom de *Plan aux trois personnages.*

édifices, les places et les églises qui sont renfermés dans Paris et au dehors aurait besoin d'un bien plus grand espace. Pour moi, je me suis borné à indiquer les endroits qui pouvaient mettre en lumière la situation générale de Paris, de manière à faire bien comprendre les opérations du siége de cette ville. »

Mais si l'intérieur de Paris laisse à désirer, les fortifications élevées sur les deux rives sont, au contraire, soigneusement dessinées.

Sur la rive droite, l'enceinte de Charles V est représentée avec toutes ses portes, et même quelques-unes en plus, correspondant aux bastions récemment construits hors des murs, de l'Arsenal à la porte Saint-Antoine. Les deux batteries qui canonnaient la ville, des hauteurs de Montfaucon et de Montmartre, sont fidèlement indiquées; le graveur a même poussé la recherche jusqu'à figurer les boulets sortant des canons, avec leur trajectoire apparente. Des chaînes reposant sur des bateaux barrent la Seine en trois endroits.

Sur la rive gauche, où la ville n'était défendue que par la vieille muraille de Philippe-Auguste, on trouve ici le tracé complet de la tranchée exécutée d'urgence en 1589, qui englobait les faubourgs et venait correspondre aux extrémités de l'enceinte de Charles V. C'est, croyons-nous, le seul plan qui donne un dessin complet de ce fossé, au sujet duquel les historiens de Paris se perdent en conjectures.

Signalons encore l'état du Pont-Neuf, entièrement achevé sur le petit bras de la Seine, et dont les piles seules émergent à fleur d'eau sur le grand bras.

Nous n'avons pas à nous occuper des nombreuses localités qui figurent sur cette carte à l'état de simples repères. Nous ferons remarquer seulement le camp retranché du duc de Parme près de Lagny, et un peu à droite l'armée du roi de Navarre, qui est en marche et semble se diriger vers l'ennemi, entre Saint-Maur et Charenton. Enfin, le siége de Corbeil est en pleine activité, et la ville paraît écrasée sous le feu d'un bombardement général.

Pigafetta a dédié son plan, aussi bien que sa relation du siége de Paris, au pape Grégoire XIV. Voici, d'après M. A. Dufour (de Corbeil), la traduction de la dédicace qui est placée dans le cartouche de gauche :

A N. S. P. le Pape Grégoire XIV.

« La relation écrite du siége de Paris se comprendrait difficilement sans la connaissance de la situation de cette ville et de tout le territoire qui l'environne, territoire dans lequel eurent lieu les opérations qui tendaient à s'emparer de Paris, et où furent fermés tous les passages par terre et par eau qui y conduisaient. C'est pourquoi j'ai essayé d'en représenter la configuration à Votre Sainteté dans un dessin où elle pourra, d'un seul coup d'œil, embrasser tout l'ensemble de cette contrée.

« Mais comme la dimension de cette carte ne permet pas que les villes, les fleuves, les villages et les ponts y soient placés à des distances mesurées et proportionnées à leur position réelle, j'y ai suppléé en marquant ci-dessous les distances de Paris des endroits mentionnés dans la relation du siége de cette ville, en comptant la lieue pour deux milles et demi, et même un peu moins pour la partie des environs de Paris qui est spécialement appelée la France.

« Votre très-humble serviteur,

« P. Pigafetta. »

En somme, de toutes les estampes, grandes ou petites, qui ont été exécutées à l'occasion du siége de 1590, celle-ci est la plus fidèle et dès lors la plus utile. M. Bonnardot, qu'il faut toujours citer quand on s'occupe des anciens plans de Paris, n'avait pas mentionné celui-ci dans son excellent ouvrage; mais depuis, au mois de novembre 1858, il l'a vu passer en vente à la salle Silvestre. L'épreuve fut adjugée, pour une vingtaine de francs, à M. Bérard, ornemaniste, possesseur d'une riche collection qui appartient aujourd'hui à son fils.

Alfred Franklin.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

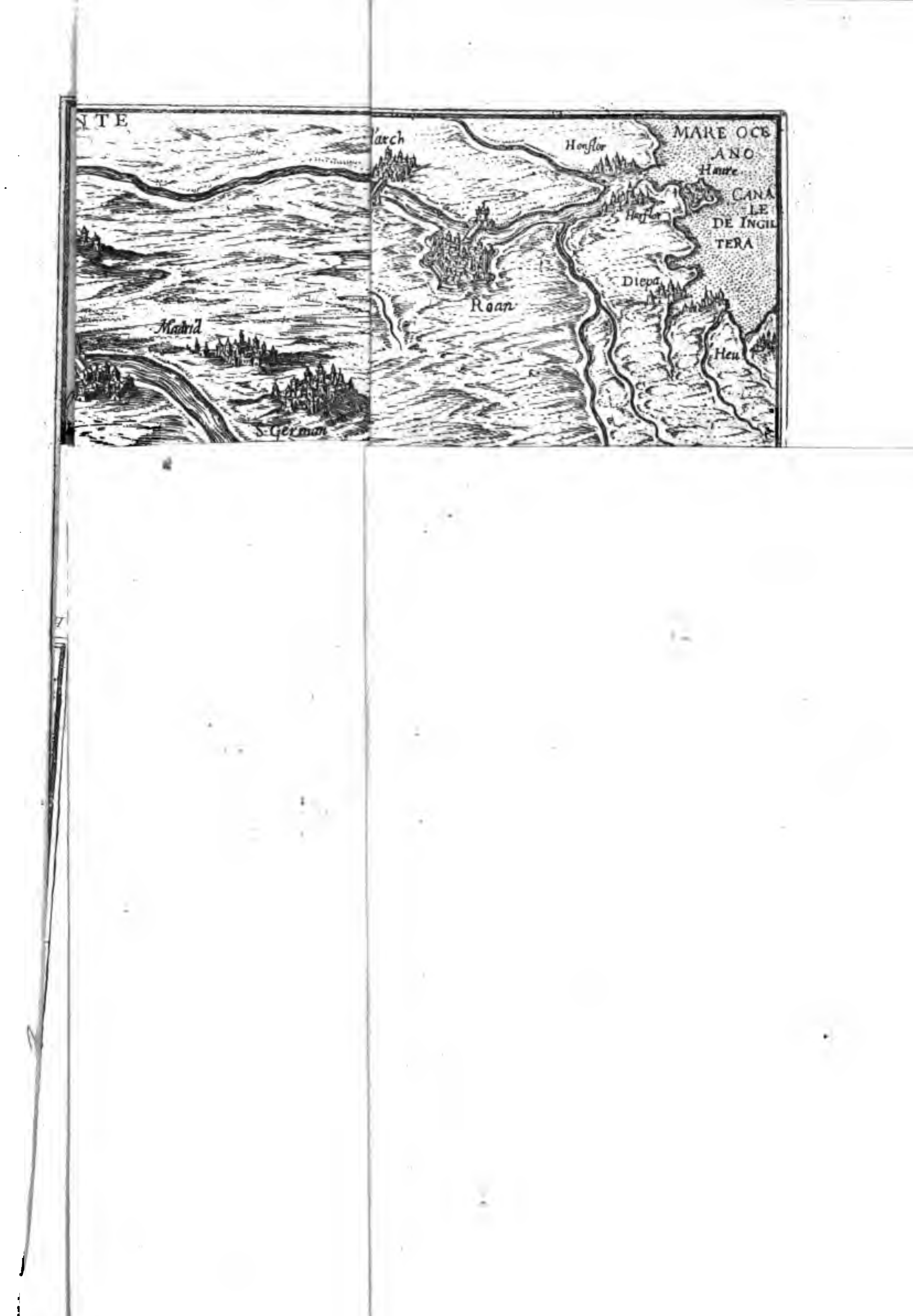

NTE
Harch
Honflor
MARE OCE
ANO
Haure
CANA
LE
DE INGIL
TERA
Honflor
Roan
Diepa
Madrid
Heu
S. German

TABLE ALPHABÉTIQUE.

ERRATA.

Page 2, ligne 8, Chronologie novénaire, *lisez* : novenaire.
— 4, — 1 du 4[me] alinéa, *après le mot* : Pigafetta, supprimez le renvoi 1.
— 17, — 20, maistre de camp, *lisez* : mestre de camp.
— 25, — 5, *après le mot* : Montglas, il faut le renvoi 1 ; conséquemment le 1 devient le 2, le 2 se change en 3, et le 3 est remplacé par un 4.
— 25, à la fin de la note 4, *on a écrit* : page 41 ; *lisez* : page 17.
— 31, — 2 des notes, *on a écrit* : page 25 ; *lisez* : page 26.
— 41, note 2, *on a écrit* : voir la note 3, il faut lire : la note 1.
— 50, — 2, *on a écrit* : voir la note 9, page 34 ; *lisez* : note 10, page 41.
— 75, — 3, *au lieu de* : la note 4, *lisez* : la note 2.
— 83, ligne 9, *au lieu de* : Colalte, *lisez* : Collalte.
— 83, note 5, 1[re] ligne, *au lieu de* : Halluin, *lisez* : Hallwin.
— 84, ligne 26, et qu'il avait publiquement ; *lisez* : qu'elle avait.
— 85, note 2, on peut relire, page 66 ; *lisez* : page 65.
— 87, ligne 1, *au lieu de* : Gaetano ; *lisez* : Caetano.
— 88, note 2, on lit dans l'Etoile que le Prélat, *lisez* : le Légat.
— 89, — 9, Voir sur ce personnage la note 4, page 27, *lisez* : page 26.
— 92, ligne 7 des notes, *au lieu de* : ennemis, *lisez* : armées.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

